This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

UNS 156 6.15

Digitized by Google

le

pe.

Digitized by Google

Digitized by Google

FICTIONS

MORALES,

PAR M. MERCIER.

A la longue les ouvrages moraux font pâlir tous ceux qui ne le sont pas.

Zénon.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.
Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

1792.

L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ.

Digitized by Google

TABLE

Du second volume.

	Pages
Où est le bonheur.	1
Menzicoff.	28
Les hypocrites.	58
L'homme Sauvage.	153

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 APR 1951
OF OXFORD

Digitized by Google

FICTIONS MORALES.

OÙ EST LE BONHEUR?

UN Roi d'Egypte conçut un jour le projet d'être parfaitement heureux ; comme Memnon avoit conçu celui d'être parfaitement sage. Lequel de ces deux projets étoit-il le plus extravagant ? C'est un problême de morale que les philosophes seuls peuvent résoudre, et dont un véritable philosophe n'osera peut-être pas entreprendre la solution. Quoi qu'il en soit, ce monarque, un beau matin, se dit : « Couronné » des lauriers de la victoire, la terreur de mon » nom en impose aux nations voisines. Si l'envie » que fait naître ma splendeur n'est pas étouffée, » est-elle au moins impuissante. Mes armées » aussi nombreuses que savamment disciplinées, » sont les remparts inébranlables de mon vaste » empire. J'ordonne, et un seul de mes gestes » suffit pour qu'elles volent exterminer la nation » qui auroit l'audace de m'offenser, et changer » en tombeaux les plus superbes cités. L'abon- » dance verse sa corne au sein de mes florissans

Digitized by Google

» états. Le tribut de vingt peuples soumis fait
» couler un fleuve d'or aux pieds de mon trône.
» Les rayons de tous les arts brillent dans les
» villes qu'habitent mes heureux sujets. Je
» commande des prodiges, et le génie obéit à
» ma voix. Les monumens qu'il élève semblent
» autant de temple dont je suis la divinité.
» Monté au sommet le plus élevé de la gran-
» deur, je veux en oublier l'éclat, et renoncer
» à mon rang suprême pendant quelques jours,
» pour jouir comme homme seulement du
» charme de toutes les voluptés réunies et con-
» noître l'excès du bonheur, après avoir connu
» celui de la puissance souveraine. Dès ce mo-
» ment ma main laisse flotter les rênes de l'em-
» pire, et abandonne le gouvernail du vaisseau
» de l'état, pour dix jours seulement. Dix
» jours heureux! que de mortels, après la
» plus longue carrière, n'en ont pas trouvé un
» seul? Je n'ai que quarante ans, mais je ne
» veux pas tenir ni de la nature, ni du tems
» un bonheur que je veux me procurer moi-
» même. Je suis le plus puissant des rois, j'or-
» donnerai, et les sensations les plus volup-
» tueuses viendront en foule enivrer mon
» ame. »

D'après ce projet, le monarque fit faire des préparatifs immenses. On lui offrit un grand

Digitized by Google

nombre de plans tous opposés entr'eux, et souvent les plus bizarres. Il fallut cependant y jetter un coup-d'œil et dévorer l'ennui de mille idées ridicules, avant d'en trouver une qu'on pût exécuter. Enfin on en trouva une la plus charmante du monde, sans une petite difficulté. C'est qu'il falloit, en quelque sorte, renouveller le prodige de la création. Mais cette difficulté flatta secrètement l'orgueil du monarque, et cette idée fut par conséquent adoptée.

On choisit une Isle spacieuse, située au midi, environnée d'un lac superbe. On y éleva un palais, et autour de ce palais on construisit une ville. Tout ce que l'art inventa jamais pour séduire l'œil, pour enchanter les sens, tout ce que le goût ordonna dans les fêtes les plus brillantes y fut employé.

Ces travaux prodigieux lasserent plus d'une fois la patience du Monarque par la lenteur de leur exécution. Mais il avoit pour principe que rien ne prouve plus de foiblesse, que de ne pas achever ce qu'on avoit commencé. On descendit enfin dans cette Isle enchantée, où tous les desirs devoient être comblés au moment même de leur naissance. L'oreille devoit être flattée par les prodiges de l'art des Orphées et des Amphion, l'œil par mille spectacles aussi variés qu'enchanteurs, le cœur par le charme des plaisirs les plus

Digitized by Google

voluptueux. Les premiers seigneurs de l'état ; les plus belles femmes de la cour y déployoient leurs graces et leur magnificence. Ici des fleurs odorantes embaumoient l'air. Là des eaux jaillissantes, des grottes, des bosquets, des fontaines, procuroient une fraîcheur délicieuse pendant la chaleur du jour.

Le Monarque vint le dernier. Il se plut à contempler une ville magnifique où jadis étoit un désert. Il savoura le plaisir secret que donne l'idée de sa propre puissance. Mais l'orgueil enivre un moment, et le retour de la raison a bientôt dissipé son prestige.

Le moment vint où les divertissemens les plus diversifiés alloient commencer de toutes parts. On n'étoit embarrassé que sur le choix. Il falloit cependant en faire un et se conformer, du moins pour le premier jour, au goût du Souverain. Il faisoit une chaleur extrême ; il ordonne une partie de chasse. On feint d'applaudir à son choix ; et, dès le moment qu'on se vit forcé de se livrer au plaisir par ordre, le plaisir s'évanouit. Les femmes qui, ce jour-là, avoient ajouté à leurs charmes celle de la parure la plus séduisante, s'enfoncerent sans conducteurs dans l'épaisseur des forêts, au milieu des chiens, des chevaux et du bruit discordant des cors. Les courtisans harassés qui se proposoit d'autres

Digitized by Google

conquêtes que celle d'un cerf, maudissoient tout bas le goût de leur maître. Malgré leur profonde connoissance dans l'art de dissimuler, leur mécontentement perçoit à travers le voile de leur joie factice.

Le Monarque s'en apperçoit, se fache et redouble l'ennui qui s'étoit emparé de toute sa cour. Il regagne son palais et y rentre lorsque le soleil plongeoit son disque enflammé dans le sein des ondes. Hélas ! disoit-il, voilà donc un jour écoulé et perdu ! Il s'endormit en regrettant la perte qu'il venoit de faire. Son sommeil ne fut pas plus doux que le sommeil du dernier valet de ses écuries. A son réveil, il crut faire un coup d'état, en publiant un édit qui défendoit à tout visage de s'obscurcir en sa présence des ombres de la tristesse pendant l'espace des neufs jours consacrés aux plaisirs de sa majesté. On entre à son lever en s'efforçant de rire. Ce rire continuel qu'on affectoit ressembloit à une grimace.

Le Monarque interrogea ceux qu'il appelloit ses amis. Il en reçut soudain des protestations de joie, d'allégresse, de contentement et de ravissement ; mais en des termes si pompeux, si recherchés, qu'il ne put s'empêcher de bâiller. Toute la cour fit des efforts pour étouffer le besoin de l'imiter, mais ce fut envain. Cepen-

Digitized by Google

dant, pour ne point troubler le second jour de fête, le Monarque feignit de ne pas s'en appercevoir.

Il propose vingt parties de plaisir. On les accepte toutes, sans qu'il puisse deviner celle qu'on auroit deviné. Après avoir hésité quelques momens sur le parti qu'il devoit prendre, il se décide à donner un festin somptueux, et veut y faire asseoir de force la gaieté et la liberté; mais elles n'y laissent que leur masque, et volent se réfugier chez quelques domestiques à la suite de la cour, qui se divertissoient sans apprêts sous les toits d'un grenier. Le Monarque hasarde quelques plaisanteries, telles qu'il le savoit faire pour égayer son banquet royal. Aussitôt naissent en foule les sarcasmes les plus mordans que tous prennent pour des bons mots les plus ingénieux, exceptés ceux qui en sont l'objet. La fureur de briller arme chacun des traits de la satyre. Ah! dit le Monarque en soupirant, en voyant tant d'esprit si cruellement employé, remettons les choses comme elles étoient ci-devant; je vois que c'est une folie de contraindre les hommes à avoir du plaisir malgré eux; la gaieté s'inspire, mais ne se commande pas. Lorsqu'on sortit de la table du Roi, les uns, la rage dans le cœur, étoient prêts d'étouffer de colère de ne pouvoir se venger; d'autres se

Digitized by Google

désespéroient de n'avoir pas employé mille saillies qui ne se présentoient qu'alors à leur esprit. Les femmes, de leur côté, regrettoient, chacune en particulier, de n'avoir point fixé les regards de leur auguste maître. Elles en accusoient leurs parures, leurs femmes-de-chambre, tout le monde, exceptées elles seules. Ainsi s'écoula le second jour.

Le Monarque, en rêvant aux moyens de ne pas perdre du moins les jours suivans, consulta sa maîtresse favorite, qui lui dit de ne regarder qu'avec froideur toutes les femmes de sa cour. Elle épuisoit les traits du ridicule sur toutes celles qui avoient assisté à la fête, et sur-tout sur les plus belles. Elle étoit la seule qui, en se livrant à la médisance, avoit joui de quelques momens de volupté. Le Roi, de son côté, la tête un peu échauffée par le vin, et n'écoutant plus qu'à demi les épigrammes de sa favorite, s'abandonna insensiblement au sommeil. Il fit un rêve pénible; il vit, ou plutôt il crut voir un génie, en forme de dragon, dont le souffle impur séchoit la verdure et les fleurs de son jardin. Il vit le lac superbe, dont les replis argentés teignoient son isle, s'enfler, grossir tout-à-coup, et bientôt inonder son palais, ainsi que les édifices charmans dont il l'avoit fait environner. Lui-même se voit enseveli dans les

Digitized by Google

flots. Tandis qu'il lutte avec effort pour éviter la mort qui le menace, il se réveille trempé d'une sueur froide, et le corps tout tremblant. Le sommeil lui verse de nouveau ses pavots ; mais un rêve plus terrible que le premier, revient de nouveau l'épouvanter. Il découvre une armée formidable qui, profitant de son repos, s'avance pour ravager son empire. Furieux, il veut courir aux armes ; il se sent immobile et se croit déjà chargé des fers du vainqueur, qui lui arrachant la couronne, la foule à ses pieds, avec un rire insultant.

L'aurore vint enfin dissiper ces fausses alarmes, mais sans lever le voile de tristesse dont il fut enveloppé tout le reste du jour. Envain la divine harmonie, dont le charme suspend les maux les plus douloureux, voulut pénétrer jusqu'à son cœur ; envain l'hmmage de ses courtisans prosternés à ses pieds, lui assuroit qu'il étoit le plus grand des Rois ; envain sa favorite déployoit le talent qu'elle possède de l'égayer, l'imagination de ce Prince, effrayée par les fantômes vains de la nuit, fut pendant le troisième jour en proie à ses propres illusions. Plus il étoit élevé, plus sa chûte devenoit funeste. Allons, dit-il avec un soupir, je vois bien qu'il n'y a pas moyen d'être heureux aujourd'hui. Les ombres qui s'alongent au-dessus des mon-

Digitized by Google

tagnes, descendent déjà sur la terre, et annoncent le char ténébreux de la nuit qu'elles précèdent. Mais demain .... ah! sans doute, je serai heureux.

Il se trompoit: ces songes avoient fait une impression si profonde sur son ame, que, se sentant indisposé, il se vit forcé de garder la chambre. Les fêtes furent interrompues, lorsqu'elles commençoient à devenir plus intéressantes. Les courtisans, qui jouissoient d'une bonne santé, en auroient rougi, si les courtisans rougissent, lorsque leur maître étoit malade. Il ne fut plus donc du bon ton de se bien porter; chacun se mit à tousser, et les médecins virent tripler leurs honoraires. Ils l'emportèrent sur les coëffeurs, les artificiers, les cuisiniers, et jusque sur les danseurs. Tout le monde étoit continuellement occupé à lire les bulletins, qui à chaque heure arrivoient du palais, et qu'on affichoit dans une place publique, pour calmer la juste terreur du peuple, qui craignoit de perdre un maître, à qui lui-même avoit persuadé qu'il étoit le plus grand Roi de l'univers. Ainsi se passa le quatrième jour.

Le lendemain la joie parut universelle. Car le Monarque se portoit bien; et ce qui vaut mieux encore, il sembloit très-content. La convalescence d'une petite maladie inspire à l'ame,

Digitized by Google

et sur-tout à celle d'un Roi, une gaieté singulière : ces maîtres du monde sont si effrayés lorsque le moindre évènement les menace de faire tomber le sceptre de leurs mains!

On devoit, ce jour-là, se rendre sur les bords du lac pour y former des danses champêtres. Déjà, un aimable tumulte, précurseur de l'allégresse, flattoit le Monarque qui voyoit enfin la coupe du bonheur s'approcher de ses lèvres. Jamais l'astre du jour ne s'étoit levé avec plus de magnificence. Il doroit la surface des eaux ; il animoit la verdure : l'aile des zéphirs caressoit la tige des fleurs mollement agitées, et leur parfum s'élevant vers le ciel, avec les chans amoureux des oiseaux, rendoient la promenade charmante.

Les danses commencerent. O comme dans ce moment les femmes devinrent séduisantes! Chacune d'elles paroissoit une déesse entourée de ses adorateurs. La légèreté de leur pas, l'expression de leurs attitudes, le charme de leurs graces, l'élégance de leur parure voluptueuse, l'amour qu'elles inspiroient et qu'elles sembloient appeller dans leurs bras ; tout livroit le cœur à cet enivrement, qui seroit le bonheur, s'il étoit moins rapide. D'autres, non moins dangereuses, en alliant les doux accens de leurs voix touchantes, sembloient avoir transporté la cour dans le tem-

Digitized by Google

ple de l'harmonie. Les oiseaux cesserent leur ramage. O sons mélodieux d'une bouche de rose! tendres interprêtes d'une ame sensible! il faut vous fuir, ou succomber sous votre pouvoir enchanteur! Plusieurs courtisans, en tombant aux genoux de ces belles *Armides*, ne s'en relevèrent, que pour s'égarer avec elles, sous des berceaux impénétrables aux traits de la lumière. Le Roi, oubliant son trône, et la gravité froide qu'il exige, étoit dans le ravissement, en voyant le spectacle des danses les plus animées sur les bords du lac, se reproduire dans le miroir des eaux. Au moment où le plus aimable désordre commençoit à régner, l'oreille du Monarque est frappée tout-à-coup de mille cris perçans. Il voit avec une surprise mêlée d'effroi une troupe fugitive de femmes éperdues, levant les mains vers le ciel. L'alarme croît, se répand, entraîne tout; et dans un moment, le théâtre de la danse n'est plus qu'un désert. Quelle étoit donc la cause de cette terreur subite qui troubloit la plus belle des fêtes? La voici: un petit crocodile, en se jouant entre deux eaux, avoit montré sa tête; quelques femmes l'apperçoivent, croient voir sa gueule ouverte armée de dents prêtes à les dévorer, crient comme si elles étoient déjà la proie du monstre, et se hâtent de fuir pâles et tremblantes: cependant le petit crocodile, s'étant

Digitized by Google

replongés dans son humide séjour, avoit déjà disparu.

Le Roi irrité, (car les Rois n'aiment pas à être effrayés) reprend le ton imposant de la souveraineté. Il ordonne gravement qu'on recommence les danses. Ses gardes courent de tous côtés, ramènent, presque de force, la troupe des danseurs dispersés, et le Roi lui-même, en levant son sceptre, fait signe aux musiciens de reprendre leurs instrumens épars sur le rivage. Mais les femmes qui frissonnoient encore en formant leurs pas, tournoient leurs regards inquiets vers le lac. Un air contraint avoit succédé au libre développement de leurs graces. La danse continuoit toujours, mais le plaisir n'y présidoit plus; et dès-lors la danse n'étoit plus que le plus fatigant et le plus sot des amusemens. Le Monarque qui, contre l'ordinaire de ses semblables, réfléchissoit quelquefois, dit dans un de ses momens de réflexion... O plaisir! il ne faut qu'un foible filet pour t'enchaîner! il fit cesser les danses, et créa le soir du cinquième jour, des prix pour ceux qui, le lendemain, inventeroient de nouveaux divertissemens.

Le Monarque se levoit ordinairement avec le soleil, comme étant lui-même l'astre de son Empire. Ce jour, il devoit adjuger les prix, et couronner de ses augustes mains les plus pro-

Digitized by Google

fonds génies, c'est-à-dire, les plus inventifs dans le grand art des plaisirs. Le peuple cependant jouissoit du droit qui lui appartient de juger le juge lui-même, eût-il la tête ceinte du diadême. En fait d'esprit, la puissance souveraine n'en impose plus. La sottise d'un Roi, n'est jamais qu'une sottise royale.

Le peuple environnoit le Palais. Son impatience croissoit à chaque minute. On attendoit le moment desiré qui devoit décider des plaisirs du jour, comme, dans un autre pays, on eût attendu la promulgation des loix qui devoient faire le bonheur de l'Etat. Un Hérault paroît entre deux colonnes à un des balcons du Palais; un silence profond règne dans toute l'Assemblée, et le Hérault annonce que Sa Majesté ne sortira point de toute la journée.... Chacun s'en retourne interdit, et cherche à devenir, d'après les règles de la politique, la cause de ce grand évènement. Or, cette cause étrange, la voici telle que je l'ai apprise dans des mémoires secrets, curieux et devenus fort rares. La Sultane favorite du Monarque, jeune, petite personne, spirituelle, tendre même par accès, mais vaine, volontaire, jalouse, emportée, capricieuse, charmante enfin, avoit remarqué la veille qu'une dame de la cour portoit une robe de la même étoffe que la sienne; que, pour com-

Digitized by Google

ble d'audace ; elle avoit une coëffure d'un goût nouveau, qu'elle ne connoissoit pas encore. Un autre crime presque égal à celui-là, c'est qu'elle étoit extrêmement jolie. La Sultane avoit observé que son auguste amant, se dérobant à travers le désordre de la fête, l'avoit entraînée dans un de ces bosquets couverts, où la volupté célèbre ses mystères, loin des regards profanes. Enflammée de jalousie, mais sûre du pouvoir de ses charmes et de son ascendant, victorieux sur l'esprit de l'amoureux Monarque, elle avoit refusé de reparoître à la cour, si son amour n'étoit pas vengé, si sa rivale n'étoit pas chassée du Palais au moment même. Le Roi ne voulut pas céder d'abord par un sentiment d'honneur ou de reconnoissance. Il fallut qu'il essuyât les plaintes, les reproches, les éclats d'une maîtresse irritée qui s'obstinoit dans la vengeance qu'elle exigeoit. Ému par ses larmes dangereuses, par ces accens perfides, contre lesquels des héros même n'ont pas toujours su se défendre ; le Monarque accorda à la Sultane ce qu'elle demandoit. Il s'efforçoit d'excuser à ses propres yeux, sa foiblesse, en se disant. . . . pourquoi cette femme s'avise-t-elle d'avoir la même robe, et d'être mieux coëffée que le trésor de mon cœur ?... Il faut que je distribue mes prix, il faut que je jouisse des plaisirs nouveaux que les

Digitized by Google

hommes les plus éclairés de l'Empire viennent d'inventer. Il faut enfin que je sois heureux... : Oui, qu'elle sorte de ma cour, puisqu'elle en interrompt les fêtes. Après cette vengeance éclatante, la Sultane, aussi douce qu'elle étoit belle, consentit avec bonté à reparoître aux yeux du Monarque.

L'aurore du septième jour se lève et laisse un champ libre à ceux qui, pendant les ténèbres de la nuit, s'étoient profondément occupés à inventer des plaisirs, qui ne seroient plus des plaisirs, s'ils n'étoient pas nouveaux. Les prix destinés aux vainqueurs, furent exposés aux yeux du peuple. C'étoient des robes richement travaillées, des coupes d'or, des guirlandes de topazes et de diamans. Tout le monde applaudit à la magnificence du Souverain, et personne ne parut en être digne : le talent, dans tous les genres, est plus rare que les bijoux. On présenta une foule de projets, tous plus ennuyeux les uns que les autres, parce que chacun n'ayant employé que son propre talent, n'avoit vu que soi à divertir. Un de ces hommes qui préparent le matin l'esprit qu'ils débitent le soir, proposa sérieusement un jeu de bons-mots. Un Ecuyer vouloit que tout le monde montât à cheval. Un Géomètre offrit la solution d'un problême; un

Digitized by Google

Antiquaire devoit faire part à la nation d'une médaille nouvellement découverte, dans les ruines d'une ancienne ville. Un Poëte inconnu, crut remporter le prix, en demandant qu'on représentât une tragédie qu'il venoit de faire. On rit beaucoup de l'impertinence de ce dernier concurrent. Le Monarque vit alors que l'invention, même en amusemens, est un don du ciel, beaucoup plus rare qu'on ne le croit. Combien Sa Majesté essuya de platitudes! il eut envie de se facher, mais la bienséance le retint. Cependant, plus on s'efforçoit d'imaginer, moins on imaginoit. Le Monarque fut réduit à couronner une tête ſtupide; mais cette tête appartenoit à un homme titré, qui n'étoit pas même l'auteur du sot projet qu'on avoit adopté. Mais, au milieu des applaudissemens qu'on lui prodiguoit, il parvint à se le persuader. C'étoit une comédie assez divertissante pour le petit nombre de ceux qui savent rire en silence des sots riches ou puissans, qui ont l'orgueil de prétendre au talent.

L'exécution du projet couronné déplut au Monarque. Un homme qui n'avoit point concouru pour le prix, dit à l'oreille de son voisin.... Aussi long-tems que le Roi n'oubliera point qu'il est roi, et ne nous laissera point l'entière liberté d'être heureux, chacun à notre

Digitized by Google

tre manière, il ne le sera point lui-même. La contrainte tue le plaisir. Un flatteur, ennemi de cet homme sensé, alla rapporter ces paroles au Roi, et les envénima. Le Roi ne répondit rien; mais, comme il avoit l'habitude du Soliloque, le soir il se dit : .... « Cet homme » qui veut que je descende de mon trône, pour » partager dans la foule les plaisirs que je veux » donner à mes sujets, afin d'en jouir moi-» même, méritoit le prix. Il a raison. Oui, je » sens qu'une entière liberté est l'âme des fê-» tes; et puisqu'il ne me reste plus que trois » jours, je veux, en me confondant parmi mes » sujets, les dispenser de ces vains hommages » qui les gênent autant que moi. »

Le lendemain, le Roi dit à son lever : *je veux* que la liberté règne; *je veux* qu'on me traite en simple citoyen; *je veux* qu'on oublie que je suis Roi. Mais, en prononçant ces belles paroles, il n'oublioit pas qu'il l'étoit. Il eut toutes les peines du monde à représenter un homme, parce qu'il est rare d'en trouver dans le poste qu'il occupoit, jusqu'au ton de sa voix, tout le trahissoit. Il traita de crime de lèze-majesté des plaisanteries légères, que lui-même avoit inspirées. Il fut prêt de faire emprisonner l'imprudent qui avoit cessé un moment d'être adulateur. Cependant il lui pardonna, et

Digitized by Google

cet excès de clémence fut loué plus de mille ans après sa mort.

Cependant on sentit moins la gêne ce jour-là que les jours précédens. L'étiquette fatiguante, la froide dignité n'enchaînoit plus les jeux volages; les saillies de la joie *pétilloient* en liberté; mais l'on distinguoit de loin le Monarque, et toute familiarité tomboit à son approche. On craignoit de l'entretenir, on ne pouvoit s'accoutumer à le regarder comme un homme; il exhaloit toujours l'odeur du trône, et cette odeur empêchoit presque de respirer librement. « Hé quoi! disoit-il, en gémissant, » ne suis-je donc qu'une idole à qui l'on n'offre de l'encens qu'aussi long-tems qu'elle est » placée sur un autel, et qu'on regarde comme » un vil morceau de bois, dès qu'elle en est » descendue! A quoi sert le diadême qui me » ceint le front, s'il n'empêche pas *les ennemis* » d'y siéger? Que m'importe les hommages de » courtisans quand ils sont démentis par leur » cœur? Sans doute qu'ils remplissent leur rôle » avec une habileté que j'admire; mais qu'il » est triste de ne vivre qu'au milieu d'une » troupe de comédiens!... Mais n'ai-je point » usé de trop de sévérité, en relevant une plai- » santerie peu mesurée, peut-être, mais qui » jaillissoit du sein de la gaieté? On m'a fui,

Digitized by Google

» c'est ma faute. J'ai terni moi-même l'éclat de » ce jour qui pouvoit me faire connoître le » bonheur. J'ai fané de mes propres mains les » fleurs qui naissoient sous mes pas. Au milieu » de l'allégresse publique un mot hardi, mais » ingénieux et juste, a soulevé mon orgueil, » et ce triste sentiment m'a privé de la jouis- » sance de tous ceux qui devoient me char- » mer. »

Le soleil se levoit pour la neuvième fois sur cette Isle enchantée, où l'on poursuivoit le plaisir, le plaisir, cet être fugitif, comme ces météores légers qui s'éloignent et disparoissent devant le voyageur que leur éclat a séduit. La princesse, fille unique du Roi, se présenta devant son père, brillante des attraits de la jeunesse, et accompagnée des graces de son sexe. Elle lui dit, avec un doux sourire, qui pénétra son cœur : « Mon père, nous n'avons » pas encore pris le divertissement de la pêche » que je préfère à tout autre; le tems a ce » degré d'obscurité nécessaire pour qu'elle soit » heureuse. Ordonnez que les batteaux soient » prêts; j'amorcerai le poisson crédule, et ces » légers habitans des eaux vivront sous mes » loix. Mes mains les nourriront dans leur pri- » son; vous les verrez, étonnés de leur cap- » tivité, se jouer sous vos yeux. »

Digitized by Google

Le Monarque, malgré un secret pressentiment, lui promit de prendre part à la pêche, et donna ses ordres. On voit que la jeune princesse étoit une héroïne qui n'avoit pas peur des crocodiles. Les femmes de la cour feignirent d'imiter son audace, en condamnant, dans le cœur, le goût de la princesse pour un divertissement qui leur paroissoit dangereux, et qui les privoit de ceux qu'elles auroient préféré. Déjà les barques légères, ornées de jolies banderoles, volent sur la surface brillante du lac; les rames, peintes des plus agréables couleurs, ouvrent le sein des ondes, et réfléchissent la lumière du soleil. Toute la cour est portée sur les flots, et chaque courtisan cherche à se distinguer par son adresse, ainsi qu'à nuire à celle de son compagnon. Cependant les filets jettés adroitement, enveloppent les poissons sautillans qui se débattent envain. On les enlève de leurs éléments, on les dépose aux pieds de la princesse, charmée de régner sur ce peuple nouveau. Elle tenoit dans ses mains un de ses petits sujets, aux yeux brillans, au corps souple et parsemé d'écailles d'azur et or; elle admiroit ses couleurs vives et changeantes, tout-à-coup il glisse, saute, s'échappe et tombe dans l'eau. Avide de s'en ressaisir, elle s'élance et plonge

Digitized by Google

précipitamment ses bras dans le lac. O douleur! ô jour funeste! son effort, trop violent, l'entraîne et la fait tomber. Portée sur le sein des flots agités, elle tourne ses beaux yeux vers ses compagnes, qui jettent des cris et lui tendent envain les mains. Jouet des ondes, on ne la voit paroître un moment que pour la voir s'engloutir dans leur vaste abîme. La dissolution, l'épouvante, l'horreur, naissent dans tous les cœurs. Le père infortuné frémit, fait retentir le rivage de cris lugubres, et veut se précipiter dans le tombeau de sa fille chérie. On l'arrête. Les crêpes d'un deuil universel remplacent les guirlandes de fleurs de cette fatale fête. On n'entend plus que des gémissemens; les larmes coulent de tous les yeux, et ces regrets étoient sincères, même dans le cœur des courtisans. Jeunesse, beauté, talent, vertu, hélas! ce lac affreux a tout dévoré.

Le malheureux Monarque rejettoit toute consolation. Vingt fois il fallut le sauver de son désespoir; l'image de sa fille expirante ne pouvoit s'éloigner de ses regards qu'il élevoit vers le ciel ou qu'il fixoit en terre, dans un sombre silence. L'objet le plus cher à son cœur, l'ornement de sa cour, le soutien de sa vieillesse, le sujet de l'adoration de ses sujets, sa fille, ... elle n'est plus! Son palais n'est plus

Digitized by Google

pour lui qu'une triste solitude. S'il porte ses regards vers le trône, il n'y voit plus que la mort assise, et ses cheveux se hérissent sur son front pâlissant.

Le désespoir du Monarque redoubloit, quand il se voyoit dans l'impuissance de rendre à sa fille les honneurs funéraires, dont la privation, selon le préjugé du peuple, étoit un déshonneur. De pauvres pêcheurs, séduits par l'appât d'une grande récompense, risquerent leurs jours; et à force de recherches périlleuses, retirerent enfin du sein des eaux, ce corps défiguré qui la veille étoit un chef-d'œuvre de la nature.

Ce dixième jour, qui devoit faire connoître au Monarque le bonheur dont il étoit si avide, et pour la jouissance duquel il avoit fait des frais prodigieux, fut le jour le plus affreux de sa vie. Ce père infortuné voulut repaître ses regards de la pompe funèbre qu'il destinoit à sa fille. Il voulut faire retentir jusqu'au fond de son ame le son lugubre des cimbales gémissantes. Il voulut répandre sur la tombe de sa fille, les cruelles et dernières larmes qui devoient couler de ses yeux. Hé! quel événement désormais auroit pu lui en arracher!

Le lendemain de la cérémonie solemnelle et funèbre à laquelle il avoit assisté, le visage couvert d'un voile noir, il repassa dans sa mémoire

Digitized by Google

les faits les plus glorieux qui avoient illustré son règne. Il les rapprochoit de l'événement sombre et terrible de la veille, et il contemploit d'un côté sa puissance, et de l'autre un cercueil. L'adversité, qui venoit de le frapper de son bras de fer, lui rappela le souvenir d'un philosophe qu'il avoit daigné autrefois écouter par amusement. Quelques-unes des maximes de ce Sage, qu'il trouvoit alors, ou folles, ou peu faites pour lui, se retracerent dans sa mémoire. Il crut encore entendre lui dire : *Prince, le malheur est attaché à la race humaine, par la main de l'être inconnu qui gouverne le monde ; le diadême n'est pas un bouclier contre les coups du sort.* Le Monarque fit appeler le Philosophe.

C'étoit un de ces hommes rares que les grands regardent comme inutiles, parce qu'ils cultivent la sagesse, et que, selon eux, la sagesse n'est bonne à rien ; un de ces hommes qu'on trouve froids, et qui en effet ne s'échauffent que lorsqu'on a besoin de leurs secours. C'étoit un médecin de l'ame qui ne visitoit point les gens en santé. Parlant peu, lorsqu'il prévoyoit que ses paroles seroient *inentendues* ou infructueuses, mais déployant tous les charmes d'une éloquence simple, forte et pénétrante, lorsqu'il pouvoit en résulter, ou une vérité à enseigner, ou une bonne action à pratiquer. Il avoit assisté,

Digitized by Google

comme spectateur, à toutes ces fêtes brillantes et folles, où rien n'avoit manqué que le plaisir qu'on y cherchoit. Il vint trouver le Monarque, que le destin immoloit sur un trône, comme sur un autel digne de sa volonté capricieuse, tandis qu'il répand ses bienfaits sur le toit sous lequel habite l'innocence indigente, simple et tranquille. Ce Sage plaignoit le Roi de la perte qu'il venoit de faire, il le plaignoit encore plus d'être Roi; il l'auroit aimé par compassion, au défaut du sentiment.

Ami! s'écria le malheureux père, dès qu'il le vit, pourras-tu jamais concevoir jusqu'à quel point mon cœur est déchiré? Quel tems les Dieux ont-ils choisi pour signaler leur colère? C'est dans le moment que je voulois jouir de tous les charmes d'une félicité suprême, quoique passagère, que la vie n'est plus pour moi qu'un fardeau qui m'écrase.

Seigneur, répondit le Philosophe, mon cœur sent vos peines. Je voudrois en adoucir l'amertume; mais la nature subjugue les Rois, comme les autres hommes; elle brise le sceptre comme la houlette. Que nous reste-t-il, lorsque sa main s'appésantit sur nous? le courage de ne point plier sous ses coups. Vous êtes malheureux; mais... qu'il me soit permis, ô mon Roi! de vous dire une vérité terrible.... Etes-vous le seul à

Digitized by Google

Que de fils vous avez enlevés à leurs mères, lorsqu'ils sont morts sous vos étendards, en combattant pour votre gloire ! Vous êtes malheureux ; mais combien d'hommes le sont encore plus que vous, et supportent la vie sans que le cri du désespoir leur échappe ? Eh ! quel homme sur la terre est plus infortuné que moi, s'écria le Roi, en gémissant ? ... Qui, répondit courageusement le Philosophe, qui ? .... C'est Morard, ce ministre disgracié par un caprice. Cette ame active et accoutumée à se livrer à toute l'énergie qu'exigent les affaires les plus importantes, se dévore aujourd'hui elle-même, dans une insupportable inaction. L'envie triomphe, et le perce en souriant. Le vil moucheron a piqué le lion enchaîné. Dépouillé de ses charges, Morard languit dans le somptueux palais de marbre qu'il habite, et qui n'est pour lui qu'une triste et déshonorante prison. Il se donneroit la mort, sans une mère qui l'aime, et qui veille jour et nuit sur tous ses mouvemens.... Mais, dit le Roi, il jouit d'une fortune immense, il a deux fils qu'il chérit, il se livre aux beaux arts qu'il exerce et qu'il protège ; que lui manque-t-il donc, et que ne suis-je à sa place ? ... Ah ! mon Prince, lorsqu'une fois on s'est vu le pilote de l'Etat, et qu'on s'en voit arracher le gouvernail, la vie n'est plus qu'un tourment que

l'opprobre accompagne... O mon Roi! ô vous qui cherchiez à jouir de tous les plaisirs, goûtez le plus délicieux de tous; portez la joie dans un cœur que ronge le chagrin; faites un heureux, rappelez dans votre palais l'innocent et malheureux Morard. Je parle moins ici pour lui que pour vous, et pour l'Etat. Le public qui connoit ses vertus, qui admire son génie, le rappelle d'un exil qu'il n'a pas mérité. Songez enfin que les Dieux récompensent tôt ou tard celui qui a le noble courage de sacrifier sa vengeance au bonheur de ceux dont il est le maître.

Ce discours toucha le Monarque. C'est le malheur qui éclaire les hommes et sur-tout les rois. Morard rentra dans le ministère au bruit des acclamations publiques, et ce que lui avoit prédit le Philosophe, ne manqua point d'arriver. Le ministre déployant ses vastes projets, réveilla dans l'ame affoiblie du Monarque ce courage entreprenant, amoureux du grand, et idolâtre de la gloire. Il enflamma son cœur du feu de son génie. En lui présentant ces grandes opérations, profondément conçues dans sa retraite, Morard retira son souverain de la léthargie où il paroissoit ensevelie depuis la mort de sa fille.

Le Monarque exécuta une grande partie des projets de son ministre. Il accrut sa renommée

Digitized by Google

et sa puissance ; il chérit son vaste empire, devenu presque l'ouvrage de ses mains ; mais, jettant les yeux sur ses travaux, il gémit en voyant que la grandeur appartenoit plus à l'homme que le bonheur, et c'est de lui qu'on a retenu cette maxime : Qu'assis sur le premier trône de l'univers, on ne peut jamais dire : ce jour sera pour moi un jour heureux.

Digitized by Google

MENZICOFF.*

Cet homme étonnant, exemple frappant des vicissitudes du sort, de ses coups inattendus, ne commença à devenir un grand homme qu'en touchant à l'adversité. Alors il déploya un courage d'ame, égal et paisible, qui fit un contraste parfait avec l'orgueil dur, altier, insolent, qu'il avoit montré au faîte des grandeurs. D'ailleurs, l'empire où un garçon Pâtissier s'est élevé jusqu'à entrer dans le conseil, un état, où la fortune étale les catastrophes les plus fréquentes et les plus originales, tant par le danger des successions arbitraires, que par la mobilité extraordinaire des événemens, est digne d'un pinceau ferme qui sache caractériser des traits aussi particuliers et aussi distinctifs. La naissance, l'élévation et l'abaissement de Menzicoff, tout en lui est étonnant, et saisit l'ame d'un mouvement de surprise et d'admiration.

Il sut s'emparer de l'esprit du Czar, et dominer un grand homme d'un caractère imposant, d'ailleurs doué de lumières, et le dominateur ne savoit lire ni écrire. Ce fut donc plutôt par la

* Ce morceau historique a été copié depuis 1775, par différens Compilateurs, qui en ont déguisé la véritable source.

Digitized by Google

force et l'énergie de son caractère que par ses connoissances, qu'il enfanta et exécuta les plus audacieux projets. Il fit oublier à tout l'empire la bassesse de sa naissance et son manque d'éducation, par cet ascendant inexplicable qu'il avoit pour commander aux autres hommes, et par cette hauteur innée qui rendoit souples et dociles tous ceux qui l'approchoient.

Avide, orgueilleux, insatiable de richesses et peu scrupuleux sur les moyens de les acquérir, s'avilissant fréquemment par un excès de cupidité, il joignoit une vanité puérile à un orgueil démésuré. Il affectoit souvent de se décorer à-la-fois de tous les ordres dont il étoit revêtu. Ainsi chamaré de mille couleurs et bariolé de la tête aux pieds, il offroit un spectacle assez bisarre; il étoit mieux que la foule le vît en cet équipage; et ce même homme, si jaloux de ces ornemens qu'il idolâtroit, rendit les ordres de Russie et ceux des autres puissances, sans marquer la moindre émotion. Il dit tranquillement à l'officier qui les lui redemandoit au moment de son exil : *Reprenez ces témoins de ma folle vanité; je les ai rassemblés dans ce coffre, afin que la restitution en fût plus prompte et plus facile.* Cette soif de richesses dont il étoit dévoré, et qui ne sem-

Digitized by Google

bloit pas encore satisfaite en possédant des terres si étendues, qu'il pouvoit aller depuis Riga en Livonie, jusqu'à Derbert en Perse, en couchant toujours sur ses domaines, fit place tout-à-coup à une grandeur d'ame qui souffrit héroïquement les plus grandes privations. Dépouillé de tout et dans un seul instant; se voyant enlever jusqu'à ses équipages qui le conduisoient au lieu de son exil, obligé de monter sur un misérable charriot découvert, il dit : *Je suis préparé à tout événement, faites votre charge, plus vous m'ôterez, moins vous me laisserez d'inquiétudes.* Ce fut ainsi qu'il se montra supérieur à sa mauvaise fortune, après avoir fléchi sous le poids de sa prospérité.

Ce Ministre avoit élevé sa puissance jusqu'à l'égal de celle du Czar, et il avoit même fini par en être redouté. A la mort de cet Empereur, maître de l'armée, malgré la décision du Sénat et la volonté de la nation, il avoit porté sur le trône la Czarienne Catherine, qui mourut promptement. Accoutumé à faire des Souverains, il avoit prévu et préparé l'élévation future du grand Duc de Moscovie, au préjudice du fils du Duc et de la Duchesse de Holstein; et régnant despotiquement sous le nom et sur la personne du jeune Empereur, âgé seulement de douze ans, il avoit poussé l'ambi-

Digitized by Google

tion jusqu'à faire publiquement les fiançailles de Pierre II avec sa fille; et ce même homme, précipité tout-à-coup de la hauteur de son despotisme, se trouve à quinze cens lieues de Moscou, sur les confins de la Sibérie, lui, sa femme, son fils et ses deux filles, vêtus de robes de bure, exposés à toute l'âpreté d'un climat rigoureux, allant chercher un exil éternel dans des déserts hérissés de rochers, couverts de neiges et de glaces. Une de ses filles qu'on devoit voir bien-tôt assise sur le trône, et qui avoit vu les préparatifs de son mariage, est portée sur un charriot qui la laisse en proie au froid glacial du pays, et ce charriot est traîné, le plus souvent, par des chiens. La Princesse Menzicoff, accoutumée aux voluptés des cours, naturellement délicate, perdit la vue à force de répandre des larmes; elle succomba pendant la route; elle expira entre les bras de son époux, qui fendit un sol glacé pour lui creuser un tombeau de ses mains.

Cependant la nouvelle de l'exil et de la chûte de ce ministre fameux, l'avoit précédé au fond de ces effroyables climats. Ceux que sa volonté arbitraire y avoit relégués, attendoient avec impatience le plaisir de voir et d'insulter à l'auteur de leurs maux. C'étoit un spectacle bien frappant, et vraiment consolateur pour la foule

Digitized by Google

de ces infortunés qui alloient contempler dans les mêmes fers dont ils étoient chargés, cet homme altier, sous la tyrannie duquel la Moscovie avoit tremblé quelques mois auparavant. Ils bénissoient, pour ainsi dire, cette puissance formidable qui, en foudroyant de si loin, leur avoit envoyé du moins le Ministre de ses vengeances, fumant encore et tout cicatrisé des traits du même tonnerre.

Menzicoff, maître de ses mouvemens, ordonne à son ame d'être paisible, et se montre à tous les yeux avec une noble tranquillité, qui fait douter si c'est-là ce même homme n'agueres si orgueilleux; il est calme au milieu des injures et des imprécations; ses réponses pleines de sens-froid et de modération, sont capables de désarmer la vengeance; il ne paroit ni abattu, ni avili, ni insensible. Un exilé perce la foule d'un air triomphant, jette de la boue au visage du jeune Menzicoff et de ses sœurs; le père lui dit : *C'est à moi que tu dois t'adresser, et non à ces enfans qui ne sont point coupables de ce que j'ai fait.*

Un Officier revenant de Kamchatka, éloigné de Saint-Pétersbourg de près de deux mille cinq cens lieues, se trouvoit dans la cabane d'un paysan Sibérien, à l'heure où Menzicoff et sa famille étoient descendus de leur lugubre

bre charriot pour y faire halte. Cet Officier s'entend appeller par son nom. Surpris de s'entendre nommer dans un pays séparé du reste du monde. Il lui demanda par quel hazard il étoit connu de lui, et qui il étoit lui-même. *Je suis Alexandre*, répondit la voix qui l'interrogeoit, *j'étois il y a quelques jours le Prince Menzicoff.* L'officier haussa les épaules et crut avoir affaire à un paysan dont l'esprit étoit aliéné. Menzicoff le prit par la main, le conduisit à une lucarne qui jettoit un peu plus de jour, et y présentant son visage : *reconnois*, lui dit-il, *celui sous les ordres duquel tu as servi autrefois. Ah! mon prince*, s'écria l'Officier, *comment ton altesse... supprimons des titres fastueux*, interrompit Menzicoff. *Je t'ai déja dit que mon nom étoit Alexandre; le ciel m'a remis dans mon état naturel*; puis en montrant un jeune-homme vêtu aussi grossièrement que lui qui rattachoit avec de la corde la semelle de ses souliers : *voici mon fils, que dans son enfance tu daignas caresser et faire jouer entre tes bras.* Après ces mots, il arrêta ses regards sur deux jeunes filles, dont les têtes étoient couvertes de gros bonnets faits de peau de moutons, et qui trempoient dans une jatte de bois remplie de lait, des croutes de pain noir et massif, et il dit en laissant échapper un léger

Digitized by Google

soupir : *Celle-ci que tu vois couchée par terre, a eu l'honneur d'être fiancée avec Pierre II, notre Empereur, et je n'attendois que le moment de la voir unie avec Sa Majesté par des liens indissolubles.*

L'Officier demeuroit pétrifié de surprise ; il avoit vécu dans l'ignorance la plus absolue des révolutions qui avoient troublé et changé la face de l'empire. Il apprit à-la-fois, et la mort de Pierre-le-Grand, et la mort de celle qui lui avoit succédé, et la disgrace du ministre qu'il avoit aissé près du trône, plus maître, plus craint, plus obéi que ne le fut jamais le Czar.

Arrivé à Besorowa, lieu de son exil, Menzicoff, loin de s'abandonner aux plaintes et aux gémissemens, comme les autres exilés, remercia le ciel de lui avoir donné des bras, et en les exerçant, il se bâtit une habitation vaste et commode, qui remplaça l'étroite et misérable cabane qu'on lui avoit donnée. Il défricha un assez grand espace de terrein. Le soin de diminuer l'horreur de sa situation, et sur-tout celle de ses enfans qu'il chérissoit tendrement, le soutint dans ses pénibles travaux. Il sema des grains, des herbes et des légumes ; la hache et le marteau à la main, aidé seulement de huit domestiques, il parvint à édifier une demeure

Digitized by Google

partagée en quatre chambres, auxquelles il joignit un vestibule et un oratoire.

Dans son abaissement, il montra des vertus dont on avoit pas apperçu l'ombre au comble de son élévation. Il tourna ses regards vers l'Etre suprême, & tous les soirs il lui adressoit une prière publique, en présence de ses enfans et de ses domestiques. Il les exhortoit à la patience, à la soumission, & leur donnoit l'exemple d'un cœur vraiment résigné. Il dirigeoit l'intérieur de sa maison avec une sagesse, une douceur et une simplicité qui ne laissoient plus reconnoître ce ministre dur & même féroce, qui s'étoit souillé par les plus basses vexations, & qui avoit joint la cruauté à l'avarice la plus avilissante; comme un tel tableau sert à porter du jour dans l'étude toujours nouvelle du cœur humain. L'opulence l'irrite et le dénature, et il ne retrouve souvent sa bonté primitive, que lorsqu'amolli par le malheur, il se voit de niveau avec cette multitude d'hommes, dont la pauvreté est le commun héritage. Le calme et la tranquillité entrerent dans cette ame livrée jusqu'alors à des mouvemens désordonnés, et agitée par la hauteur même qu'elle occupoit. Il se trouva plutôt familiarisé avec la solitude immense & les glaces de la Sibérie, qu'avec les orages & les passions des cours. L'on vit en lui le vrai philosophe

Digitized by Google

parcourir subitement la distance la plus éloignée de la vie de courtisan ; mais l'infortune, comme pour épuiser son courage, l'accabla de nouveaux traits, et c'étoient les seuls auxquels il pouvoit être sensible. Il perdit sa fille ainée, qui mourut de la petite vérole. Père tendre, il remplit anprès d'elle l'office de garde, de médecin, de consolateur et de prêtre. Il la perdit faute de remèdes nécessaires, auxquels toute son ingénieuse tendresse ne put jamais suppléer ; et lui-même bien-tôt après termina sa vie extraordinaire par une plénitude de sang, ne s'étant trouvé personne à Besorowa qui fût en état de le saigner.

Un auteur, bien avant M.****, avoit apperçu tout l'intérêt que devoit nécessairement inspirer un pareil personnage. Il l'a mis sur la scène ; il a senti le premier que le tableau de l'exil de ce ministre pouvoit être tout-à-la-fois une leçon pour les favoris, et un exemple frappant de courage, que le grand homme doit déployer dans le malheur. L'auteur a feint que sa tragédie étoit traduite du Russe ; mais elle est entièrement de lui. Le costume, les caractères, le lieu de la scène, les événemens qui ont précédé la chûte de cet homme puissant, tout prêtoit à un spectacle assurément neuf, et qui devoit sortir du cercle étroit où tournoient nos

Digitized by Google

tragédies modernes, toujours ennuyeusement et servilement calquées sur les tragédies anciennes.

Il a conservé avec soin les époques historiques, bien préférables dans une situation pareille, au travail d'imagination. Menzicoff, avec son fils et ses filles, étoit sans doute assez intéressant par sa chûte, et pouvoit à soixante-huit ans être dispensé (pressé d'ailleurs de tous les besoins de la vie) de soupirer d'amour pour sa femme la Princesse Menzicoff, qui mourut près de Casan, avant d'arriver au Tolboski. La vérité simple et nue, rapprochée de nos yeux, rend le tableau plus net, plus naïf et bien plus attachant.

Venons au plan de l'auteur. Menzicoff, vêtu en paysan, comme il doit l'être, et non couvert de riches fourrures, qu'il ne porta jamais dans le désert affreux de Jakouska, tient la hache avec laquelle il a bâti courageusement sa demeure et celle de ses enfans. Il se rappelle sa grandeur passée, et il contemple d'un œil stoïque le renversement de sa haute fortune. Les vers suivans dans la bouche d'un homme qui a régi long-tems un vaste empire, et qui joint à la force de l'ame le courage physique, sont nobles et touchans.

J'ai de la force encor; travaillons, je vivrai.

. . . . . .

Digitized by Google

Pour braver les frimats sous ces rochers stériles,
Mes efforts redoublés s'ouvriront des asyles;
Les arbres abattus dans ces vastes forêts,
Remplaceront pour nous la pompe des palais.

C'est presque la situation de Philoctète, de ce héros que la simplicité antique nous a peint apprêtant sa nourriture de ses mains.

Sa fille paroît et parle de sa sœur languissante et prête à expirer. Menzicoff sent r'ouvrir la plaie de son ame. Le souvenir d'une épouse morte de douleur dans une pénible route, se mêle à l'image de sa fille qui va la suivre. Lui faut-il voir encore périr, sous ses yeux, ce qui lui reste de plus cher! Ces lugubres réflexions le ramènent insensiblement à la source de sa disgrace. C'est un foible enfant couronné qui, d'un mot qu'on lui a dicté, a renversé sa fortune, respectable, pour ainsi dire, à Pierre-le-Grand, et cimentée par l'Impératrice Catherine. Il nomme Olgorowki son rival, son ennemi qui, sous un front paisible, sembloit fuir l'ambition, et qui dévoré de tous ces feux, a tramé sa perte dans un calme perfide; il s'est assis à sa place en un instant.

Sa main qui nous flattoit nous jeta dans les fers,
Lui que je mépriſois et dédaignois de craindre.

. . . . . .

Digitized by Google

S'il eût tardé d'un jour on le verroit ici

Le dernier vers est remarquable par son expression.

Le fils de Menzicoff s'avance ; il a partagé les travaux de la culture, travaux pénibles et accablans ; il se flatte que ses soins assidus nourriront son père et ses sœurs. Il rend compte de ce qu'il a fait ; le jeune infortuné est plus courageux que robuste.

Nos plans fructifieront si le ciel en courroux
Veut permettre au soleil de luire encor pour nous.
Le côté du levant dévoré par la bise
Ne peut être entamé par le soc qui s'y brise.

Il s'attendrit sur son père épuisé de fatigues. Etoit-ce à son âge qu'il devoit subir une si cruelle destinée ? Menzicoff, qui sent les remords qui disposent l'homme à la vertu, fait avec grandeur cet aveu exemplaire et magnanime.

Va mon fils ; j'ai moi-même accablé l'innocence
Par orgueil, par erreur, par esprit de vengeance,
Et le ciel irrité dans ses justes arrêts,
Fait retomber sur moi tous les maux que j'ai faits.

Il distribue les soins que leur impose l'impérieuse nécessité, et sans lesquels ils cesseroient

Digitized by Google

de vivre. Le fils sent redoubler sa force et son courage, et il crie à sa sœur :

Faisons-nous un devoir de soulager un père,
En écartant de lui la peine et la misère.

Et Menzicoff attendri répond dans les bras de ses enfans :

Un père est trop heureux au déclin de ses ans,
Quand il doit son bonheur au cœur de ses enfans.

Ces soupirs de la nature valent bien les soupirs amoureux, que le rival de M. Nougaret fait pousser à Menzicoff, pendant quatre mortels actes, dans une pièce jouée depuis peu, et dont le parterre a fait justice ; car si l'amour doit entrer dans un pareil sujet, il est plus excusable dans le cœur du fils de Menzicoff, que dans celui d'un vieillard qui n'a pu connoître et n'a connu en effet dans ces horribles déserts, que la tendresse paternelle, faite pour former sans doute un tableau bien autrement intéressant. Le jeune-homme aime la fille d'Olgorowki, il en fait en frémissant l'aveu à son père. Des exilés entrent et annoncent, avec une sorte de joie triomphante, que de nouveaux malheureux arrivent peupler ces solitaires contrées. Menzicoff reconnoît dans la voix de l'un d'entr'eux, un

Digitized by Google

Officier qu'il a exilé. L'Officier à son tour l'envisage. *Menzicoff! ... Le ciel est donc juste! il nous venge, il venge la Russie..... Homme injuste et cruel, tyran d'un peuple entier, déplore maintenant ton orgueil... Te voilà donc, ainsi que moi, humilié, proscrit, rampant dans l'infortune et dans la misère. Je jouis de tes maux, et je rends graces à l'adversité, puisqu'elle nous rend ici égaux.* L'autre exilé accable Menzicoff de reproches, et s'écrie qu'on n'a pas même su inventer pour le perdre, l'apparence d'un crime. Menzicoff répond ainsi au premier :

Le pouvoir m'aveugloit, et c'est pour m'en punir
Que la honte aujourd'hui se joint au repentir.
Je l'avouerai, Paulitz, ta vertu, ton courage
A mon autorité paroissoient faire ombrage;
Et j'ai par ton exil saisi l'occasion
De te sacrifier à mon ambition.

Et au second :

Pour toi jamais, Herloff, je n'ai conçu l'envie,
De troubler ton bonheur à la cour de Russie;
J'en atteste le ciel; ce sont tes ennemis
Qui t'ont expatriés par des ordres surpris;
J'ai demandé cent fois la raison inconnue
Qui pouvoit sans sujet te soustraire à ma vue
Et l'on me répondoit que changeant de séjour
Tu voulois vivre heureux éloigné de la cour,

Digitized by Google

Herloff lui répond :

Ainsi donc tu n'as vu que par les yeux d'un autre.

Ce dernier vers, adressé à un ministre, est d'un sens admirable ; et cette situation, fondée sur la vérité, est bien précieuse. Les deux exilés, frappés de la grandeur d'ame de Menzicoff qui ne déguise point ses fautes, finissent comme font ordinairement les malheureux, par s'attendrir, par pleurer avec le compagnon de leur infortune. Le courage du héros élève leur ame, et leur apprend à souffrir. Ils recueillent toutes ses paroles, et ce tableau l'emporte de beaucoup sur je ne sais quel roman rimé, appelé par M. ****, *Tragédie*, où l'on voit un frénétique qui veut posséder une femme qu'il n'aime pas, pour le plaisir barbare et insensé de la ravir à son ennemi, et qui semblable dans son absurde traité, à plusieurs plats tyrans qu'on a vus mille fois sur la scène, paroît moins un homme qu'un fou féroce et atrabilaire.

Au second acte, Menzicoff a perdu sa fille, et sa solitude alors s'étend autour de lui plus sombre et plus affreuse. L'auteur le peint tel qu'il étoit, s'humiliant sous la main divine qui le châtie, et reconnoissant son éternelle justice qui pèse sur la tête des coupables.

Digitized by Google

Depuis le jour fatal de ma rapide chûte
Du Dieu qui me punit, le bras me persécute ;
Mes instans sont marqués par de nouveaux malheurs,
Et mon cœur se flétrit par l'excès des douleurs.

Son fils qui pleure avec lui, rend du moins ses larmes moins amères. Un inconnu paroît ; l'auteur a profité ici de l'anecdote curieuse que nous avons rapportée sur un officier qui s'entendit appeler par son nom dans ces immenses contrées, et qui eut peine à en croire ses propres yeux, quand il eut reconnu Menzicoff ; tant ce revers inoui lui sembloit impossible. Cette scène offre un beau moment ; le fils reproche à cet inconnu de ne pas reconnoître son père, et lui dit avec amertume :

Tu ne nous connois plus... Notre rang, nos bienfaits,
Auroient dû dans ton cœur nous graver pour jamais ;
Les ingrats sont sujets à perdre la mémoire,
Des grands qu'ils encensoient au comble de la gloire.

Menzicoff ne permet pas à son fils de parler avec tant de fierté, et voulant réprimer en lui tout mouvement d'orgueil, il dit à l'officier :

Ce jeune-homme est mon fils ; il est dans la douleur,
Pardonne à sa jeunesse un reste de hauteur...
De l'état où j'étois tu vois la différence.

Et il impose silence à son fils qui obéit et

Digitized by Google

se tait. L'officier cependant ne fait que traverser ces affreux déserts pour se rendre à Pétersbourg. Il est vivement touché du sort de Menzicoff et de sa famille, et il leur dit, en leur faisant ses adieux.

Je retourne à la cour et j'y peindrai vos peines.

Tu vas à la cour, répond Menzicoff; *là, tu verras les Olgorowki, les Osterman qui m'ont ôté mes biens, mes honneurs et ma liberté; qui, pour augmenter mon supplice, ont précipité ces enfans que tu vois, ces victimes innocentes, dans le même abîme où je suis.*

Dis-leur que tu m'as vu calme au sein des frimats,
Et de leur cruauté que je ne me plains pas.
Ajoute que l'horreur de ce séjour sauvage
Ne peut un seul instant abattre mon courage.
Va... puissent leurs talens rendre l'empire heureux!
Qu'ils fassent mieux que moi... ce sont là mes seuls vœux.

Il y a assurément de l'héroïsme dans cette réponse; et comme l'histoire, dans sa majestueuse simplicité, a plus de force et d'intérêt que toutes les inventions bizarres, et les allusions fausses qui la défigurent. A ce départ l'amour paternel livre néanmoins les plus rudes

Digitized by Google

assauts au cœur de Menzicoff; il ne peut étouffer les cris de la nature ; ses enfans ont reçu le jour dans le sein des grandeurs et de l'abondance, et ils ont à combattre la rigueur implacable des hivers, et la famine menaçante. Etrangers aux orages des cours, ils en éprouvent si jeunes toute la violence. La force de son ame est prête à fléchir, sur-tout lorsqu'il entend sa dernière fille peindre naïvement l'horreur extrême de sa situation. C'est la même, hélas ! qui touchoit au trône, et quel est aujourd'hui son langage ?

Le réveil a détruit des songes séducteurs.
Le bonheur devoit-il m'offrir tant de délices
Pour me faire éprouver du sort tous les caprices ?
La terre est notre lit . . . . . .
. . . . . .
Les herbes qu'au hazard fait naître la nature
Sont les mets destinés à notre nourriture.
Nous sommes moins heureux que les vils animaux,
Ils vivent sans travail dans les bras du repos,
Et trouvent les secours que le besoin réclame,
Leur instinct les éclaire . . . . . .

Ces détails simples doivent nécessairement produire beaucoup d'effet sur les amateurs de la nature et de la vérité, qui sont en petit nombre, il est vrai, mais qui savent jouir des beautés qui ne sont faites que pour eux.

Digitized by Google

Mais quel évènement nouveau et imprévu ! Le Prince d'Olgorowki est tombé à son tour du sommet glissant des grandeurs ; l'inexorable ennemi de la maison de Menzicoff, l'instrument de ses calamités, est condamné à passer le reste de sa vie au même lieu de ces mêmes déserts où son rival n'a fait que le précéder. Pierre II n'est plus ; et comme si la fortune avoit voulu faire descendre ces deux rivaux de la même hauteur : la fille d'Olgorowki a été fiancée avec le jeune Empereur ainsi que la fille de Menzicoff ; elle a été reléguée de même avec son père. Les deux jeunes Princesses ont joui un instant du même honneur pour partager ensuite le même abaissement. Quelle étrange révolution ! quels jeux cruels de la fortune ; quelle scène neuve à exposer ! et comment a-t-elle pu passer sous les yeux ouverts du rival de M. Nougaret sans qu'il l'ait apperçue ; c'est M. Nougaret qui l'a sentie et qui l'a saisie.

Olgorowki sacrifié par Osterman, auquel il s'étoit uni pour renverser Menzicoff ; Olgorowki chargé des imputations les plus graves, traité cruellement le long de la route, ayant perdu sa femme morte de besoin, et traînant sa fille expirante, traverse le bourg où est Menzicoff, et le premier objet qu'il rencontre, c'est sa fille... Elle jette un cri de surprise, de dou-

Digitized by Google

leur et de vengeance; ses sens demeurent suspendus entre les divers mouvemens qui l'agitent; elle fait un effort sur elle-même pour reprendre sa raison; elle ose l'interroger, et Olgorowki lui dit avec l'accent du désespoir : *jouissez, vous le devez, jouissez de me voir en ces lieux. Le jeune enfant qui régnoit et qui par ma voix vous a enfoncé dans ces affreux déserts, a vu ses jours s'éteindre par une mort prompte. Le sceptre, en tombant de ses mains, a fait tomber mon pouvoir; dans le cours de mes prospérités, cet Empereur m'avoit flatté de couronner bien-tôt ma fille. Qu'est-il resté de ce rêve de grandeur? Anne m'a puni d'avoir mis le diadême sur son front. Le bienfait étoit trop grand pour qu'elle pût s'acquitter; elle a cru que la persécution étoit une voie plus courte. Ingrate par politique, elle a tout sacrifié à son rang; elle en étoit jalouse à l'excès, et la cruauté devenue l'appui de sa nouvelle puissance. Que j'étois abusé! que je regrette d'avoir trahi les justes droits d'Elisabeth! Le perfide Osterman et les siens ont satisfait à loisir leur avarice et leur rage, et le sang de mes proches a couvert les échafauds....* A ce récit la fille de Menzicoff sent les traits de la pitié pénétrer son ame. Elle oublie qu'Olgorowki est l'oppresseur de son père, en le voyant encore plus malheureux que lui. Olgorowki, moins

Digitized by Google

grand, moins ferme que Menzicoff, ne peut supporter l'adversité. Il se livre à la fureur la plus extrême; il vomit mille imprécations contre ceux qui ont préparé sa ruine. La fille de Menzicoff est effrayée de son emportement, et ce caractère violent, aigri par les revers, contraste avec la dignité tranquille de Menzicoff.

Elle se dérobe, elle se rend auprès de son père, et lui annonce que son ennemi est exilé. Cette nouvelle n'étonne point Menzicoff autant qu'elle l'auroit cru; il connoît la mobilité du théâtre où il a représenté, et son ame éclairée a senti le vuide et le néant des grandeurs humaines. *Le nombre des infortunés*, dit-il, *qui s'augmente, n'affoiblit pas les maux que chacun d'eux ressent. Qu'importe que mon ennemi gémisse: j'ai déposé ma haine sur les frontières de ses contrées inhabitées. Non, ce n'est plus ici le séjour de l'orgueil, et les tourmens d'une vengeance inutile ne seront point mon partage à mes derniers momens. Je meurs, et je pardonne.*

Ce caractère supérieur qui a dompté la haine et qui ne se réjouit pas de la chûte de l'homme qui l'a précipité, ces soupirs accordés au destin de son plus cruel ennemi, destin plus horrible que le sien; cette espèce d'attendrissement sur ce qu'il aura à souffrir, tout présente un modèle

Digitized by Google

dèle d'héroïsme, fait pour être admiré de quiconque est né pour en être touché.

D'ailleurs Menzicoff s'affoiblit, et son fils, apprenant que son amante a suivi Olgorowki dans ces déserts, ne peut se défendre d'un double mouvement de joie qui satisfait à-la-fois son amour et sa vengeance.

Au troisième acte, Menzicoff a succombé sous le poids de ses chagrins et de ses travaux; ses deux enfans pleurent sa perte; mais en même-tems s'excitent l'un et l'autre à imiter sa fermeté et son courage. Ils sont seuls; le frère interroge sa sœur sur le perfide ennemi que le destin a amené parmi eux: il s'écrie.

Quoi, de ce fier tyran, terrible en ses fureurs,
La vertueuse fille a subi les malheurs,
Elle qui méritoit une autre destinée!

La sœur avoue que son inimitié s'est sentie tout-à-coup affoiblie à la vue de Sophie, fille d'Olgorowki, mais le fils de Menzicoff, tout en l'adorant, n'en sent pas moins une haine violente contre son père. Enfin ce fier ennemi s'avance au-devant d'eux, et ose leur adresser ces mots:

Nos rangs sont disparus; l'auteur de vos disgraces
Par un juste retour a marché sur vos traces.
Ici, cessons du moins de vivre en ennemis,
C'est le soulagement qui seul nous soit permis.

Digitized by Google

Il faut pour adoucir l'horreur de notre vie,
Que le malheur nous change et nous réconcilie.

Le fils de Menzicoff, en contemplant le déplorable état où est tombé le rival de son père, malgré un reste de fureur qui bouillonne dans ses veines, ne peut plus haïr. L'amour y a peut-être autant de part que la pitié; mais la compassion généreuse paroît néanmoins dominer. Scène entre les deux amans. Rien de si disposé à la tendresse que deux infortunés, isolés dans un pareil séjour; plus il est affreux, plus l'amour y brille avec de nouveaux attraits. Ils se sont aimés à la cour, et leur cœur n'est pas changé lorsqu'ils se retrouvent dans les déserts de la Sibérie. Malgré la division survenue entre leurs deux maisons, leurs ames n'ont pu se séparer et suivre les ordres cruels de la politique. La Princesse craint que le Prince ne soit rappellé à la cour, et le fils de Menzicoff tremble de rentrer dans le sein des grandeurs. Qu'importe que les climats où ils vivent soient glacés, ils animeront cette nature morte des feux de leur amour. Le jeune Prince se reproche cependant sa foiblesse; il voit son père frémir dans la nuit de la tombe, soulever sa tête hors du cercueil, et crier à son fils d'une voix perçante et lamentable : *tu vas donc t'unir au sang de nos bourreaux.*

Digitized by Google

Mais l'ivresse de l'amour n'entend plus le cri des ombres, et dompte toutes les autres passions.

Le sort heureux qu'il redoutoit arrive. Un envoyé de la Cour de Russie annonce de grands changemens ; il apporte la délivrance des enfans de Menzicoff qui doivent rentrer dans tous les droits illustres de leur naissance. Anne règne en Russie, et sa voix rappelle tous les infortunés sacrifiés sous le règne précédent. Il faut exécuter les ordres de sa bienfaisance non moins absolus que ses ordres vengeurs. Le jeune Prince est partagé entre la joie et la douleur. Sa sœur est libre, mais son amante doit demeurer captive.

Son ame est déchirée par deux sentimens contraires ; la Princesse apprend le départ prochain de son amant. Il la voit toute en pleurs, il veut rester. Olgorowki arrive, et condamne le sacrifice que le jeune Prince voudroit faire par excès de tendresse ; et, pour le déterminer, il lui dit ces paroles convaincantes :

Dans le sein des grandeurs qui vont charmer ta vie,
Tu nous serviras mieux que dans la Sibérie.

Le jeune prince répond :

Tu sais trop qu'à la cour on doit dissimuler.
Plus on est élevé, plus on y doit trembler.

Digitized by Google

On paroît criminel dès qu'on prend la défense
D'un favori frappé des traits de la vengeance.
Quels soins et quels secours attendrois-tu de moi !
Je ne puis te servir qu'en vivant près de toi.

Mais la jeune Princesse s'élevant au-dessus d'elle-même, engage son amant à obéir à l'ordre d'une Souveraine, qui pourroit l'accuser de lui désobéir par orgueil ; et, après les combats les plus déchirans, le Prince s'éloigne, promettant de tout employer pour les tirer de l'esclavage. La Princesse qui par amour a surmonté sa foiblesse, lui dit pour dernier adieu :

Ah ! du moins qu'à ton cœur ma mémoire soit chère.
Cours servir la patrie et protège mon père.

Ce plan, comme on a pu le remarquer, est défectueux en plusieurs endroits ; mais, malgré ses défauts, il a du moins l'avantage d'avoir suivi et enchaîné les époques historiques, et de montrer Menzicoff au milieu de vrais évènemens qui lui sont arrivés ; on les revoit ici avec grand plaisir. Ses réponses magnanimes sont conservées avec adresse, ainsi que les principaux traits de sa conduite et de son caractère. La vérité elle-même a ordonné plusieurs situations qui n'en sont que plus fortes et plus touchantes ; et si les règles théâtrales sont quelquefois vio-

Digitized by Google

lées, l'intérêt, le principal mérite d'une pièce, n'est point du moins interrompu. Il seroit facile de remédier au plan et de conserver ce qu'il y a de précieux, la peinture exacte des faits que nous a transmis l'histoire; et quelle témérité de croire, dans une pièce de théâtre, pouvoir remplacer des faits consacrés autant par la vivacité de l'intérêt que par une notion universelle.

On pourroit mettre, en présence l'un de l'autre, Olgorouki et Menzicoff, habitans des mêmes déserts. Quelle scène majestueuse à traiter, que l'entretien de ces deux ministres! Il ne s'agiroit pas ici de faire entendre les accens d'une haine invétérée et féroce. L'entretien politique de deux hommes qui, à la tête d'un grand Empire, se sont signalés dans le commandement des armées et le gouvernement de l'Etat; le tableau approfondi du gouvernement orageux qui les a renversés tour-à-tour; l'aveu magnanime de leurs desseins ambitieux et de leurs projets écroulés; des particularités qu'eux seuls connoîtroient et développeroient; l'étonnement mutuel de se voir égaux dans le malheur, après l'avoir été dans la prospérité: quelle scène! celui qui auroit le droit de haïr, seroit le premier à pardonner. Leurs filles s'avanceroient, toutes deux captives et enveloppées dans le désastre de leur père. A cette rare conformité d'infortunes, le dernie

Digitized by Google

replis de leur ame s'ouvriroit, et l'on en verroit sortir les plus étonnans secrets ; ils seroient vrais l'un devant l'autre, au fond de ces effroyables déserts qui doivent leur servir de tombeau, comme les hommes le sont ordinairement à l'instant où tout va finir pour eux. Ils ne cherchent plus alors à se tromper, et la vérité s'échappe de leurs lèvres. L'espoir de revoir leur patrie, n'existeroit même plus pour eux. Olgorowki ne déguiseroit point le dessein qu'il avoit formé de marier son fils, qui étoit grand-chambellan, à la grande duchesse Natalie, sœur de l'Empereur, comme pour se lier au trône d'une manière invincible par cette double alliance. La couronne et l'empire de Russie sembloient devoir passer sans difficulté sous la domination de sa postérité. Il avoit déjà préludé en Souverain, en faisant sortir de ses futurs Etats le duc et la duchesse de Holstein ; et, malgré cette prévoyance active, malgré tant de nœuds forgés par la plus adroite politique, tout l'Empire l'a vu subitement arraché du pied du trône, et jetté d'un souffle dans l'horreur des déserts. Enfin il se montreroit ambitieux, plus forcené, plus souple et plus habile, que ne le fut jamais Menzicoff. Il seroit agité de désespoir et de fureur, comme s'il eût été détrôné ; et Menzicoff tâcheroit de verser dans cette ame ulcérée l'oubli des évène-

Digitized by Google

mens passés, et l'engageroit à commencer, à son exemple, une nouvelle vie d'homme.

Une autre scène, non moins attachante, pourroit suivre celle-ci. Le jeune Menzicoff, qui, conformément à son âge et à son amour pour un père, auroit toujours nourri dans son cœur le germe et les projets de la vengeance la plus implacable contre les Olgorowki, écouteroit avec avidité et avec la plus grande satisfaction intérieure, le récit de la chûte d'une maison rivale; il armeroit l'insulte froide de la dérision et du mépris. Il défendroit à sa sœur la compassion que son sexe témoigne facilement, et s'animant par degré, il seroit sur le point de faire à Olgorowki l'outrage le plus humiliant. Ce seroit alors qu'une vertueuse réprimande sortiroit de la bouche de Menzicoff, et feroit rougir son fils; il lui enseigneroit que le dernier terme de la bassesse est de vouloir accabler du dernier trait un ennemi malheureux. Le jeune-homme sentiroit toute la force de ces remontrances, il ne craindroit point de réparer sa faute; il s'humilieroit avec grandeur devant celui qu'il auroit outragé; Olgorowki pénétré, le releveroit, et ces implacables, ces sanguinaires rivaux, toujours prêts à se déchirer comme des bêtes féroces en présence des Rois, redeviendroient, dans ces déserts, des

Digitized by Google

hommes qui sauroient s'attendrir et pleurer. Deux rivaux qui cesseroient de se regarder comme les plus mortels ennemis, qui goûteroient la seule consolation qui leur reste au bout de l'univers, celle de parler de leurs malheurs, et qui se rencontreroient comme dans un autre monde, s'étonnant-là (comme on le fera peut-être après la vie) des passions qui les ont agités. Deux Princesses qui avoient l'esprit de régner sur le même trône, unissant, confondant leurs larmes, et s'embrassant dans cette solitude immense. Quel spectacle! la douleur d'Olgorowki seroit néanmoins plus profonde que celle de Menzicoff; il ne pourroit retenir ses soupirs dès qu'on prononceroit devant lui les noms de *Liberté* et de *Cour*; il regretteroit ses richesses, il ne pourroit s'accoutumer à son malheur, il fremiroit des barrières éternelles qui l'enchaînent; et Menzicoff calme, tranquille, consolant l'infortuné avec une éloquence noble, douce, insinuante, lui procureroit généreusement tous les secours dont il seroit le maître; et tout cela pourroit, peut-être, valoir les lamentations d'un vieil amour tristement conjugal; d'ailleurs, contre épreuve usée et contre sens manifeste au sujet.

La vérité ne seroit point offensée en peignant Menzicoff généreux, ainsi que ses en-

Digitized by Google

fans. L'histoire rapporte que ceux-ci étant rappellés, mirent, en partant, les Olgorowki en possession de l'habitation que leur père avoit bâtie : cette habitation étoit vaste et assez bien fournie des choses nécessaires à la vie ; car une main bienfaisante et inconnue avoit fait présent à Menzicoff d'un taureau, de quatre vaches pleines, d'un bélier et de plusieurs brebis, trésor inestimable dans ces affreuses régions.

Digitized by Google

LES HYPOCRITES.

MONSIEUR DE FORLIS étoit un ministre de la religion calviniste à Londres ; il avoit pour gouvernante, une fort jolie fille, nommée Suzanne, qui passoit pour une de ses cousines. Elle veilloit sur toutes les affaires de son ménage ; elle étoit chargée de la dépense, et régloit l'économie intérieure de la maison. Suzanne entroit dans sa dix-neuvième année, et c'étoit déjà un modèle de prudence, de modestie et de réserve : sa beauté naissante enchaîna le cœur d'un vieux capitaine nommé de Climal ; il voulut l'obtenir en mariage : on le refusa d'abord, sur de vains prétextes, mais bientôt certaine cause secrette excita le ministre dépositaire de son éducation, à précipiter cette alliance inégale. Suzanne devint, dans toutes les formes, madame de Climal : elle fit présent à son mari d'un beau garçon (qui sera le héros de cette histoire ;) mais, selon le calcul des babillards, il vint un peu trop tôt au monde. On fit entendre à M. de Climal que la nature souvent bizarre, se dispensoit de ses propres loix ; on lui allégua de nombreux exemples,

Digitized by Google

et ne concevant pas trop un raisonnement physique, il y ajouta foi. Ce qui est obscur, nous paroît assez souvent fort croyable.

Quelques tems après la naissance de cet enfant, notre capitaine mourut de chagrin, d'avoir perdu un procès contre un de ses paysans qu'il avoit assommé de coups; le désordre se mit dans ses affaires après sa mort, et il ne laissa guère d'autres biens à sa veuve, que l'espérance agréable de sécher bien-tôt ses larmes dans les bras d'un autre époux digne de réparer la perte qu'elle avoit faite. Il se présenta M. de Boncœur, riche négociant; il avoit fait connoissance avec M. de Forlis, pour quelques objets de commerce. On lui vanta l'économie, la sagesse, l'intelligence de la jeune et aimable veuve; il demanda à la voir, en fut épris, et bien-tôt il eut le bonheur d'obtenir le consentement de la famille pour l'épouser. Un fils fut pareillement le fruit de leurs amours, avec cette différence que celui-ci vint au terme accoutumé, et fit voir que l'erreur précédente devoit être mise sur le compte de la nature qui, dans sa marche, met quelquefois un bandeau. M. de Boncœur fit ce qu'on appelle de bonnes affaires, amassa de gros biens, se donna beaucoup de peines, puis mourut, laissant à M. de Forlis, dans lequel il avoit une aveugle confiance, la

Digitized by Google

tutèle et l'éducation de son fils, ainsi que celle du jeune Climal, dont il s'étoit chargé en épousant sa mère; le mourant remit au tuteur des deux enfans, un testament cacheté qu'il ne devoit ouvrir qu'à la majorité de son fils. Madame de Boncœur devenue opulente, suivit le conseil de M. de Forlis, et conclut qu'elle ne devoit plus se remarier; elle loua une maison voisine de celle de M. de Forlis, et parut ne se livrer dans son veuvage, qu'à l'éducation de ses fils, se conduisant toujours d'après les avis de leur sage tuteur, fuyant le monde médisant, ce monde qu'elle détestoit, peut-être parce qu'il étoit trop clair-voyant.

De Forlis avoit pour le jeune Climal un attachement tout particulier, et il haïssoit au contraire, mais secrètement, le petit de Boncœur. Il découvrit dans le premier, avec la plus grande satisfaction, un caractère heureusement formé pour devenir dans le monde un autre lui-même; c'est-à-dire qu'il possédoit au même degré, cet esprit d'artifice et de dissimulation, si nécessaire pour représenter un homme de probité, lorsqu'on est bien éloigné de l'être. Il étoit dans sa quatorzième année, et déjà il savoit tirer de sa poitrine, de saints soupirs, faire de pieuses exclamations, et mentir avec un art propre à tromper les plus intelligens.

Digitized by Google

A seize ans, il l'emportoit presque sur son modèle; il savoit revêtir une mine hypocrite qu'il varioit à son gré; maître de son visage, il affectoit tous les dehors de la sagesse. Sous la conduite de son tuteur, il devint bien-tôt un tartuffe consommé; il apprit à avoir sans cesse à la bouche les dénominations de toutes les vertus, et à n'en exercer aucune que lorsque son intérêt l'exigeoit. Sous ce voile imposteur, il acquit l'amitié et la confiance du grand nombre, qui prend l'ombre pour la réalité; tandis que son étourdi de frère, plein de malices et d'espiégleries, faisoit douter de la bonté de son caractère.

De Boncœur étoit loin de partager les vices de son frère; rempli de franchise, mais de légèreté, son ame sensible, son extrême vivacité, son tempérament ami du plaisir, le mettoient dans le cas de commettre plusieurs folies qu'on ne pardonne pas toujours à la jeunesse. Emporté par ses goûts, il étoit imprudent mais honnête, sans savoir que c'étoit un devoir de l'être. La sincérité, l'humanité, furent des vertus nées en lui; elles ne furent jamais connues de son frère, et cependant celui-ci jouissoit plus que l'autre de l'estime publique, qu'il ne méritoit pas. Il savoit cacher son goût pour les plaisirs, sous l'apparence de quelques vertus empruntées;

Digitized by Google

mais son frère, avec bien moins d'adresse, prêtoit le flanc aux discours envenimés des oisifs de la ville.

M. de Forlis avoit ses vues, en abandonnant le jeune de Boncœur à la fougue impétueuse de ses passions; il eut soin de paroître dans le monde veiller avec la plus sévère attention, sur tous ses pas; mais il ne remplissoit rien moins que ce devoir. L'imposteur étoit trop adroit pour le priver de l'occasion de se déshonorer dans un monde qui ne revient point, comme on sait, de son premier jugement. De Boncœur vif, étourdi dès ses plus tendres années, ne trouva que trop aisément des gens qui abuserent de la facilité de son caractère. Il s'apprêtoit à devenir un fardeau inutile à la patrie, tandis qu'il auroit pu en devenir l'honneur, si ses excellentes qualités eussent été développées par les instructions d'un sage indulgent; mais elles furent étouffées par un fourbe qui ne cherchoit qu'à le diffamer, pour rendre sa perte plus certaine.

Les deux frères firent ensemble leurs études; l'un se distinguoit dans les écoles de droit, lorsque l'autre s'ennuyant de Cujas et de Bartole, se montroit plus habile à manier un cheval, qu'à retenir un axiome. De Boncœur soutenoit généreusement son frère, dont le bien étoit peu

Digitized by Google

considérable, en comparaison du sien; il étoit libéral par sentiment, plutôt que par orgueil: il ne s'embarrassoit pas que l'on sût qu'il faisoit du bien, pourvu qu'il eût le plaisir d'en faire. L'autre payoit ses bienfaits par de viles flatteries; il lui prodiguoit tous les dehors de la plus vive reconnoissance, tandis que son cœur ulcéré déguisoit l'inimitié jalouse qu'il lui portoit.

Leur mère mourut, en portant au tombeau l'éloge de toutes les vertus qu'elle sembloit posséder: l'Eglise pleura sa perte comme celle d'une sainte qui édifioit le monde chrétien. M. de Forlis la pleura plus que tout autre, et l'amère raillerie des diseurs de bons mots alloit jusqu'à insinuer qu'il la regrettoit avec les tendres larmes d'un époux; mais ces discours audacieux furent interprêtés comme des discours de libertins, qui cherchent à persécuter les hommes de bien.

Le tems arriva où les deux frères devoient se séparer de leur tuteur, pour voyager; il appella son cher Climal, et pour affermir en son jeune cœur les utiles impressions qu'il lui avoit déjà inspirées, il lui dit: « Mon cher fils, vois » comme ta mère a été honorée et respectée » pendant sa vie et à sa mort! graces à mes » conseils, elle a prospéré en toutes choses;

Digitized by Google

» la voix des honnêtes gens se réunit pour faire
» son éloge. Souviens-toi, je te l'ai dit cent
» fois, que la renommée est tout, et que la
» vertu n'est rien. Il t'importe, par-dessus tout,
» de passer pour un homme de bien, et c'est
» beaucoup plus que de l'être en effet; sans
» cette renommée, la vertu n'est qu'un nom
» stérile; mais avec elle, le vice dépouille son
» nom odieux. Le monde ne juge point sur
» ce que nous sommes, mais seulement sur ce
» que nous paroissons être. Fais-toi quelques
» vertus d'emprunt, expose-les avec éclat, sur-
» tout place-les à propos, tu persuaderas fa-
» cilement, et tu parviendras de même. On
» présente au monde un échantillon de pro-
» bité, et cela suffit; on en recueille publique-
» ment les avantages. En secret on vit commo-
» dément; on se livre à tous les desirs de son
» cœur: il ne s'agit que des apparences, les
» flèches de la calomnie s'émoussent contre le
» masque dont on se couvre habilement. Elles
» retombent alors sans force; mais au contraire,
» elles percent d'outre en outre l'homme qui
» se montre à découvert. Sache donc te revêtir
» d'un bouclier sacré; ménage avec complaisance
» les passions des hommes puissans. Tonne avec
» zèle contre les moindres fautes de ceux dont
» tu n'auras rien à craindre: le rigorisme de-

vient

Digitized by Google

» vient nécessaire pour attacher un certain hon-
» neur à notre nom. On ajoute foi à quiconque
» affiche la sévérité, et tacitement on se débar-
» rasse sans peine du fardeau que l'on impose
» aux autres. Taxe d'impiété et sans miséri-
» corde, tout homme qui osera te contredire;
» aux yeux de la multitude, il n'y a point de
» réponse à ce reproche. Voile soigneusement
» ta haine sous les grands mots de religion
» et de bonnes mœurs. Mon fils, il faut savoir
» tromper le monde avec la même adresse qu'il
» cherche à nous tromper. »

Plein de ces horribles leçons qui ne fructi-fioient que trop dans un cœur dépravé, le jeune Climal accompagna son frere. Ce traître avoit toujours le sourire sur les lèvres, le ton doux et affectueux, le regard composé; il se fit une physionomie, qui, à la longue, sembloit naturelle. Le traître ne se refusoit aucun plaisir clandestin; mais il s'observoit, et le monde étoit le juge qu'il redoutoit le plus. L'emphase qu'il mettoit, en étalant le peu qu'il avoit appris et avec les plus grands efforts, la conduite sévère qu'il affichoit dans tous ses discours, lui attirèrent la réputation d'homme religieux et même savant. Le plaisir de tromper ceux qui l'environnoient, ajoutoit à la vigilance qu'il s'imposoit: c'est la vertu du vice, dit un grand Poëte.

Digitized by Google

Il s'abandonnoit à la débauche dans l'ombre, flattoit le méchant et l'insensé, et mesuroit sur le poids de l'or ou sur le rang des dignités, le degré variable de ses éloges et de ses bassesses.

Pour de Boncœur, il suivoit tout bonnement l'impression de ses desirs, ne s'imaginant pas seulement que l'on pût les combattre ou les déguiser. Il partageoit son tems entre quelques beautés faciles et quelques amis, ennemis par-dessus tout, de toute réflexion chagrine. Egaré dans une joyeuse folie, il aimoit les plaisirs bruyans, et célébroit hautement la volupté dont il s'enivroit. En conséquence, il s'attira un mauvais renom, mais il plaisantoit le premier des épithètes dont on le gratifioit, riant beaucoup des chagrins envieux qu'il semoit dans la ville. La cour nombreuse et formidable des Cagots, des Hypocrites, des Prudes de toute espèce, parut l'éviter avec soin; elle regrettoit peut-être dans le fond du cœur, de ne point oser partager ses passe-tems: tous furent des premiers à peindre sa conduite légère en traits odieux. On abusoit de sa franchise naturelle, pour le perdre plus sûrement. Climal, satisfait des désordres de son frere, savoit mettre à profit ces murmures par le contraste de ses mœurs, et sous main il favorisoit ses parties nocturnes. Dans le monde

Digitized by Google

il soupiroit avec amertume, sur ce qu'il appelloit une affreuse conduite; il levoit les yeux vers le ciel. Quelquefois il sembloit prendre sa défense pour mieux l'accuser, et le scélérat poussoit son frere dans l'abyme, de cette même main qu'il vouloit rendre respectable. Leurs voyages achevés, ils revinrent près de leur tuteur, qui félicita Climal de son heureuse conduite, tandis qu'il voyoit d'un œil content, le jeune Boncœur être insensible aux avis que des gens, soi-disant charitables, vouloient lui donner.

L'amour n'avoit été jusqu'ici dans de Boncœur, que ce qu'il est malheureusement dans les premières années de la jeunesse, un instinct fougueux qui ne cherche qu'à s'appaiser; il apprit à connoître un sentiment non moins vif et plus doux. Ce fut dans la maison de M.lle Harris où il se trouva un jour engagé, il ne sut trop comment : M.lle Harris avoit vu passer ce printems fleuri, et même ce brillant été, saison des amours et des conquêtes; mais elle avoit auprès d'elle une jeune beauté, qui possédoit autant de charmes qu'elle en avoit eus jadis : sa vertu égaloit ses attraits. Que n'ai-je le pinceau de Richardson, pour peindre dignement cette nouvelle Paméla !

De Boncœur étoit encore plus séduisant que

Digitized by Google

le héros de ce roman ; mais, exception à part, il n'avoit pas une idée fort avantageuse de la vertu des filles ; il n'étoit pas doué non-plus d'une austère prudence : pour tout dire, il avoit perdu cette pudeur timide, enfantine, qui rougit ou qui craint de rougir. Il déclara donc très-promptement ses desseins à Rose, et soudain se permit quelques libertés amoureuses, toutefois avec l'honnêteté possible. Rose offensée, fit parler les reproches et les menaces. De Boncœur, surpris de cette cruauté, mais croyant y reconnoître un ton dissimulé, forma dans sa tête un nouveau plan. D'après la connoissance qu'il avoit des femmes, il pensa qu'il réussiroit plus aisément, si, suivant l'exemple que donna Jupiter à tous les amoureux du monde, il se changeoit en pluie d'or. A la première occasion, il jetta dans le tablier de Rose plusieurs guinées, n'épargnant pas en même-tems les œillades, les soupirs et les sermens les plus vifs. Mais il devint muet d'étonnement, lorsqu'il vit cette beauté, fière, rejeter avec mépris son or, et le quitter avec un sourire moqueur ; ce fut envain qu'il tenta de lui faire accepter d'autres présens, tous ces moyens devinrent inutiles. De Boncœur, selon l'usage, devint plus amoureux ; il sentit que son penchant pour cette jeune fille, étoit d'une toute

Digitized by Google

autre nature que celui qu'il avoit éprouvé pour tant d'autres. L'ascendant de cette vertu qu'il jugeoit héroïque, le força au silence, même au respect ; il se dit à lui-même : qu'esclav de ses desirs, il n'étoit pas digne d'elle. Le cœur de ce bon jeune-homme étoit loin d'être corrompu, il appercevoit les erreurs qui l'avoient abusé ; mais il n'avoit point la force de les dompter. Il soupiroit des chaînes qu'il portoit, et se jugeoit trop foible pour les briser ; il faisoit des réflexions fort raisonnables, et mille promesses au ciel, ensuite il couroit les oublier aux pieds de la fière Rose : cette passion fut même assez forte en lui, pour étouffer tous ses autres goûts ; il n'aspiroit plus qu'à posséder le cœur de cette beauté sévère. Ainsi l'homme, triste victime de ses penchans, ne triomphe souvent d'un défaut, que pour donner plus d'activité à un autre plus dangereux. De Boncœur n'essuyant que des refus, remarqua de l'orgueil dans son amante ; il résolut de subjuguer cette fierté excessive. Alors, changeant de batteries, il devint le plus respectueux et le plus soumis des amans : afin de voir Rose plus fréquemment, et de lui parler en plus grande liberté, il lia une étroite connoissance avec M.lle Harris. M.lle Harris ne pouvoit distinguer parfaitement les objets que par

Digitized by Google

le secours d'une paire de lunettes ; mais elle n'avoit point la vue assez courte pour ne pas distinguer les beaux traits de M. de Boncœur, ses cheveux noirs, son œil ouvert et brillant, sa bouche riante, l'azure de son manton, et sa jambe fine et bien proportionnée. L'amour (qu'on me pardonne cette réflexion triviale) vole avec plus de rapidité, dans le sein d'une vieille, et s'y nourrit avec plus d'ardeur. Elle conclut de toutes les visites de M. de Boncœur, que ce jeune-homme étoit devenu amoureux d'elle ; et le lecteur conclura bien plus vîte, qu'une femme sur le retour, ne conclut point ainsi sans être très-amoureuse elle-même ; elle fit, en conséquence, une grande réforme, tant dans sa coëffure et ses ajustemens, que sur son visage, sur ce palais antique des amours, où subsistoient encore quelques débris de ses attraits passés : elle se comparoit secrètement à Rose, et croyoit se rajeunir en la vieillissant de quelques années. Tremblante, inquiète, elle se précipitoit devant son miroir ; là elle se déguisoit complaisamment une partie de ses rides ; mais l'illusion de l'amour-propre, quelqu'indulgent qu'il fût, ne pouvoit les effacer toutes : que son regard étoit différent de celui qu'elle jettoit autrefois sur sa beauté ! elle étoit éclipsée, elle ne le voyoit que trop, mais elle se con-

Digitized by Google

fioit à quelques restes échappés au ravage des tems. Comme l'espoir de plaire est le dernier sentiment qui meurt chez les femmes, elle se flatta de toucher un cœur qui étoit dans un âge où tout séduit et paroît séduisant ; les histoires favorites qu'elle se plaisoit à narrer en présence de M. de Boncœur, rouloient toutes sur des mariages que des jeunes gens avoient contractés avec des vieilles qui avoient fait leur fortune et leur bonheur. Elle s'écrioit à plusieurs reprises : « Ah ! quand j'étois enfant, j'étois ravissante ! si l'âge m'a ôté quelques charmes, il n'a pu me ravir la gaieté de mes premiers ans. » Le cœur ne vieillit point ; c'est à mon âge » qu'on sait aimer, parce qu'on connoît mieux » par les amertumes dont est semée la vie, » tout le prix de l'amour. » Mais elle savoit donner à ces paroles ce ton honnête et modeste, quoique touchant, qui n'abandonne point certaines femmes, au moment même où enflammées par la présence d'un objet aimable, elles déposent leurs secrets sous le voile de la pudeur.

Le matin, la pauvre Harris avoit beaucoup de peine à cacher les cheveux qui grisonnoient ; malgré la poudre et tout l'art possible, ils se montroient quelquefois avec une pompe funeste. Aucun agrément de M. de Boncœur n'échap-

Digitized by Google

poit à l'attentive prunelle de notre amoureuse petite vieille, elle babilloit avec un feu et une vivacité qui donnoient de l'esprit et du sentiment à ses propos, et chaque soupir que de Boncœur poussoit en l'honneur de Rose ordinairement présente, elle les interprêtoit comme adressés à sa personne.

Il découvrit aisément cette conquête inattendue; il en fut charmé, parce que c'étoit une source d'occasions renaissantes, pour venir à bout des desseins qu'il avoit formés sur l'inexorable Rose. Chaque jour plus amoureux, s'il se permettoit quelquefois de rire des transports de Mademoiselle Harris, on pouvoit aussi raisonnablement se moquer des folies qu'il faisoit autour de cette fille; sa vertu inviolable le mettoit au désespoir; il n'étoit pas plus avancé au bout de deux mois, que le premier jour. Envain épuisa-t-il cet art qui en avoit trouvé tant d'autres faciles. Rose étoit fort simple d'esprit, mais elle possédoit la science rare d'être chaste. Quoiqu'elle ne lût que les *Quatrains de Pibrac*, quoiqu'elle parlât mal sa langue, elle déroutoit aisément les projets, l'éloquence, les stratagêmes et les beaux mots de M. de Boncœur. Il eut recours à un Poëte de ses amis, voyant qu'elle se plaisoit quelquefois à lire de mauvais vers; il le pria de composer une pièce tendre;

Digitized by Google

qui, comme les sons de la lyre d'Orphée, pussent adoucir le cœur de cette tigresse. Mais, ô barbarie digne d'un autre siècle ! la lettre où étoit le chef-d'œuvre du Poëte, fut rendue sans avoir été ouverte : cependant Rose regarda de Boncœur d'un œil un peu moins indifférent; mais la vertu, l'honneur et ses loix réprimantes, étoient le refrein éternel de la pudique Rose.

Sur ces entrefaites, il survint un accident à une Demoiselle de la connoissance de Mademoiselle Harris, grave sujet à dissertation ! Cette pauvre Demoiselle, par un exemple des vicissitudes des choses humaines, étoit devenue mere, sans avoir obtenu d'un Prêtre la permission d'être appelée Madame : c'étoit une ample matière à babiller, une si bonne fortune ne revenoit pas tous les jours; aussi ne manqua-t-elle pas de se rendre à une assemblée, pour y discuter ce grand évènement, et pour peser toutes les circonstances de ce cas intéressant. Là, huit ou dix femmes charitables réformoient un monde que le tems les a forcées d'abandonner, et ne médisoient que dans la vue de le corriger; là elles passoient en revue tous les défauts du prochain, et chacune d'elle prêchoit contre le péché mignon dont elle étoit secrètement atteinte. De Boncœur ne perdit pas des heures aussi pré-

Digitized by Google

cieuses ; sûr de trouver sa maîtresse seule, il courut porter le récit de ses souffrances aux oreilles de Rose. Il parut touché, et l'étoit en effet ; ses larmes qui couloient n'étoient point mensongères. Rose devint rêveuse, et par degrés elle se trouva plongée dans cette douce tristesse qui peint une ame irrésolue : une larme s'échappa de ses beaux yeux, et cette larme heureuse acheva de pénétrer le cœur de son amant. Il tombe à ses genoux, il baise ses mains charmantes, avec une tendresse respectueuse. Rose reprend toute sa fermeté, au moment où il croyoit qu'elle alloit la perdre ; et du ton d'une Clarice ou de Miss Byron, elle lui dit : « Relevez-vous, Monsieur, votre hardiesse va » trop loin, la vertu ne permet pas une telle » situation ; est-il généreux de tourmenter une » fille malheureuse ? Cette vertu que vous pour- » suivez, est mon unique trésor, elle m'est » plus chère que toutes les richesses du monde ; » mon état est trop éloigné du vôtre, pour » que je puisse mériter un amour légitime, et » mon cœur a trop d'orgueil, pour en écouter » un qui ne le seroit pas : ainsi, il doit vous être » indifférent que mon cœur soit sensible ou ne » le soit point. » En achevant ces mots, elle se retira d'un pas modeste, et qui n'avoit rien d'affecté. Elle laissa dans la chambre le respec-

Digitized by Google

tueux de Boncœur qui, muet d'étonnement et de dépit, n'avoit jamais rencontré une aussi inflexible créature dans le cours triomphant de ses exploits; mais comme les amans se raccrochent à tout ce qui leur laisse une ombre d'espérance, il crut devoir se consoler, ayant du moins découvert que Rose n'étoit pas tout-à fait insensible à son amour.

Le lendemain, selon sa coutume, de Boncœur se rendit chez M.lle Harris, qui se trouvoit très-bien de la veille; un babil très-nécessaire à sa santé, avoit rajeuni son teint, et ranimé ses traits; elle avoit passé une nuit agréable, et un songe heureux l'avoit transportée dans ce même cercle où elle avoit médit tout à son aise, pendant six heures d'horloge, avec la plus grande satisfaction: la joie brilloit sur son visage, et offroit même alors quelques traits de jeunesse. De Boncœur la loua sur sa santé, sa fraîcheur, puis sur son goût délicat dans le choix des étoffes. Le premier jour de l'an approchoit, il lui présenta plusieurs échantillons, en la suppliant d'un air intéressant et flatteur, de vouloir bien lui donner son jugement, qu'on savoit connoisseur. Le cœur de M.lle Harris sautoit d'allégresse: des étoffes de soie aussi belles, aussi ondoyantes, pour qui le galant de Boncœur devoit-il les acheter, si ce n'étoit pour elle?

Digitized by Google

Elle joua la surprise, la confusion; comme si elle tenoit déjà la robe avec tous ses agrémens. Après une profonde recherche et des plus attentive, elle marqua l'étoffe de meilleur goût; choix auquel applaudit Rose, qui étoit spectatrice, et qui de sa main douce et potelée, avoit plus d'une fois pressé les échantillons, dont le moëlleux plaisoit fort à son toucher. De Boncœur remercia M.lle Harris, fit une révérence, et se retira.

M.lle Harris aimoit beaucoup les présens; elle comptoit toutes les minutes, et trouvoit M. de Boncœur bien plus aimable depuis qu'il s'avisoit d'être généreux; c'étoit à-la-fois une déclaration, et le prix non équivoque de sa tendresse, qu'il alloit mettre aux pieds de sa divinité. Quel moment! au moindre bruit que la porte faisoit en tournant sur ses gonds, elle demandoit qui est-ce? toute la journée son oreille étoit au guêt. Enfin, le 31 décembre, parut une femme avec un paquet renfermé dans son tablier blanc. M.lle Harris se précipita vers elle avec une telle impatience, qu'elle faillit à la renverser; mais lorsqu'elle entendit la porteuse prononcer le nom de Rose, à qui s'adressoit le paquet, ce nom effroyable à son oreille, parut la pétrifier. Rose, Rose, s'écria-t-elle avec un dépit amer en se mordant les

Digitized by Google

lèvres : son cœur étoit partagé entre la honte et l'emportement. Rose parut, et reçut de la femme le paquet bien enfermé qui, disoit-on, lui étoit envoyé par sa mère. Rose, à l'exemple des autres domestiques, n'aimoit pas peu à tourmenter sa maîtresse ; elle lut, non sans plaisir, sa fureur dans ses yeux étincelans : elle monta vîte dans sa chambre, pour ouvrir le paquet, et en rassasier sa vue.

Rose fut doublement surprise, lorsqu'au lieu du présent d'une mere, elle reconnut la même étoffe de soie dont sa maîtresse avoit choisi l'échantillon, et qu'elle lut ce peu de mots qui accompagnoient ce don : *Belle* ROSE, *ne refusez pas ce foible présent ; l'amour et le respect vous le présentent ; il peut facilement passer pour un don de votre mere ; je connois vos vertus, je leur rends hommage ; ma tendresse est aussi pure et aussi désintéressée, que l'est celle d'un frere.*

DE BONCŒUR.

Rose admiroit le présent, et jettoit un coup d'œil tantôt sur la lettre, tantôt sur l'étoffe ; c'étoient-là les rudes épreuves de la vertu : chaque fleur dont cette belle étoffe étoit nuancée, lui représentoit les victoires qu'elle remporteroit sur autant de ses rivales. Elle ne put

Digitized by Google

s'empêcher d'essayer sur elle un instant l'étoffe, en goûtant le plaisir de se considérer dans le fragment d'un miroir. Que cet ajustement lui donnoit une idée séduisante de l'embellissement de sa beauté ! quels combats se livrerent alors sa vanité et sa pudeur ! Tout-à-coup, entre M.lle Harris, furieuse comme un lione à qui on a ravi sa proie ; soit curiosité, soit pressentiment secret, elle étoit montée sur les pas de cette fille. O qui peindra sa colère, lorsqu'elle vit la fatale pièce d'étoffe entre les mains de sa suivante ! comme à un jour serein succède un jour épouvantable ! Elle roula sa voix comme un tonnerre, et profitant du premier étonnement de Rose, elle lui arracha brusquement la lettre où étoit tracée la profonde tendresse de M. de Boncœur.

Après mille exclamations sur cette étrange perfidie, elle laissa échapper un torrent d'injures contre la vertu de cette pauvre fille, avec toute la volubilité et l'éclat d'une femme outragée et jalouse. Rose, qui pour la défense de son honneur, n'étoit jamais demeurée muette, et qui d'ailleurs connoissoit le caractère de sa maîtresse, piquée au vif d'une offense qu'elle ne méritoit pas, lui répondit sur un ton moins véhément, mais beaucoup plus amer et plus ironique ; elle parla de certaines prudes qui affectoient une

Digitized by Google

grande dévotion, ne pouvant rien faire de mieux, et qui vouloient encore être à la mode, après avoir passé leur tems. M.lle Harris qui se reconnoissoit à ce portrait non flatté, lui jetta à la tête un gros livre d'heures, revêtu de plaques d'argent. Le saint volume vole, renverse Rose, et lui fait un trou à la tête; son sang vermeil coule, et pendant ce tems de Boncœur qui avoit voulu observer de près quel seroit l'effet de ses dons, ému des cris qui perçoient la cour, entra tout-à-coup au milieu de cette tragique scène. A la vue de Rose évanouie, il prit avec assez peu de respect, M.lle Harris par le bras, et la poussa hors de la chambre. Elle, se voyant peu forte pour la contrepartie, se contenta, par ses clameurs, d'appeler tout le voisinage, et d'assembler devant la porte, une foule de curieux. Alors elle peignit M. de Boncœur et sa suivante, comme deux abominables créatures qui, par un commerce infâme, déshonoroient sa maison.

Elle fut assez impitoyable pour obliger Rose qui étoit blessée, de sortir à l'instant; ne voulant pas, disoit-elle, favoriser le désordre et le vice. Tout le quartier étoit accouru, et tout le monde vouloit entrer dans la chambre; mais le terrible de Boncœur qu'enflammoient l'amour et la vue de ce sang précieux, menaçoit avec un point d'Hercule, quiconque seroit assez hardi

Digitized by Google

pour oser toucher Rose seulement du bout du doigt. Il l'avoit relevée, il l'avoit placée sur un lit; il la fit panser en sa présence, contenant avec intrépidité la foule importune, et donnant hardiment des loix dans cette même maison où il ne s'étoit montré que soumis: il fit transporter Rose chez une de ses connoissances, servant lui-même d'escorte, aidant de ses mains à enlever ses effets. Il traversa ainsi une partie de la ville, au milieu d'une multitude curieuse, le bras chargé d'ajustemens féminins, faisant marcher devant lui, une jeune fille posée sur une espèce de brancard, dont le front charmant, quoiqu'à moitié pâle, étoit enveloppé d'une serviette où l'œil distinguoit quelques traces sanglantes. Il prit congé avec triomphe de M.lle Harris, non sans quelque mordante raillerie; un babil orgueilleux et opiniâtre fut toute l'expression de son dépit furieux, mais non de sa vengeance.

M. de Forlis apprit les désordres de son pupille, que, selon l'usage, on avoit eu soin de grossir des trois quarts et demi: de Boncœur étoit peint dans toutes les sociétés, comme un homme violent, audacieux, méprisant toutes les bienséances, enfin comme un séducteur criminel qui bravoit, depuis long-tems, la censure publique; et Mlle. Harris disoit à l'oreille de toutes les femmes, que son goût pour le libertinage

tinage étoit décidé ; qu'elle avoit tenté vainement de le remettre dans la bonne voie ; que la sagesse n'avoit point d'attraits pour son cœur corrompu ; enfin qu'il n'estimoit l'innocence qu'à proportion qu'il se flattoit de pouvoir la vaincre ou la séduire. L'on admiroit la haine vigoureuse que cette sainte personne portoit au vice ; il n'y avoit que de Boncœur qui connût la source de cette charitable aversion : son frere vint trouver cette vieille et vetueuse fille, pour s'informer au juste, de tous les détails de cette déplorable affaire. A chaque mot, il levoit les mains au ciel, il haussoit les épaules, avec les marques d'une profonde douleur ; il gémissoit, et disoit que l'amitié fraternelle ne lui permettoit pas d'ajouter foi à de semblables horreurs ; ses prières et celles des gens de bien, ajoutoit-il, changeroient infailliblement son cœur ; et si son salut étoit en danger, il espéroit du pere des miséricordes célestes, qu'il daigneroit jetter un regard sur cette brebis égarée, qui, tôt ou tard, reviendroit au bercail.

De Boncœur étoit seul contre ces pieuses imputations et ces dévotes calomnies ; il laissoit ses ennemis zélés l'attaquer, et ses bons amis le défendre, sans exciter ceux-ci, et sans répondre à ceux-là, rempli d'une indifférence profonde sur tout le verbiage qu'il occasionnoit

Digitized by Google

dans la ville. Je ne nommerai point cette indifférence grandeur d'ame, constance héroïque, force d'esprit qui bravoit le cri insensé de la multitude; c'étoit en lui l'effet d'un heureux tempérament, et de l'habitude où il étoit de ne reconnoître d'autre juge de ses actions, que son propre cœur.

Rose en fut quitte pour deux ou trois saignées et quelques jours de retraite. Pendant ce tems, les soins de son amant furent infatigables, et la source en étoit pure. Lorsqu'elle fut entièrement guérie, de Boncœur, (il faut l'avouer,) s'attendoit que Rose, dans sa reconnoissance, sinon dans son amour, seroit plus disposée à récompenser son zèle; il se trompa, Rose fut plus sévère que jamais. Elle se plaignit amèrement de ce qu'il l'avoit rendue malheureuse, en lui ôtant sa bonne renommée; elle versa un torrent de larmes, en disant qu'elle ne pouvoit plus reparoître dans le monde, après un aussi funeste éclat; que sa vertu, toute intègre qu'elle étoit, seroit soupçonnée, et qu'une vie entière dévouée aux larmes, devoit suivre la perte même apparente de son honneur. Ces paroles ne manquerent pas de faire naître mille sentimens nouveaux dans l'ame de M. de Boncœur; sa tendresse en devint plus vive; son caractère (je l'ai déjà dit), étoit excellent,

Digitized by Google

vraiment humain, quoique peu fait pour dompter ses passions. Les reproches de Rose excitèrent encore sa sensibilité ; il apprit à rougir de son propre cœur. Mécontent de lui-même, il s'enferma dans sa chambre, où il réfléchit long-tems. Il sentit que ce n'étoit point la complaisance envers tous nos penchans, souvent si funestes aux autres et à nous-mêmes, qui pouvoit nous rendre heureux ; il se reconnut bien petit auprès de Rose, qui préféroit l'honneur à tout autre bien. Il ne se dissimula pas que, vu la méchanceté du monde, juge sévère des moindres apparences, il avoit porté un coup mortel à la réputation de cette fille ; il se rappela ses charmes, sa naïve innocence, la vie douce et tranquille qu'elle menoit chez M.lle Harris : il lui avoit enlevé cet asyle précieux ! il avoit exposé son nom aux discours de la calomnie, et le moindre souffle de cette furie flétrit les jours d'un sexe dont le premier mérite est d'être à l'abri de tout soupçon. Un généreux repentir maîtrisa son âme, ses yeux s'humecterent de larmes. Plein d'amour et d'honneur, il frémit d'avoir causé quelque douleur à celle qu'il aimoit, à cette âme pure, douce, innocente, qui se seroit peut-être ouverte à la tendresse, sous l'honorable manteau de l'hymen. Cette

Digitized by Google

pensée le frappa ; il prit une résolution courageuse, et vola vers elle.

Il la trouva les yeux inondés de pleurs, la tête languissamment appuyée sur une main, tandis que l'autre mollement abandonnée, soutenoit à peine un mouchoir déjà trempé de ses larmes ; des soupirs qu'elle s'efforçoit d'étouffer, soulevoient son sein, ce sein caché qui, gonflé par la douleur, paroissoit plus adorable. De Boncœur ému, baise respectueusement sa main, et tirant aussi-tôt une promesse de mariage, accompagnée de la donation de tous ses biens, la jette avec transport, dans son sein. Rose résiste à cette offre généreuse, mais elle résiste avec une mollesse qui n'auroit point échappée à tout autre. Son amant ne voit qu'une vertu nouvelle dans ce désintéressement ; il la presse, et il éprouve enfin combien il est aimé. Rose, dans une confusion aimable, le rouge enflammé de la pudeur sur les joues, lui fit un aveu touchant. Cet aveu timide, ingénu, le pénètre d'une félicité, dont jusqu'alors il n'avoit goûté que l'ombre. Quelques baisers à moitié pris, à moitié donnés, furent le sceau de cette subite alliance. De Boncœur, dont tous les mouvemens étoient vifs, passionnés, nageoit dans une joie pure. Jamais l'enthousiasme de l'amour ne se manifesta sous des

Digitized by Google

traits plus touchans; Rose elle-même s'attendrissoit. Leur entretien fut d'abord intéressant, animé, ensuite plein de confiance. Quelques heures après, Rose pria, menaça, voulut s'enfuir, et ne s'enfuit pas; elle combattit, mais avec une voluptueuse résistance. Ses pleurs et ses reproches se changerent en une douce et prompte ivresse. De Boncœur fortuné, sécha ses larmes sous le feu de ses baisers, ou plutôt, elle ne répandit plus que celles du plaisir. Il confirma par de nouveaux sermens, la promesse qu'il lui avoit faite par écrit; il s'en retourna; mais faut-il le dire, un peu moins amoureux de Rose, qu'il n'étoit venu. Cependant il étoit trop fidèle à ses engagemens, pour rien changer à des promesses aussi sacrées; il forma seulement le dessein de cacher pour quelque tems, son mariage aux yeux du monde et à ceux de son tuteur. Il fit part de ce projet à Rose, qui y consentit avec beaucoup de tendresse. Déjà le jour étoit pris où de Boncœur devoit contracter cette union, dans l'ombre du silence et du mystère; il en usoit ainsi à cause de l'alliance inégale qu'il alloit former; il sentoit bien lui-même qu'elle devoit lui attirer quelques reproches, mais il se jugeoit lié par ses sermens, quoiqu'ils eussent été prononcés dans les transports d'une pas-

Digitized by Google

sion aveugle : n'importe, il alloit accomplir ce que la probité exigeoit de lui. La veille de cet hymen clandestin, un domestique, sans livrée, vint à lui ; cet inconnu l'assura d'abord qu'il n'étoit conduit dans cette démarche secrète, que par l'amitié qu'il lui portoit. Il ajouta qu'il étoit indigné qu'un aussi galant homme que lui, fût sur le point d'être trompé de la manière la plus cruelle. De Boncœur apprit de sa bouche, avec la plus grande surprise, que Rose étoit tout le contraire de ce qu'elle paroissoit ; que, sous un air de simplicité, elle cachoit un cœur fécond en intrigues ; que la duplicité formoit son caractère ; enfin, que tout le faste de sa vertu n'étoit employé que pour faire tomber dans ses pièges, quelqu'honnête homme imprudent ou crédule. En même-tems, il lui remit une lettre écrite de la propre main de Rose, où elle faisoit part à son galant, de la nécessité où elle se trouvoit de former un lien, dont elle n'envisageoit que la fortune. Cette lettre fatale ne laissa à M. de Boncœur que la triste certitude d'avoir été trompé ; il suffoquoit de colère ; il chargeoit le sexe entier du crime de la perfidie. Ce même inconnu lui offrit le moyen de la surprendre, s'il vouloit se transporter dans un endroit qu'il lui indiqueroit. De Boncœur y con-

Digitized by Google

sentit, le remercia du cruel récit qui venoit de déchirer son ame : l'inconnu disparut aussitôt, promettant de revenir, mais il ne se laissa plus revoir.

Qu'on se peigne la situation de ce bon jeune homme, qui aimoit avec toute la sincérité et le feu de son âge ! il marchoit à grands pas, ému, hors de lui-même, comptant les minutes, attendant ce domestique qui s'étoit chargé de le conduire au lieu où il devoit convaincre Rose d'infidélité. Incapable de former aucun projet de vengeance, il s'apprêtoit à la couvrir de reproches sanglans. Impatient de ne point voir arriver cet homme, las d'attendre, il ne se maîtrise plus, il court chez Rose, l'aborde avec toute la fureur d'un amant trahi, et lui montre la lettre qui atteste sa perfidie. Rose, revenue de son premier effroi, voulut la lire ; mais à peine l'eut-elle entre ses mains, qu'elle la déchire en mille morceaux. Elle fut assez effrontée pour dire à M. de Boncœur que c'étoit sa propre ingratitude qui lui avoit fait imaginer cette odieuse calomnie, afin d'avoir un prétexte spécieux de rompre avec elle, après lui avoir ravi son honneur. Cet affront qui partoit d'une bouche si chère, lui fut plus sensible que l'injure même ; il sortit furieux, et détestant le jour où il l'avoit connue. Rose pour-

Digitized by Google

doit la promesse de mariage du jeune-homme ; elle en avertit M. de Forlis, et lui demanda justice. De Bonœur n'avoit aucun témoignage contre ele ; la lettre étoit déchirée, l'inconnu étoit devenu invisible. M. de Forlis, très-satisfait de pouvoir nuire à son pupille, eut un entretien secret avec Rose, et déclara de Bonœur coupable. Il le força de déposer deux cens pistoles pour l'entretien de l'enfant qui devoit naître, se réservant au reste, à dédommager l'infortunée plus amplement. Il étoit ému de pitié, disoit-il, sur une faute si analogue à la foiblesse d'un cœur livré à l'inexpérience, foiblesse pardonnable, et qui n'interdit point un vrai retour à la vertu. Il prit Rose dans sa maison, afin de la remettre à loisir dans le bon chemin ; elle obtint l'emploi qu'avoit jadis occupé la preuse Suzanne. La générosité désintéressée du vertueux de Forlis, enleva tous les éloges de la ville, il n'y avoit que ceux qui le connoissoient pour un hypocrite, et qui le nommoient tel hautement, qui se moquoient de ce nouvel artifice ; mais c'étoit le petit nombre, et on les taxoit d'irréligion : en effet, quelle plus grande impiété que d'oser démasquer le vice ?

De Bonœur parut triste pendant près de trois mois, il avoit fait serment de renoncer à cet exe

Digitized by Google

trompeur ; mais si de loin on en veut aux femmes, de près on leur pardonne : en voyant la douceur de leurs yeux, on oublie, je ne sais comment, la perfidie de leur cœur ; ce dernier article n'est même jamais pour nous, une vérité de sentiment. De Boncœur se consola des chagrins que lui avoit causés cette malheureuse aventure, avec quelques autres filles qui se donnoient pour ce qu'elles étoient. Il s'écarta encore plus de la vertu, ne la regardant plus que comme un beau fantôme ou une enseigne mensongère, faite pour tromper le crédule passant. Je dois tirer le Lecteur de l'incertitude où il peut être plongé, et dire que Rose étoit véritablement fausse, menteuse et libertine. S'étant apperçue de toute la vivacité de la passion du jeune de Boncœur, elle avoit convoité ses grands biens, et avoit tourné toutes ses vues du côté d'un mariage utile ; dès qu'elle vit cet hymen chose assurée, elle fit éclater un orgueil que jusqu'alors elle avoit su déguiser, elle devint fière à l'égard de son premier amant, homme du commun. Celui-ci, tant pour se venger que pour faire échouer son projet, fut le même qui vint jouer le rôle de l'inconnu, sous les habits d'un domestique.

Cependant le digne fils de Forlis, le fourbe Cimal, voyoit avec une joie secrète le désordre

Digitized by Google

imprudent de son frere, qui s'abandonnoit sans réserve à tous ses plaisirs. Ces misérables concertoient ensemble les moyens de l'entretenir dans ce penchant funeste, afin que quelque coup d'éclat le perdît sans ressource; mais en public, ils disoient faire les plus grands efforts pour le ramener à une conduite plus rangée. Ce prétendu sage, ce frere hypocrite et jaloux n'étoit pas, comme nous l'avons déja remarqué, l'ennemi de ses passions; son penchant pour les femmes, étoit son goût tacite et favori: un méchant devroit être puni en n'aimant jamais, et c'est à regret que je vois entrer l'amour dans un cœur vicieux. Que dis-je? consolons-nous, il n'en goûte jamais les vraies douceurs; mais je voudrois même qu'il fût privé de ses plaisirs vulgaires. Climal satisfaisoit ses goûts, sans nuire à sa renommée; il faisoit même quelques actions vertueuses, pour en commettre qui ne l'étoient pas. Nous allons rapporter une histoire qui mettra son odieux caractère dans tout son jour.

Il revenoit un soir de la promenade avec quelques-uns de ses dignes amis, lorsque la curiosité les fit arrêter dans un fauxbourg, vis-à-vis d'une maison où une partie du peuple étoit rassemblée. On saisissoit les meubles d'une pauvre veuve, redevable du loyer d'une misérable

Digitized by Google

chambre qu'elle ne pouvoit acquitter. Son créancier, homme riche et dur, qui faisoit des aumônes fastueuses dans la ville, usant ici du glaive terrible des loix, faisoit traîner à l'encan jusqu'au lit de cette femme malheureuse. Elle pleuroit dans la rue, et sa douleur, quoiqu'extrême, avoit quelque chose d'intéressant et de noble. Du sein de l'indigence la plus triste, elle tomboit dans une indigence encore plus cruelle; sa fille âgée de dix-huit ans, répondoit à ses larmes par des cris et des gémissemens; mais ce spectacle attendrissant ne formoit dans toute cette populace, qu'un étonnement stupide: quelques ames barbares, en contemplant leur triste contenance, prenoient même occasion de rire de leur infortune. Climal fut le seul qui parut touché de l'affliction peinte sur le visage de cette jeune fille; il s'informa de combien étoit la dette de cette pauvre veuve. Il s'agissoit de dix écus: il proposa à ceux de sa compagnie qui étoient riches, de se cotiser charitablement pour payer cette petite somme. Quoique le plus grand nombre n'entendît pas cette proposition avec plaisir, ils parurent ne pas la rejeter; l'œil du public étoit fixé sur eux, il étoit de leur honneur de ne point reculer: l'amour-propre imite si bien la générosité! Chacun mit du sien, non sans un certain appareil qui dédommageoit

Digitized by Google

du moins leur vanité. La veuve satisfit son dur créancier, et obtint la grace de demeurer encore une semaine dans ce misérable endroit. Les bénédictions de cette famille reconnoissante et les applaudissemens des spectateurs récompenserent leur charité, si elle leur coûta quelques regrets.

L'artificieux Climal étoit bien loin de laisser ces petits secours sans fruit, et de ne les point tourner à ses vues; il avoit l'art de faire son profit de tout. Son adresse à tromper, la libéralité de son frere, ses épargnes, les aumônes qu'on lui confioit, et qu'il s'approprioit, cent autres voies détournées le mettoient en état d'avoir secrètement une somme propre à favoriser ses plaisirs clandestins. Il cacheta six guinées dans un papier, et les fit porter le jour suivant à cette pauvre veuve, par une femme connue par l'intempérie de sa langue. Il lui recommanda fortement et d'un air mystérieux de garder un secret qu'il savoit bien qu'elle devoit rompre. Cette femme étoit de celles qui ne peuvent rien garder sur leurs lèvres, qui disent tout ce qu'elles savent, et même ce qui doit leur faire tort. Cette confidente ne manqua point de découvrir à la veuve le nom de son bienfaiteur, tout en lui contant qu'elle s'étoit engagée à ne rien révéler. Dans le même après-dîner, cette veuve sensible

Digitized by Google

courut se jeter aux pieds de M. Climal, en lui exprimant la plus vive reconnoissance Le fourbe revêtissoit tour-à-tour vingt mines hypocrites, pour se défendre de ce bienfait. Enfin paroissant comme vaincu par les actions de graces de cette femme, il se montra l'auteur en partie de cette bonne œuvre; mais il accompagna cette ouverture de grands soupirs sur la perversité d'un monde devenu insensible aux besoins du prochain. Il finit par lui offrir tous les secours imaginables. Il lui présenta quelque argent, afin qu'elle se procurât le jour même une demeure plus commode, disant, pour ménager sa délicatesse, qu'il n'étoit que le dépositaire de cet or, qu'il appartenoit de droit aux personnes qui se trouvoient dans une situation difficile; en cela il ne mentoit point. Il la pria instamment de taire d'aussi légers bienfaits; il lui fit entendre que son honneur et celui de sa fille exigeoient ce silence prudent. La mere et la fille qui fondoient en larmes, le lui promirent.

Cette veuve ne rougit point d'avouer à M. Climal ce qu'elle étoit; il n'avoit point manqué d'entrer dans tous les détails de son infortune, déguisant sa curiosité sous l'apparence du zèle. Madame Fondville (c'est ainsi qu'elle se nommoit) étoit veuve d'un marchand à qui elle avoit apporté une dot fort honnête. Cet époux qu'elle

Digitized by Google

chérissoit de l'amour le plus tendre, rendit sa famille malheureuse ; ses désordres lui attirerent plusieurs créanciers qui le presserent vivement. Sa femme crut le sauver, en signant ses dettes ; mais en lui donnant cette nouvelle preuve de son amour, elle ne fit hélas ! que s'enfoncer plus avant dans le malheur. Leurs affaires se trouverent dérangées, et le fléau des procédures, la rapacité des bas officiers de justice, acheverent leur ruine. Son mari mourut dans le tardif et trop vain repentir d'avoir renversé sa maison, et de laisser, en expirant, sa femme et sa fille en proie aux horreurs de la misère. Réduites au plus triste état, abandonnées de leurs voisins et de leurs amis, qui détournoient les yeux pour être dispensés de soulager leur indigence, elles avoient résolu de se cacher à tant de regards indifférens ou cruels. Elles s'étoient réfugiées dans un fauxbourg ; mais le dernier secours sur lequel elles fondoient leur espérance, vint tout-à-coup à leur manquer. M. Climal les avoit assistées au moment où elles n'envisageoient aucune ressource pour soutenir leur misérable vie ; les larmes couloient le long de leurs joues, au récit de leurs malheurs, et l'hypocrite y mêloit les siennes. Ce récit étoit sincère ; mais Madame Fondville avoit oublié de dire qu'il y avoit un peu de sa faute dans le renversement de sa for-

Digitized by Google

tune. Elle et sa fille étoient assurément les personnes du monde les plus vertueuses ; mais accoutumées de trop bonne heure à une certaine aisance que l'on pourroit nommer luxe, elles ne savoient supporter aucune privation. On pouvoit leur reprocher de n'avoir point employé assez d'économie pour parer le moment de leur ruine ; leur état fut d'autant plus affreux, qu'elles s'y trouvèrent plongées par une chûte précipitée. Leur reconnoissance envers M. Climal qui leur tendoit une main secourable, en étoit plus vive, et leur langue sembloit trop foible pour exprimer le sentiment dont leur cœur étoit pénétré.

Les secours de leur bienfaiteur, aidés du travail de leurs mains, les mirent bien-tôt en état de jouir des commodités nécessaires à la vie ; Madame Fondville et sa fille reprirent leur premier caractère naturellement porté à la gaieté et à la dissipation. Le goût de la bonne chère se réveilla chez elles, ainsi que celui de mille petites douceurs, que les femmes n'idolâtrent que trop : elles honoroient M. Climal avec tout le respect dû à un libérateur. Il les visitoit presque chaque soir, mais avec la plus grande circonspection ; chaque visite étoit accompagnée de quelque petit présent ; il attribuoit tous ses bienfaits aux préceptes de la religion, et disoit ne posséder que le superflu de quelques bonnes

Digitized by Google

ames ; superflu qu'il étoit obligé de répandre au sein des familles pauvres et vertueuses. Il tint ces propos, jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître du cœur de la mere et de celui de la fille. Alors il découvrit ses desseins à l'innocente Charlotte (c'étoit le nom de cette jeune personne); il avoit pris sur elle cet ascendant naturel que donnent l'âge, les bienfaits et le ton de la vérité. La défaite de sa pudeur étoit le prix qui flattoit le barbare ; il avoit voilé ses lâches desirs sous le masque d'une générosité pure et désintéressée ; en même-tems qu'il avoit mis en œuvre tous les stratagêmes d'un génie intriguant et corrompu. Charlotte étoit dans tout l'éclat de sa beauté ; sa jeunesse, son inexpérience, le spectacle nouveau pour elle d'un homme soupirant à ses genoux, tout porta des traits de feu dans un cœur plein de sensibilité et déjà disposé à la tendresse, par la reconnoissance. Elle ne croyoit suivre que les mouvemens de ce dernier sentiment, et c'étoit l'amour le plus vif qui s'allumoit dans son sein ; d'ailleurs Climal étoit jeune, sa physionomie étoit équivoque, et paroissoit belle au premier coup-d'œil. Il falloit un regard expérimenté, pour découvrir dans son sourire toute la noirceur de son ame. Charlotte étoit dans un âge où l'on est loin de soupçonner le vice ; elle crut posséder un amant vertueux, et cette idée, en embellissant

Digitized by Google

en embellissant son teint, ouvroit à ses yeux la perspective illusoire du bonheur. Madame Fondville elle-même s'étant apperçue du penchant de sa fille, n'en conçut pas un ombrage funeste. Trompée par les discours de l'imposteur, et croyant à l'honneur, à la probité, à la vertu, elle n'imagina point le caractère d'un scélérat dans un homme aussi généreux. Il protestoit que son amour avoit des vues légitimes, et Madame Fondville se félicitoit de pouvoir s'attacher son bienfaiteur, en qualité de gendre.

L'innocente Charlotte ne soupçonnant pas même le danger, se trouva dans les pièges du perfide. Etonnée de sa chûte, elle voulut détester celui qui l'avoit entraînée dans l'abîme; mais elle vit que son cœur étoit déjà trop foible pour le haïr. Epouvantée de sa faute, elle pressentit les suites, mais elle n'en fut pas moins la malheureuse victime des soupirs du traître; elle voulut envain rappeller une innocence qui n'étoit plus, et avec elle cette tranquillité qui est à-la-fois son partage et sa récompense. Abandonnée aux larmes, son seul plaisir étoit de pleurer et de gémir en secret. Son odieux vainqueur, après avoir surpris cet indigne triomphe, tyrannisoit ses jeunes attraits, et trouvoit de nouveaux charmes dans ses timides frayeurs; il s'applaudissoit de l'empire qu'il avoit sur une

Digitized by Google

ame naïve et tendre qu'il avoit si adroitement abusée; il ne rougissoit point de lui promettre encore la foi d'une alliance solemnelle, tandis qu'il rioit tout bas de sa crédulité et des transports que cette même confiance lui inspiroit.

Quel jour affreux vint éclairer M.^de Fondville, lorsqu'elle vit sa fille unique, charme et soutien de ses derniers jours, plongée dans le déshonneur et l'infortune qui le suit! Elle ne se fioit plus aux assurances de Climal, qu'elle commençoit à connoître, mais trop tard. Sa santé en reçut une atteinte cruelle; le chagrin la mina peu-à-peu; la grossesse de sa fille la forçoit pour sauver son honneur, de taire la fourberie du séducteur: cet effort n'étoit pas le moins pénible. Elle se reprochoit de n'avoir point ouvert les yeux sur cette intrigue criminelle, d'avoir accepté des bienfaits d'une main aussi lâche; pour comble de malheur, elle étoit obligée de ménager le scélérat, dans l'attente trop vaine, qu'il rempliroit ses promesses. Le barbare les éluda jusqu'au dernier moment. Elle mourut de honte, de remords, de douleur; elle mourut en désespérant du bonheur de sa fille; elle détourna les yeux de dessus le monstre qui prétendoit l'abuser jusqu'au dernier soupir; elle mourut sans oser encore dévoiler à sa fille, l'abîme effroyable où elle étoit descendue.

Digitized by Google

Cependant la renommée prônoit Climal comme le bienfaiteur des malheureux. La mort de cette même infortunée acheva d'abandonner une fille foible et timide, aux volontés du plus indigne des hommes. Elle n'avoit d'autre asyle que dans le sein de ce serpent; il accabloit cette jeune victime de son despostisme terrible; car les méchans veulent régner arbitrairement, pour mieux exercer leurs injustices. Il couvroit des ombres les plus épaisses, son commerce et sa grossesse, évitant avec soin, la moindre lumière qu'on auroit pu porter sur des vices qu'il ensevelissoit dans les ténèbres.

Je dois rapporter une scène que le fourbe prépara de longue main et avec toute la subtilité possible; il avoit combiné adroitement le tems, et il eut l'adresse de se trouver chez son frere, un jour qu'il donnoit à dîner à une compagnie nombreuse. On frappe subitement à la porte; de Boncœur s'y trouvoit, il ouvre. Une femme inconnue lui remet une corbeille assez grande, avec un mot d'avis qui marquoit que c'étoit le présent d'une femme fort aimable. La curiosité rassemble la compagnie; on le force d'ouvrir en présence de tout le monde cette corbeille mystérieuse, et les ris de l'assemblée égalerent son étonnement, lorsqu'un enfant nouveau-né se présenta avec tout son embon-

Digitized by Google

point et tous ses charmes. Il portoit au bras un billet attaché avec un ruban couleur de rose ; ce billet nommoit spécialement M. de Boncœur, et le prioit de se souvenir des devoirs qu'un pere est obligé de rendre à son enfant. Les ris recommencerent d'une façon encore plus bruyante : Climal recueilli dans un coin, étoit le seul qui ne rioit point ; il affectoit une contenance morne et triste, roulant par intervalles les yeux vers le ciel, et déplorant à voix basse, la conduite de son frere. Celui-ci, dans son trouble, étoit devenu comme muet et sourd à toutes les railleries de la compagnie. Enfin, reprenant ses sens, il protesta qu'il n'étoit point le pere de cet enfant, et jura qu'il ne donneroit pas un denier pour son entretien. Le dépit qu'il eut de voir qu'on s'obstinoit à lui imputer une paternité qu'il nioit hautement, avoit sans doute le plus de part à ce serment, car son cœur compâtissant, quoiqu'il ne fût pas alors en fonds, alloit contre ses paroles. Les mauvaises plaisanteries de ses amis s'éleverent encore plus haut ; il les jugea fort déplacées, et elles redoublerent tellement sa colère, qu'il étoit sur le point de jetter la corbeille et l'enfant par la fenêtre. Alors son frere, qui jusqu'alors s'étoit rendu spectateur, s'avança d'un pas grave, le visage composé, et l'arrêta en lui demandant d'un ton de Pédagogue,

Digitized by Google

s'il vouloit couronner une conduite aussi désordonnée, en fermant ses entrailles au cri d'un innocent dont il savoit être le pere ; il ajouta : que c'étoit bien assez d'être coupable, sans se rendre barbare. De Boncœur, d'un naturel vif et sensible, fut piqué de ces paroles orgueilleuses ; il reçut fort mal les remontrances de son frere, et pouvant se vanter de quelques vertus, il dit que son défaut n'étoit point du moins la dissimulation, qu'il défendoit ouvertement ses actions, et qu'il n'en cachoit aucune. Après plusieurs propos fort animés, il persista dans la ferme résolution de ne point se charger de cet enfant, et cela pour mieux écarter tout soupçon. « Si c'étoit mon sang, disoit-il, je me » ferois gloire de l'élever ; je ne connois point » d'acte plus noble que de donner la vie, et » je prendrois assurément soin de cet enfant, » quoiqu'il ne m'appartienne point, si l'on ne » s'obstinoit pas à m'en croire le pere. » Le généreux Climal, tout en soupirant, déclara devant toute la compagnie, que lui du moins n'abandonneroit pas cet innocent, qu'il ne devoit pas porter les peines dûes à l'insensibilité de son pere ; que, s'il étoit délaissé par celui auquel il devoit être le plus cher, il ne s'en étonnoit pas, parce qu'un vice en attiroit toujours un autre. Il prit le nouveau-né entre ses

Digitized by Google

bras, et se chargea publiquement du soin de son éducation, après avoir préalablement pris un acte de la compagnie, qui contenoit le récit de cet évènement.

L'assemblée se sépara pleine d'admiration pour le procédé de Climal, et ne pouvant s'empêcher de blâmer celui de M. de Boncœur. Cette aventure ne tarda point à se répandre, et l'on fit beaucoup de réflexions sur la prodigieuse différence du caractère des deux freres. Climal s'enivroit des louanges qu'il recevoit de toute part, et jouissoit du suprême plaisir d'avoir à-la-fois trompé et calomnié son frere.

L'enfant qu'on avoit voulu livrer à M. de Boncœur, étoit le fils de la malheureuse Charlotte. Climal prétendoit charger son frere du soin de son entretien, et se débarrasser ainsi du nom de pere, qui pesoit à son ame hypocrite : tel étoit le projet de cet homme artificieux ; s'il échoua en partie, il obtint la renommée d'une vertu généreuse, vertu qui, touchant le cœur de l'homme par excellence, le dispose en même-tems à former les jugemens les plus précipités.

Cependant le sage de Forlis toujours attentif à dresser ses batteries, et à profiter des moindres choses, étoit le secret moteur de toutes ces perfidies, et conduisoit tout de l'œil, mais

Digitized by Google

en secret ; il parut las enfin de tous les désordres de son pupille, et jugea qu'il étoit tems d'éclater. Il lui avoit refusé, depuis quelque tems, de l'argent dont il n'étoit que dépositaire, sur les prétextes les plus injustes. Le jeune-homme, par cette facilité malheureuse d'emprunter, qui se rencontre dans les grandes villes, avoit trouvé assez de crédit pour subvenir aux frais accoutumés de ses plaisirs ; mais à la fin, ses créanciers lui demanderent de l'argent, et n'en obtenant pas, ils porterent en foule leurs plaintes à M. de Forlis ; c'étoit le moment que le traître attendoit. Il leur répondit : que le terme que feû M. de Boncœur avoit fixé pour l'ouverture de son testament étoit arrivé, et qu'il ne demandoit pas mieux que de rendre ses biens à son fils. De Boncœur, sincère en tout, ne déguisoit pas la joie qu'il avoit de se voir bien-tôt maître absolu de sa fortune. On ouvre le testament du défunt, avec toutes les formalités requises, et en présence des suppôts de justice ; il étoit écrit de la propre main du mourant ; on le lut posément. L'effroi et la surprise saisirent de Boncœur, en entendant le contenu. Le défunt destinoit à son fils la totalité de ses biens, mais sous la réserve qu'il se seroit comporté jusqu'au tems précis pour son ouverture, avec toute la mo-

Digitized by Google

dération et la sagesse qu'exigent la raison et la religion ; et qu'en cas que sa conduite n'eût pas été intègre, irréprochable, qu'il eût contracté quelques dettes folles, inconsidérées, ces mêmes biens devoient passer à sa femme, et au défaut d'icelle, à M. Climal ; que le jeune et imprudent de Boncœur n'auroit alors que la troisième partie des biens qui devoient lui revenir, s'il eût marché dans les sentiers de la décence et de la régularité.

Ce fut donc l'intérêt sacré de la religion et des mœurs, qui força M. de Forlis d'accomplir en gémissant, le testament de son ami, et de priver, en conséquence, son fils, de son légitime héritage ; il étoit muni de toutes les plaintes qu'on lui avoit adressées contre son pupille ; il les présenta bien en ordre ; aucune n'y manquoit. Il paroissoit affligé de prononcer et de mettre à exécution une aussi cruelle sentence ; mais, disoit-il, comment ne pas admirer l'amour du défunt pour la vertu et pour la religion ; amour qui l'emporte sur sa tendresse paternelle, ou plutôt, tendresse éclairée, qui ravit aux mains de l'imprudence, les dangereux moyens de se perdre encore davantage !

Qu'avoit-on à reprocher au vertueux de Forlis ? N'avoit-il pas accompli le testament sous

Digitized by Google

l'autorité des loix ? N'avoit-il pas gémi d'avoir à remplir un devoir aussi douloureux ? Pour paroître encore plus irréprochable, il laissa au jeune Boncœur un tems limité pour se justifier devant les tribunaux, en y apportant les preuves que le testament exigeoit.

Après la première émotion, rien ne surpassa la fermeté avec laquelle de Boncœur supporta la perte de ses biens. Trop fier pour supplier son tuteur de révoquer la terrible sentence ; trop au-dessus des bassesses pour daigner justifier sa conduite, on ne remarqua point sur son visage la moindre trace de douleur ou de regret. Sa conscience lui reprochoit bien quelque foiblesse, quelque folie, mais aucun vice ; il n'écoutoit qu'elle, et l'univers entier séduit ou trompé, n'auroit point fait sur son ame aucune impression, accoutumé qu'il étoit à s'absoudre lorsqu'il avoit péché sans malice. M. de Forlis lui-même admiroit ce courage d'un jeune-homme, élevé dans l'abondance et les plaisirs de toute espèce, et qui s'en voyant tout-à-coup frustré, ne laisse échapper aucune plainte, et contemple d'un œil stoïque, ces mêmes richesses qui lui sont enlevées, lorsqu'il se promettoit de les faire servir à son goût pour les voluptés.

Un Avocat rempli de la bonne volonté de

Digitized by Google

défendre son prochain lorsqu'il y avoit quelques pistoles à gagner, s'offrit pour soutenir sa cause; il allégua que le testament pouvoit être cassé, comme contraire à cinq ou six passages obscurs qu'il avoit déterrés dans un Commentateur non moins ténébreux. De Boncœur le laissa faire. Le patron assigna, réassigna son adverse partie, griffonna beaucoup de papier timbré, plaida bien éloquemment, c'est-à-dire, bien fort, et perdit. Il est vrai que l'histoire porte : que M. de Forlis l'avoit engagé par une petite générosité non déplacée, à faire deux chefs de demande assez importans; si bien que l'infortuné de Boncœur, pour payer les honnêtes gens qui s'étoient mêlés de son affaire, dissipa la portion qui lui revenoit de son héritage, tristes débris que ses créanciers voulurent encore se disputer; mais les Procureurs affamés prirent les devants, et ces Messieurs ne manquent jamais, comme on sait, de dévorer leur butin. Un de ses meilleurs amis qui lui avoit prêté une somme assez légère à un intérêt assez considérable, fut le premier qui le fit mettre en prison; ses autres bons amis l'écrouerent, et le voilà entre quatre murailles, ayant toutes les heures de loisir pour faire les plus belles réflexions sur sa vie passée et future.

De Boncœur savoit mieux que personne se

Digitized by Google

rendre justice, il sentoit bien que ces revers provenoient un peu de sa faute; mais, ayant toujours suivi les loix de la droiture et celles de l'honnêteté, il se disoit en lui-même que la punition surpassoit de beaucoup l'erreur. Son caractère ne lui permettoit guère de se livrer longtems aux chagrins du remords, et il étoit loin de goûter ces consolations philosophiques qui finissent par s'abreuver de larmes; son âme active goûtoit la joie avec feu, et savoit écarter le désespoir, triste et funeste recours des ames foibles! Il abandonna le fil de ses jours au cours des destinées, ne pouvant ni les fléchir, ni les changer. Lorsqu'il se recueilloit pour méditer, voici le colloque secret qu'il tenoit avec lui-même : « J'ai » été un étourdi, un fou, d'accord; mais je » n'ai fait de mal à personne qu'à moi. Eh- » bien! je me le pardonne. Conscience, faut-il » me brouiller avec toi, pour quelques extra- » vagances qui, toutes illusoires qu'elles soient, » ont fait le charme de ma vie? Le tems de la » douleur est venu, qu'y faire? Il faut savoir » souffrir du même front que j'ai su jouir. »

Il chantoit un matin dans sa prison, dont la voûte arrondie étoit propre à répéter le son de sa voix, lorsqu'il reçut une visite inattendue; il en fut troublé. C'étoit son frere accompagné de deux de ses parens, graves personnages, dont

Digitized by Google

le maintien seul valoit un sermon. Son frere en entrant, l'embrassa en lui disant qu'il étoit libre, que tous ses créanciers étoient satisfaits, et qu'il pouvoit sortir au même instant. Une espèce de joie dilata le cœur reconnoissant de notre bon jeune-homme ; il ne savoit qui remercier de ce bienfait imprévu. « Sans doute c'est vous, » mon frere, dit-il, tout ému ? « Oui, c'est » moi, répondit-il, mais ces deux personnes » respectables sont également les coopératrices » de votre salut, elles esperent que vous serez » touché de leurs bontés, et que vous ne leur » donnerez pas lieu de s'en repentir ; nous » avons suivi les volontés du testateur. Il vous » revenoit dans le partage, une certaine somme » qu'heureusement vous n'aviez pas encore » touchée, pouvoit-on mieux l'employer qu'à » libérer vos dettes, pour vous sauver du dés- » honneur qui n'a déjà que trop réjailli sur » votre famille ? Ah ! combien l'ombre d'un » pere vénérable doit frémir en voyant son » fils plongé dans de tels désordres, lui à qui » la religion fut si chère, il voit son propre » sang qui l'oublie ! Cruel ! voulez-vous faire » rougir tous ceux qui vous appartiennent ? On » a voulu essayer sur votre cœur quel seroit le » prix des bienfaits ; il vous reste encore un » retour à la vertu : ah ! si vous conceviez sa

Digitized by Google

» beauté, vous condamneriez vous-même vos » déportemens : est-ce l'or qui vous tente ? » voulez-vous cet héritage entier qu'on a pru- » demment soustrait à votre libertinage ; prou- » vez que vous avez changé de conduite, » rompez tout commerce avec cette misérable » créature, dont le nom blesse à-la-fois, une » ame religieuse ou délicate. Voulez-vous re- » noncer à jamais à l'estime des honnêtes gens ? » voulez-vous les forcer à vous méconnoître ? » quelle volupté y a-t-il à s'avilir aux yeux de » tous ! Ne voulez-vous braver que les bontés » de ceux qui vous aiment encore, et montrer » que le vice est plus insolent que la vertu » n'est active et charitable ? »

C'est ainsi que l'éloquence perfide de Climal s'épuisoit à peindre son frere, sous les couleurs les plus odieuses. Enhardi par la présence de deux témoins, le barbare cachoit sa haine sous les plus saints motifs, et se plaisoit à couvrir d'opprobres un frere infortuné dont la situation lui donnoit quelque avantage ; les traits les plus mordans se mêloient dans sa bouche, aux noms sacrés de vertu et de religion. Il humilioit, il perçoit à loisir ce cœur fier et sensible, qu'il vouloit porter à quelque coup d'éclat, connoissant son caractère impétueux. Il ne se trompa point. De Boncœur vivement offensé, ne sentit

Digitized by Google

que la cruauté de ses reproches, et rejeta également ses bienfaits et ses paroles ; son orgueil blessé et peu accoutumé à l'être, répondit aux discours de son frere avec toute la chaleur que lui inspiroient son indépendance et son courage. Pendant ce tems, l'hypocrite levoit les mains au ciel, et son frere redoubloit de fureur à la vue de cette contenance ironique et cruelle, que rien ne pouvoit abattre. Sans la présence des deux parens, il auroit pu, tant il étoit irrité, se porter à quelque acte de violence.

« Vous le voyez, vous l'entendez, Messieurs, » disoit le fourbe, voilà son caractère dur, » altier, intraitable ; je viens lui remontrer ce » que l'amitié fraternelle me dicte, mais bien » éloigné d'avouer ses torts, il me charge d'in- » jures, moi, vous le savez, qui ai fait tout » pour lui ; cet ingrat méprise ce qu'on peut » lui dire pour son avantage. Uniquement livré » à l'impétuosité de ses passions, une promesse » consolante coûteroit trop à son orgueil. O » frere malheureux que je chéris comme moi- » même, écoute la voix de la nature ! tu cours » à ta perte en aveugle : souffre que je te con- » duise, ne ferme point ton cœur à mes pa- » roles ; daigne recevoir une main fraternelle » qui veut t'écarter du précipice ! ce n'est point » la main d'un tyran, c'est celle d'un ami qui

Digitized by Google

» donneroit son sang pour ton bonheur. » Il accompagnoit ces mots de profonds soupirs et de larmes simulées. Il mit sur la table une lettre-de-change de mille écus, déclarant qu'il vouloit rendre le bien pour le mal : le traître savoit qu'il ne risquoit pas que son frere l'acceptât; sa fierté et son désintéressement lui étoient connus, et d'ailleurs le moment étoit trop chaud pour qu'il consentît à une espèce de pacification. La lettre-de-change, comme il l'avoit prévu, fut dédaignée, déchirée en mille morceaux, et jettée à ses pieds avec mépris. On assura d'un ton fier et résolu, qu'on ne recevroit jamais de loix que de sa propre volonté, et sur-tout qu'on n'accepteroit rien d'une main qui venoit de porter des coups aussi cruels. A ces derniers traits, les témoins jugerent M. de Boncœur un méchant, un entêté, un cœur insensible, et pleuroient presque d'admiration sur les vertus de M. Climal. Celui-ci, après avoir joué son rôle, s'en retourna très-satisfait, comblé d'éloges qu'il avoit l'insolence de refuser; il ne s'embarrassa pas davantage de ce que deviendroit son frere; il étoit libre, il est vrai, mais sa situation n'en étoit pas moins triste : il ne tarda point à sentir les aiguillons de l'indigence, elle lui parut aussi affreuse qu'elle l'est en effet. Son tempérament en fut altéré; cette belle ame,

Digitized by Google

dont la gaieté étoit l'élément, connut le chagrin et le sombre désespoir. Abandonné de tous, il conclut qu'il ne lui restoit point d'autre parti à prendre que celui des armes.

Les loix qui n'ont su ni prévoir tous les cas, ni descendre dans l'abîme du cœur de l'homme, assuroient au fourbe Climal la possession d'un bien sur lequel il n'avoit aucun droit; il ne portoit cependant pas le nom de voleur, dont il s'étoit rendu si digne, parce qu'il s'étoit mis sous le bouclier de cette loi trop aveugle. Un auteur dit fort bien quelque part, qu'elle est très-souvent un glaive dont le plus fort se sert contre le plus foible. Le monde étoit instruit des démarches et des offres généreuses qui avoient été faites, de la réponse violente du jeune de Boncœur; le monde savoit comme M. Climal avoit satisfait les créanciers de son frere, comme il l'avoit délivré de la prison, comme il avoit agi d'une manière obligeante; mais le monde qui ne voit en toutes choses que la superficie, ne savoit pas que le testament étoit l'ouvrage du méchant de Forlis, qui s'étant d'abord rendu faussaire, avoit ensuite su conduire le jeune de Boncœur à sa perte, avoit tout dirigé de longue main, pour dépouiller l'orphelin et enrichir le fruit de ses débauches secrètes. Le monde ne savoit pas que Climal digne fils d'un tel père, habile

Digitized by Google

habile en artifices cruels, s'étudioit à mettre à profit toutes les passions de son frere; le monde ne savoit pas qu'il n'avoit payé ses dettes que pour éblouir le vulgaire, et acquérir la renommée d'un homme juste. Ainsi, l'hypocrite passa pour un modèle de probité, et la franchise, la candeur même se virent dans la personne de M. de Boncœur, livrées au plus injuste mépris. Tel est ce monde aveugle et crédule, il juge sur de vaines apparences; il parle, il condamne au hasard; l'estime devroit être dans la main des hommes une récompense sagement distribuée, et cependant le plus en garde contre les fourbes et les cagots, pourra-t-il se flatter de demeurer insensible aux illusions qui peuvent le déterminer en l'abusant?

Peu de tems après cette aventure, de Forlis mourut, et trompa la multitude jusqu'au dernier moment; la vertu put compter un ennemi cruel de moins. Cependant un marbre funèbre chargé d'inscriptions honorables apprenoit dans le temple, à tous les fidèles, combien la religion et les malheureux avoient perdu à sa mort. Un bien considérable amassé par mille injustices secrètes, fruit criminel de basses et de petites iniquités, servit à consoler Climal, qui parut tout-à-la-fois héritier de son mauvais génie. Les méchans ne sont pas faits pour s'attendrir, et

Digitized by Google

même pour pleurer la perte de ceux qui leur ressemblent.

Possesseur de ces richesses et des biens de son frere, son ambition n'étoit point rassasiée, la soif de l'or est par excellence, la passion des cœurs bas et corrompus; il brûloit de monter aux plus lucratives dignités, il bravoit les larmes de la triste Charlotte, qui lui rappeloit vainement la foi de ses sermens. Comme ses plaintes le fatiguoient et lui faisoient craindre que ses projets d'élévation n'échouassent, il trouva le moyen de surmonter cette terreur importune, et de ne plus rencontrer d'obstacles. Il s'étoit attaché au Duc de ***, grand seigneur qui ne laissoit jamais ses créatures sans récompense, et qui avoit le crédit de les récompenser magnifiquement. Flatteur, bas et rampant, pouvoit-il manquer de réussir? Il occupoit la place d'un esclave et n'avoit que les sentimens, les idées et les opinions de son maître. Il approfondit le caractère de l'idole qu'il encensoit, et vit que par-dessus tout, la volupté étoit sa passion favorite. Ce fut assez; il forma le projet de lui sacrifier l'infortunée Charlotte; il la remit entre les bras de cet homme puissant, sans rougir aux yeux de cette fille malheureuse, ni aux siens propres. Elle possédoit plus de beauté, d'attraits, et même d'innocence, qu'il n'en faut

Digitized by Google

pour plaire à un débauché, elle subjugua les sens du libertin. Il la vit d'abord en secret, et sans être apperçu, chez un de ses fermiers, créature aussi basse que Climal, et montée en faveur par d'aussi infâmes services. Charlotte ignoroit le nouveau malheur qui l'attendoit; elle avoit pu perdre son innocence, mais non sa vertu. Fidèle à son indigne amant, elle l'aimoit trop pour ne pas espérer son alliance. Cette idée diminuoit la honte qui couvroit ses joues, lorsqu'elle se rappelloit la situation où elle se trouvoit. Plus intéressante dans son malheur, que si elle n'eût pas été trompée, on démêloit dans ses mouvemens, cette langueur d'une ame sensible livrée à la crainte et à la tristesse, qui doute, qui flotte, qui hésite à chaque pas, incertaine si elle ne se prépare pas quelque nouvelle infortune, par la suite de son ancienne imprudence. Toutes les graces qui restent à l'innocence séduite, accompagnoient ses démarches, son regard et ses paroles. Quel fut son effroi, lorsque les brusques entreprises du Duc de *** lui firent entrevoir le sort affreux qui lui étoit réservé. Elle opposa dans son premier étonnement, une courageuse résistance, des prières enflammées et des larmes qui auroient pu attendrir tout autre tyran. Elle s'échappe, elle se réfugie dans le

Digitized by Google

sein de son amant, comme dans un asyle assuré. O surprise! ô spectacle d'horreur! le barbare la précipite dans une nouvelle honte!

La malheureuse Charlotte avoit d'abord été la victime de sa propre foiblesse, elle l'est aujourd'hui de la débauche; elle a vainement imploré celui qui devoit être le protecteur de sa vertu; elle se voit avilie à ses yeux, elle perd cette estime d'elle-même qui l'avoit encore soutenue après sa première défaite. Enveloppée dans un air criminel, le sentiment de sa pudeur fut comme étouffé entre l'haleine empoisonnée de deux scélérats qui lui communiquerent sans doute l'affreux oubli où ils étoient d'eux-mêmes. L'exemple, l'habitude, le désespoir de rentrer dans le sentier de l'honneur, le triste et redoutable empire du vice; tout acheva d'égarer et d'endurcir cette ame née pour la vertu.

On devinera sans peine que Climal fut bien récompensé de sa coupable complaisance; il obtint un emploi considérable qui n'exigeoit d'autre soin que celui de toucher un ample revenu. Personne n'imaginoit par quel degré il étoit monté à cette place; on admiroit la rapidité de sa fortune; mais lorsque l'infamie tourne la roue de cette vile Déesse, le succès est aussi prompt qu'immanquable; cependant le cri public disoit que c'étoit la justice elle-

Digitized by Google

même qui avoit choisi un homme d'un aussi rare mérite. Vains juges que nous sommes, combien de tems encore applaudirons-nous au vice heureux? et quand nos regards sauront-ils reconnoître la vertu dépouillée de tout ornement étranger?

Tandis que Climal couvroit ses iniquités du manteau de l'opulence, qu'il forçoit la renommée à répéter son éloge, qu'il foulait aux pieds l'envie, qu'il commettoit mille exactions avec l'art incroyable de les faire passer pour des actes légitimes, de Boncœur, le fusil sur l'épaule, un gros drap bleu sur le corps, vivoit en garnison. Il essuyoit toutes les fatigues d'un état fort honorable, où avec le tems et la patience, on est récompensé par quelques bonnes blessures, ou bien par la privation de quelques membres; son appétit jadis si délicat, étoit obligé de se contenter d'une soupe grossière, dont à tour de rôle il étoit le cuisinier. L'infortune, maîtresse terrible et salutaire, lui faisoit mieux connoître la folie de ses désordres passés, que tous les reproches dont on auroit pu le couvrir: il apprenoit à connoître les hommes qui, dans la prospérité, vous environnent d'un œil caressant, mais qui au moindre revers vous fuient, comme si le malheur étoit une maladie contagieuse. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il osât mê-

Digitized by Google

ne espérer une meilleure fortune ; le nom de soldat qu'il portoit, ne jouissoit pas d'une honnête considération aux yeux de ceux auxquels il devoit paroître le plus recommandable ; des hommes oisifs, bien moins sages et bien moins courageux que lui, le regardoient avec mépris.

Enfin son capitaine parut le distinguer, et lui marquer quelque complaisance ; il obtint une place de bas-officier, sans l'avoir briguée. Son capitaine avoit du crédit, et n'en resta point là. Se trouvant attaché à un homme de cour qui possédoit le secret d'obtenir toute orte de graces, il lui demanda un brevet d'officier pour notre jeune-homme. Les dépêches furent promptement expédiées ; mais, pour monter à ce nouveau grade, de Boncœur avoit quelque chose à accomplir ; en acceptant d'une main son brevet, il devoit recevoir de l'autre, et sans difficulté, une fille fort jolie, qui n'ayant point eu assez de courage pour résister à un capitaine, portoit des marques, quoiqu'encore équivoques, de sa foiblesse. De Boncœur fut plus ferme qu'elle n'avoit été tendre ; il refusa le double honneur qu'on lui faisoit, en protestant qu'il étoit parfaitement exempt d'amour et d'ambition. C'eût été peu de perdre son protecteur ; il rencontra dans le capitaine un ennemi irréconciliable. Chaque jour, il lui faisoit essuyer quelque nouvelle disgrace ; il perdit bien-

Digitized by Google

tôt son rang de bas-officier, et fut rejetté dans la foule des soldats. Tant de mauvais traitemens lui devinrent à la fin insupportables; il acheta sa liberté par la fuite. Le conseil de guerre s'assembla, et par contumace, le condamna à avoir la tête cassée; il la conservoit cependant dans tout son éclat, et même avec une fierté qu'un sort contraire ne pouvoit abattre; mais errant dans un climat étranger, respirant un autre air que celui de sa patrie, pressé entre une indigence présente et la crainte d'un avenir encore plus redoutable.

Le ciel qui veilloit sur lui, le conduisit dans une maison assez opulente, où l'on reconnut ses talens : il y fut reçu en qualité d'homme-d'affaires. C'étoit chez Madame Manzelle, qui, ayant perdu, depuis seize ans, le meilleur mari possible, avoit abandonné la cour, et s'étoit retirée à la campagne, pour y vivre paisiblement, loin d'un monde pervers, toujours enclin à la médisance. On ne prononçoit le nom de Madame Manzelle qu'avec une extrême considération. Elle avoit deux filles; l'aînée étoit formée de la main des graces, douce, bienfaisante, aimable : c'étoit la déesse des environs. Tous les indigens bénissoient cette famille généreuse; étrangers, citoyens, ministres, grands et petits, tous se réunissoient pour l'admirer : aucun jour

Digitized by Google

ne s'écouloit sans quelqu'œuvre de piété de leur part. Leurs vertus servoient d'entretien à tous les gens de bien, et la raillerie des libertins n'y trouvoit aucune prise. L'éducation d'un orphelin, une pauvre fille arrachée à une indigence qui menaçoit son honneur, un nouvel ornement d'église travaillé de leurs belles mains, tels étoient les titres qui rendoient d'années en années leur mémoire plus respectable; mais ces bienfaits n'avoient point l'air d'appeler la renommée, pour qu'elle les publiât. Tout bal, tout divertissement, toute sorte de jeu étoient sévèrement bannis de chez Madame Manzelle. Ses deux Demoiselles étoient élevées dans la plus sainte austérité; il n'étoit point d'homme assez hardi pour leur faire un compliment sur leur beauté, ou assez téméraire pour leur baiser respectueusement la main. C'eût été un péché des plus graves dans cette maison, que de lire le roman le plus innocent, fût-ce *Robinson* ou le *Télémaque*. Madame Manzelle extrêmement scrupuleuse, mais extrêmement charitable, vit ses filles hériter de son goût pour la retraite et les exercices de piété; tout ce qui l'environnoit suivoit son exemple, et il falloit se conformer à la règle religieuse, si l'on vouloit demeurer dans ce sanctuaire des vertus. On n'avoit jamais entendu un cri de joie dans le château, qu'à l'arrivée de Madame Belmont, nièce de Madame

Digitized by Google

Manzelle, qui venoit rendre visite à sa chere tante. Vive, folâtre, légère, éblouissante, aimant ses aises et ses commodités, haïssant la cagoterie, elle formoit un parfait contraste avec Madame Manzelle ; elle arriva d'une façon bruyante, elle venoit dans la bonne intention de tourner en ridicule sa chere tante, et de se divertir à ses dépens. Madame Manzelle s'en vengeoit d'avance, en commençant à lui reprocher avec aigreur ses airs évaporés ; et celle-ci affectoit de se montrer encore plus folle qu'elle ne l'étoit en effet.

Quoique le caractère de de Boncœur ne s'accordât guère avec la vie qu'il étoit obligé de mener au château de Manzelle, la crainte de manquer de tout à-la-fois, le forçoit à jouer, sinon le rôle d'un dévot, au moins celui d'un garçon sage et rangé. D'ailleurs, son esprit étoit assez éclairé, et son cœur assez droit, pour savoir admirer et rendre justice aux vertus qui lui manquoient. Sa vénération pour une famille si respectable, auroit même augmenté de jour en jour, si en fréquentant l'intérieur de cette maison, il n'eût appris à la mieux connoître. Peu de tems après son entrée, son œil doué de pénétration, sut approfondir le caractère de M.me Manzelle. Sa vertu ne lui coûtoit pas beaucoup d'effort ; elle étoit l'ouvrage de son tempéra-

Digitized by Google

ment. Née indifférente et sans aucun goût décidé, elle avoit penché pour la dévotion, sans la chérir, ne sachant ni aimer la vertu, ni haïr le vice. Semblable à une machine bien réglée, elle faisoit des aumônes dans un certain tems, alloit à l'église dans un autre, prioit, chantoit, revenoit se livrer à des travaux charitables, et tout cela mécaniquement. A son lever, à son coucher, aux mêmes heures du jour, elle accomplissoit exactement les mêmes exercices, toujours fidelle aux formules accoutumées; enfin c'étoit une espèce de montre bien organisée. Elle pleuroit lorsque son directeur pleuroit; elle condamnoit ce qu'il n'approuvoit pas. Sa mere lui avoit dit dans sa jeunesse, d'être vertueuse; elle l'avoit été sans principe, sans mérite et sans attachement.

Il étoit bien plus difficile à de Boncœur de saisir le vrai caractère d'Amélie, sa fille ainée. Elle étoit de la plus grande beauté, avoit un esprit rare, et possédoit toutes les graces qu'on peut desirer dans son sexe; il ne lui manquoit que de chérir son esclavage; mais elle supportoit impatiemment l'absence du tardif hymen, de Boncœur étoit trop touché de ses attraits, pour ne pas l'observer secrètement. Il découvrit en elle une certaine mélancolie douce, mais profonde; elle s'y abandonnoit toute entière, au moment où

Digitized by Google

elle comptoit éviter tous les regards. Ses beaux yeux étoient alors obscurcis de larmes ; des graces enflammées embellissoient l'éclat de son teint : elle soupiroit d'une manière touchante. Il crut d'abord que c'étoient les soupirs d'un cœur qui s'élevoit vers le ciel ; il fut détrompé. Cette beauté, dans l'âge des passions, se plongeoit dans l'extase de l'amour ; c'étoient les élancemens d'un cœur en proie à la tendresse, et qui vit dans la contrainte et la privation douloureuse du bonheur. En un mot, la crainte seule mettoit un frein aux desirs de la belle Amélie ; mais en récompense, son imagination s'égaroit à loisir, dans des rêves voluptueux, et sans sa mere, dont les regards protégeoient le foible sceau de son innocence, elle auroit cessé de traîner ses beaux jours sous un joug aussi pénible. Si quelquefois cette ame vive et tendre s'échappoit vers un éclair de plaisir, elle recevoit une sévère réprimande qui lui en rendoit le goût bien plus vif.

Ce spectacle auroit enflammé le cœur le plus froid ; je laisse à imaginer quelle foule de sentimens il porta dans l'âme de de Boncœur. Il fit parler ses yeux, qui étoient éloquens : les yeux languissans de la belle Demoiselle y répondirent. Ce langage muet devint plus expressif ; il étoit jeune, ingénieux, exercé à tous les mystères de

Digitized by Google

l'amour, ou, pour mieux dire, de la volupté. Ils surent, de concert, mépriser et franchir tous les obstacles. Amélie dans ses bras, cessa d'être fille; la vigilance de Madame Manzelle fut fréquemment trompée. Jamais de Boncœur ne trouva à éteindre des desirs plus vifs et plus renaissans; leurs plaisirs mutuels s'accrurent dans les ombres du silence et sous l'aiguillon des difficultés. Pendant ce tems, le sein d'Amélie respiroit plus librement, et sa belle main répandoit plus d'aumônes dans le sein des malheureux, et de Boncœur chantoit à l'église avec plus de ferveur. Egalement fidèle aux devoirs de son poste et à ceux de l'amour, il sut se partager comme César, et il plut autant à la mere qu'à la fille.

On jugera cette mere malheureuse et digne de pitié; que le lecteur attende la fin de l'histoire, je suis loin d'approuver ce désordre; mais je dois narrer fidèlement les faits. De Boncœur né avec de l'intelligence, avoit pris la teinture des affaires avec une facilité merveilleuse. Madame Manzelle le chargea d'accompagner sa nièce à la ville, pour ranger quelques comptes de famille; un vieux domestique de cette Dame, intrépide buveur, et qui avoit été autrefois au service de Madame Manzelle, devint son ami pour une bouteille de vin; il ne se fit pas beaucoup presser pour lui conter au long toute l'hi-

Digitized by Google

toire de Madame Manzelle. Sa vertu avoit deux époques, la première s'étendoit depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour de son mariage; qu'elle conclut à l'âge de seize ans; la seconde, depuis la mort de son mari jusqu'au moment actuel, tems où ses attraits effacés l'avoient avertie de faire une sage retraite. L'intervalle avoit été rempli de galanteries de toute espèce; elle avoit été une des premières beautés de la cour; elle l'avoit su, et en avoit tiré tout le parti possible: on disoit même qu'elle avoit vu son Prince soupirer à ses pieds; et l'on sait qu'un Prince ne soupire pas en vain; d'autres qui n'étoient pas Princes, avoient trouvé grace à ses yeux, sans sceptre ni diadême. La renommée ajoutoit qu'il fut un tems où tout ce qu'il y avoit de mieux, s'étoit fait un point d'honneur de vérifier si elle possédoit tous les charmes qu'on lui attribuoit. Il est des femmes qui cèdent par foiblesse, et d'autres par amour-propre; elle concilia ces deux motifs. Des biens considérables l'avoient engagée à donner sa main à un homme âgé de près de cinquante ans; elle récompensa l'honnête complaisance qu'il avoit eue de l'épouser, en lui donnant une nombreuse famille; mais il ne restoit que deux filles. La cour qui connoissoit les déréglemens passés de son époux, rioit de la fécondité de Madame

Manzelle, et cet époux ne s'en vengea point autrement qu'en vivant assez pour voir les attraits de sa femme tomber, dépérir, ses charmes s'envoler, et tous ses amans disparoître. Hélas! ce fut sa nièce qui lui ravit le dernier, jeune homme aimable, inexpérimenté, âgé de dix-huit ans. Elle vit tout-à-coup les vanités de ce monde, et se retira dans ses terres; ce monde qui ne vouloit plus adorer ses attraits, lui parut peuplé de méchans et d'impies; elle prétendit le forcer à respecter du moins sa piété: cette même ambition qu'elle avoit eue à la cour, la suivit dans sa retraite. Elle voulut avoir parmi les dévotes, le même rang qu'elle avoit tenu parmi ses rivales en beauté. Elle savoit qu'il ne faut que dominer, en quelque genre que ce soit, pour enlever les applaudissemens des hommes; mais sa vertu n'étoit rien autre chose qu'ennui de n'être plus comptée dans le monde.

Ce portrait étoit un peu différent de celui que de Bonneuil s'étoit formé. Il en avoit cru les apparences; mais le vieux domestique aidé d'une réflexion grossière, en savoit plus que lui. Il apprit encore de sa bouche, que c'étoit la femme la plus indifférente envers ses enfans, qu'elle tardoit à marier ses filles pour leur faire embrasser le parti du cloître, seulement afin

d'augmenter dans l'esprit du peuple la haute idée qu'il avoit conçu de sa dévotion.

Toutes ces découvertes fortifierent de Boncœur dans le triste et faux préjugé qu'il n'y avoit aucune vertu réelle dans le cœur de l'homme ; qu'il ne formoit aucun acte purement désintéressé, et qu'il ne se déterminoit jamais par le sentiment de faire le bien pour le bien même. Il s'affermit dans ces dangereuses erreurs, et assigna à toutes les actions humaines un principe d'intérêt ou d'orgueil. Il est étonnant qu'un cœur aussi généreux ait porté une décision aussi cruelle ; mais les ames les plus sensibles sont les plus violemment révoltées de la perversité générale. « Honorable vertu, s'écrioit-il, tu es délaissée, tu n'es pas faite pour un être aussi » misérable que l'homme, aussi foible, aussi » livré à ses passions, aussi tyrannisé par les » destins et par son propre cœur ; l'imposture » prend ton masque, mais il ne tarde pas à de» venir transparent, et son visage paroît d'au» tant plus difforme, qu'elle a osé revêtir tes » traits sacrés ! » Détrompé sur le compte de Madame Manzelle, il rioit de ses pieuses grimaces qui auparavant attiroient son admiration. Un autre incident l'éloigna tout-à-coup de cette sainte maison. Il surprit son aimable Amélie entre les bras du fils du fermier de sa mère. Il

Digitized by Google

avoit assez de probité et de discrétion, pour taire cette aventure; et pour toute vengeance, il s'éloigna d'elle.

Madame Belmont, fort contente des travaux de M. de Boncœur, se l'attacha avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle sembloit le ravir à sa chere tante; Madame Belmont étoit un phénomène moral: on eût dit qu'elle avoit trente-six ames. Elle se multiplioit dans les sociétés, les spectacles et les promenades; on la trouvoit en tout lieu et dans tous les cercles: elle parloit de tout avec un agrément infini. Elle étoit une des premières à connoître et à narrer les nouvelles galantes, les historiettes et les anecdotes de la médisance; rien n'étoit plus varié et plus amusant que sa conversation. On ne connoissoit guère son mari que par le grand nom de son épouse. Elle persiffloit le bon homme, mais il étoit insensible à toutes ses railleries; cependant on se tromperoit si on le prenoit à cause de cet apathie, pour une espèce de Philosophe; la passion du jeu avoit éteint en lui tout autre sentiment. Lui qui voyoit avec le sang froid le plus incroyable, son épouse environnée de tous les élégans et de toutes les coquettes de la ville, pâlissoit de frayeur lorsqu'il étoit en danger de perdre un sept de carreau. Madame Belmont

Belmont avoit une insensibilité raisonnée pour tous les jugemens du monde ; elle n'étoit jamais si joyeuse que lorsqu'elle avoit donné à la renommée quelqu'occasion de parler d'elle en mal : on peut dire qu'elle étoit servie à souhait. De Boncœur, d'après sa conduite, ne pouvoit s'empêcher de croire que tous ces discours ne fussent fondés. Sa vie étoit une chaîne d'amusemens et de folies ; le soir, elle ne rentre jamais sans un nouvel adorateur qui lui donne le bras. Le lendemain, elle court avec un autre jeune-homme, de maison en maison, elle parle bas à l'oreille de l'un, fait un signe à un autre, minaude avec celui-ci, donne un coup d'éventail à celui-là, tend un billet secrètement au beau Marquis de ***, défend à un petit maître sa toilette, comme trop dangereux. Elle se lève, se regarde au miroir, se trouve charmante, le dit tout haut, fait vingt mines, rit, soupire, et s'abandonne en un quart-d'heure à plus d'extravagances qu'on n'en peut raconter.

De Boncœur conclut que Madame Belmont aimoit le plaisir, s'y livroit, et qu'elle varioit ses goûts, sans s'embarrasser des propos vulgaires ; mais à peine eut-il prononcé ce jugement, qu'il devint incertain s'il ne devoit pas le réformer. Elle donnoit dans son jardin un bal, c'étoit une soirée d'été très-brillante, et la com-

Digitized by Google

pagnie dispersée, se livroit à mille amusemens divers, sous les berceaux d'alentour, qu'éclairoit foiblement la lumière douce du globe argenté des nuits; il étoit fort tard, et personne ne songeoit à se retirer. Madame Belmont s'égara sans être remarqué, dans un petit bois, accompagnée d'un avantageux qui avoit fait assez connoître par ses discours, les victoires qu'il avoit remportées sur le beau sexe. Ils s'enfoncerent dans une allée couverte, qui aboutissoit à un bosquet encore plus sombre; ils y entrerent. Il étoit tout naturel de deviner le motif qui les y conduisoit. De Boncœur, poussé par la curiosité, se cachà derrière la charmille, d'où il pouvoit tout entendre, sans être vu. Madame Belmont rioit beaucoup; notre avantageux parloit avec feu. L'entretien devint plus sérieux; le guide amoureux voulut être téméraire : il fut repoussé, mais sérieusement. Lui croit que c'est un jeu, il emploie un peu plus que la violence permise. Madame Belmont reprend sa fierté, l'accable des plus vifs reproches, fait du bruit et appelle. Elle se jette toute tremblante entre les bras de de Boncœur, qui s'offrit comme par hasard. Son désordre, la colère qui animoit ses yeux, le rouge de sa pudeur, l'étonnement et le trouble de notre conquérant qui s'éloignoit à grands pas, tout fit

Digitized by Google

connoître à M. de Boncœur qu'il venoit de sauver sa vertu d'un danger réel. Qu'une femme est belle alors! que sa confusion est noble, touchante, respectable! Madame Belmont, en s'appuyant sur son bras, lui défendit envain de parler de cette aventure; il eut l'occasion de parler et de lui rendre justice, et il eut pour elle un respect qu'il n'avoit point encore conçu. Personne n'ajouta foi à ses discours, et comme on le connoissoit peu crédule sur l'article des femmes, on s'imagina que c'étoit une louange ironique.

Cependant le secret dont il avoit été témoin, sembloit l'attacher de plus près à Madame Belmont; il avoit remarqué qu'elle s'étoit appuyée sur son bras avec une sorte d'intérêt, et que ses discours respiroient alors une douce confiance, fort éloignée de l'air léger et inconséquent qu'elle affectoit ordinairement. Depuis ce tems elle venoit à lui avec un ton d'amitié et de franchise; elle le faisoit appeller vingt fois le jour, et c'étoit pour s'entretenir de choses fort indifférentes, et nullement relatives à ses affaires. Elle lui faisoit de petites confidences, elle le chargeoit de petits riens, pour lui donner occasion de l'obliger : bien-tôt il reçut ordre d'assister à sa toilette et à son déshabillé. Il y vint, et vit des beautés qu'en sa faveur on

Digitized by Google

ne paroissoit pas cacher avec beaucoup de soin. On ne manqua point de le louer de son adresse : et l'on ne vouloit plus qu'être servie de sa main. De Boncœur avoit une imagination riante, aimable, sur-tout il savoit dire des riens tout comme un Poëte à la mode. Il étoit bien fait, savoit vivre, et par fois plaisanter ; il se souvenoit des heureux tems de sa vie, et il pouvoit croire sans fatuité, que Madame Belmont étoit amoureuse de lui : l'amour qu'il s'imaginoit qu'elle avoit, étoit suffisant pour le rendre lui-même fort amoureux. Madame Belmont s'appeçut de sa nouvelle conquête, et s'en réjouit ; souvent elle se divertissoit du trouble de son adorateur, jouant elle-même la passionnée, et mettant dans son jeu les combats de la tendresse et ceux de la pudeur ; tantôt elle glaçoit sa témérité d'un coup-d'œil, et tantôt rappelloit son courage par un sourire affable : le plus fin y eût été pris. Certain soir que tête-à-tête elle étoit plus libre avec lui, elle lui fit de ces agaceries que les femmes ont toujours en réserve, et auxquelles on ne résiste point. De Boncœur s'enhardit à lui faire une tendre déclaration ; il hazarda l'aveu de n'avoir pu demeurer insensible à tant de charmes ; c'étoit le moment qu'elle attendoit. Au comble de la joie, satisfaite de son triomphe, elle reçut cette

Digitized by Google

déclaration téméraire avec un courroux, un mépris, une indignation propre à lui faire sentir toute la différence qui se trouvoit entre elle et lui. De Boncœur confus, connut son erreur, et combien il étoit dupe, et ne voulant plus rougir à ses yeux, il quitta Madame Belmont, qui, d'un air noble, poussa l'outrage jusqu'à lui offrir, avec son congé, un présent considérable.

En rapprochant mille circonstances particulières, de Boncœur, qui étoit fort indécis sur le caractère de cette dame, le pénétra tout-à-coup. Ce n'étoit au fond qu'une coquette; son cœur étoit froid comme celui de toutes ses pareilles, et sa vertu n'avoit pas besoin d'un grand effort. Elle se donnoit tout le soin imaginable pour faire accroire qu'elle étoit sensible et tendre; sa folle vanité vouloit des conquêtes. Rien ne l'amusoit tant que les soupirs d'un vieillard, si ce n'étoient ceux d'un jeune-homme; elle se faisoit un plaisir délicieux de leur faire embrasser un rayon de flatteuse espérance, pour mieux les désespérer ensuite. Elle se plaisoit à subjuguer par ses attraits, depuis le Duc jusqu'au petit commis; elle rioit du personnage d'amant comme du rôle le plus ridicule et le plus comique; sa conduite répondoit à son caractère. Elle n'aimoit qu'elle en paroissant vou-

Digitized by Google

loir aimer tout le monde, et l'aveu de sa beauté étoit de tous les hommages qu'on pouvoit lui rendre, celui qui flattoit le plus son orgueil. Dans un âge plus mûr, elle devint plus sage; elle ne tendit plus de pièges à la fatuité des hommes, lasse qu'elle étoit de s'en moquer; elle congédia tous ses adorateurs; aucun d'eux n'avoit jamais obtenu que la permission de brûler quelques grains d'encens à ses genoux. Elle corrigea son époux, devint une excellente mere, et fit cent bonnes œuvres qu'elle ne publia point; et dont le monde ne lui sut aucun gré; tandis que ses vertus étoient sincères et réelles, on en parloit comme d'une fausse représentation qui cherchoit à faire oublier ses désordres passés, et l'on donnoit mille louanges à des personnes qui n'en étoient rien moins que dignes; tant l'apparence de la vertu est malheureusement plus utile que la vertu elle-même.

De Boncœur se trouvoit isolé; il vécut quelque tems de ses propres épargnes; mais bientôt il se vit prêt à retomber dans l'indigence qu'il redoutoit d'autant plus qu'il en avoit fait un triste essai. Il prévoyoit un cruel avenir, et quoiqu'il ne sût point s'affliger, il lui échappoit des soupirs involontaires, en comparant son sort passé à son sort présent. Son frere, qui nageoit dans l'opu-

Digitized by Google

lence, ne daignoit pas seulement s'informer s'il existoit : de Boncœur avoit l'ame trop noble et trop fière pour avoir recours à une main perfide et cruelle, qui n'avoit que trop mérité ses mépris.

Un soir que déjà tard il retournoit en son logis, en passant par une rue déserte, un homme très-bien vêtu tomba à quelques pas de lui, se trouvant mal jusqu'à perdre connoissance; il lui prêta un prompt secours, frappa à la porte voisine, réveilla le monde qui étoit déjà couché; on le fit entrer dans cette maison. C'étoit un accident léger causé par la surprise de l'air qui étoit très-froid. L'étranger revint bien-tôt à lui, remercia vivement de Boncœur, et dit qu'il se sentoit assez fort pour retourner seul. Nonobstant ses prières, de Boncœur le reconduisit jusqu'à sa maison. Le lendemain, l'inconnu vint rendre graces à son bienfaiteur de ses soins généreux. Il lui fit mille amitiés, et reconnoissant à la manière dont il étoit logé, qu'il ne jouissoit pas d'une certaine aisance, il prolongea l'entretien : les malheureux narrent volontiers leurs infortunes. L'étranger fut instruit d'une partie de ses aventures, et même de sa situation actuelle; il montra la plus grande horreur envers les injustices qu'un frere avoit exercées contre un frere. « Vous avez eu affaire, dit-il,

Digitized by Google

» à des méchans, toujours ingénieux et expéri-
» mentés en fait de trahisons; vous êtes bon,
» et la simplicité de vos mœurs suffisoit pour
» vous rendre leur victime : ne vous en étonnez
» pas, les méchans forment la troisième partie
» du genre-humain; les vrais sages qui cher-
» chent leur félicité en eux-mêmes, dans le
» repos et dans l'étude, qui ne desirent rien,
» parce qu'ils ne trouvent point sur la terre de
» desirs assez nobles pour égaler la hauteur de
» leurs pensées; ces sages-là, dis-je, sont très-
» rares. C'est chez eux seuls qu'on peut trouver
» le véritable amour du prochain, dégagé de
» tout intérêt personnel, parce qu'ils connois-
» sent les hommes, qu'ils les aiment malgré
» leurs défauts, et qu'ils voient leurs vices
» comme les enfans de leur ignorance et de
» leur foiblesse. Les autres, sans l'attrait de la
» récompense, sans le dédommagement de
» l'orgueil, sans le prix de la volupté, ver-
» roient périr leurs freres et le genre-humain,
» sans verser une larme, et quoique cela soit
» affreux, cela n'est point incompréhensible.
» On ne les engage à être humains, charitables,
» qu'en leur proposant des récompenses, et sans
» cet intérêt qu'ils ont en vue, ils cesseroient
» d'être religieux. Ainsi, ils sont incapables d'au-
» cune action noble ou désintéressée, parce

Digitized by Google

» que, dans leurs idées étroites, ils font com-
» merce de tout, et même de la vertu. Je pos-
» sède un revenu honnête, qui me sert à parer
» aux malheureux besoins de la vie, car je n'ai
» point dédaigné la fortune, qui est un moyen
» précieux de faire du bien à ses semblables.
» Plaisir délicieux pour un cœur sensible qui
» chérit les hommes et veut leur bonheur!
» J'ai reconnu en vous un cœur qui ressemble
» au mien; vous aimez à bien faire, parce que
» vous chérissez l'ordre et l'harmonie. Exigez
» de moi, avec la même confiance, que j'aurois
» en vous, si j'étois à votre place; je serai trop
» récompensé, si je puis me dire l'auteur de
» votre félicité. » Comme il vit que M. de Boncœur ne pouvoit répondre de surprise et d'étonnement, il se leva, prit du papier, y enferma vingt-cinq ducats, et les lui mit en main. « Recevez cela, dit-il, comme une dette que
» l'homme riche doit à celui qui ne l'est pas;
» et pour me prouver votre attachement, n'ayez
» d'autre table, je vous en prie, que la mienne;
» elle est frugale, mais saine et suffisante. » Il s'éloigna sans attendre les remerciemens de M. de Boncœur, appella ses domestiques, et monta dans sa chaise. De Boncœur auroit regardé cette aventure comme un rêve, s'il n'eût pas vu les ducats bien effectifs faire une honnête pesanteur

Digitized by Google

dans le creux de sa main. La conduite de cet inconnu étoit cependant pour lui une énigme; la générosité est si étrangère à notre siècle, qu'elle étonne comme un phénomène céleste. Etoit-ce le seul homme vertueux qui fût au monde? quel étoit le motif de sa bienfaisance? Il vole, le jour suivant, chez son inconnu. Il l'aborde avec toutes les expressions de la plus vive reconnoissance. « Ne me forcez point à » rougir, interrompit l'étranger; lorsque je » vous ai rendu ce léger bienfait, n'étoit-ce » pas un devoir? et l'exercice d'un devoir ne » mérite certainement aucun éloge. Que sont » quelques misérables pièces d'or lorsqu'on » peut les donner aussi aisément que je le fais? » prêtez l'oreille aux principes sur lesquels je » me fonde. L'homme n'est point fait pour vivre » isolé dans le fond des forêts; tout annonce » qu'il est formé pour la société; ses besoins, » ses connoissances, ses relations morales, sont » les privilèges de son espèce, supérieure sans » doute à celle de tous les autres animaux. La » raison exige donc que l'homme étudie ses » devoirs, et travaille avant toute chose, à ac- » quérir les qualités sociables; je me ris de » ces philosophes menteurs, qui font tout con- » sister en vaines spéculations, et qui ne mettent » rien dans la pratique. Que de livres inutiles

Digitized by Google

» sur des questions profondes et frivoles! Que
» de guerres, de troubles, de disputes pour
» des fantômes chimériques ! moins de pré-
» ceptes, plus d'actions, mes amis, et nous
» serons tous d'accord. On a peint ce monde
» comme une vallée de misères et de lar-
» mes ; mais nous y sommes, il faut nous
» y arranger ; il faut jouir des biens que
» la nature nous offre ; notre place ne peut
» être ailleurs, puisqu'elle a marqué la nôtre
» ici-bas : on peut trouver du plaisir avec ses
» semblables, et le moyen d'en goûter est d'en
» faire à autrui. Tout homme sensible qui
» connoîtra les rapports qu'il a avec ses sem-
» blables, sera honnête, vertueux, compâtis-
» sant ; il voudra plaire et se rendre utile. C'est
» donc un mal, pour ne pas dire un crime,
» de fuir les hommes, de les éviter, de renon-
» cer, par une sombre misantropie, aux devoirs
» qu'ils ont droit d'exiger de nous. Le philo-
» sophe plein d'humanité recherche leur com-
» merce, il s'intéresse pour eux, il leur donne
» ce qu'il peut leur donner. L'honneur, la
» probité, forment sa religion, et la société
» civile est ce qu'il respecte le plus sur la terre.
» Plus un homme aura perfectionné sa raison,
» plus il sentira la nécessité de se rendre exact
» à ces devoirs sacrés. Il verra que tout est lié

Digitized by Google

» par des nœuds visibles, et il apprendra à
» connoître, à chérir l'harmonie, conservatrice
» du bonheur général et du sien propre; ce
» sont ces spéculations sublimes qui peuvent
» seules donner une assiette stable à nos vertus.
» La crainte ou l'espérance sont des passions,
» et les passions n'ont rien d'assuré : qu'établir
» sur des motifs aussi variables que foibles? La
» nature l'emporte, et se joue des chimères de
» l'imagination. Plus cette dernière a de viva-
» cité, moins elle a de fondement; mais c'est
» la raison cultivée qui fait sentir aux hommes
» combien il leur importe, par rapport à leurs
» plus chers intérêts, de suivre les loix de la
» société; celui qui les a en vue, se lie volon-
» tairement à la probité par une chaîne d'au-
» tant plus forte qu'il attend d'elle et son repos
» et son bonheur. Il n'abandonnera pas les
» vertus sociales, car il ne lui resteroit plus
» rien dans l'univers. Privé alors des plus douces
» satisfactions de la vie, quel seroit son asyle?
» Détrompé des fantômes imaginaires, il est
» démontré qu'il embrassera avec plus de force,
» la confiance et l'estime des hommes. L'amitié
» et la reconnoissance seront comme innées en
» lui, et nul sentiment ne pourra lui être plus
» agréable et plus cher. L'homme plein des
» idées d'ordre et de bien public, doit être

Digitized by Google

» précieux à ses semblables, c'est lui seul qui
» fera de grandes choses, parce que ne se
» regardant pas comme étranger sur la terre,
» il n'aura rien de plus pressé à établir que le
» bonheur présent des hommes. Voilà l'avan-
» tage du philosophe, qui agit en tout par
» raison, bien constaté sur cette foule que la
» haine ou l'amour conduisent à leur gré....
» Loin du sage, dont je viens de tracer le
» tableau, cette ambition inquiette qui tour-
» mente la vie, mais plus loin encore cette
» indolence qu'on honore si mal à propos du
» nom de philosophie; indolence coupable qui,
» sous un air de désintéressement, ne voile qu'une
» méditation paresseuse. Le philosophe est un
» homme laborieux, agissant, qui veut être
» heureux, et en même-tems avoir en main
» les occasions d'être utile aux autres. De-là
» naissent toutes les délicatesses sensibles qui
» semblent élever l'homme au-dessus de lui-
» même. Il n'aura pas dans la bouche de ces
» maximes éblouissantes qui en imposent à la
» multitude. Il bannira le merveilleux pour le
» raisonnable, et il avouera que la douleur est
» une peine, la privation un chagrin, et que
» le bien-être est ici-bas le vrai paradis de
» l'homme. Tels sont mes principes que j'ose
» croire solides, inébranlables. Je me suis dé-

Digitized by Google

» livré des préjugés ordinaires au peuple phi-
» losophe ; j'ai jeté de bonne heure les fonde-
» mens moraux de ma conduite, et je m'ap-
» puierai sur eux jusqu'aux derniers instans de
» ma vie. »

Dès ce jour, de Boncœur devoit commencer à manger à sa table ; il le traitoit en frere, et ménageoit d'autant plus sa délicatesse, qu'il étoit son bienfaiteur. Chaque instant développoit, dans cet homme généreux, de nouvelles vertus : il se nommoit le Fort. En le connoissant mieux, il apprit à l'estimer davantage ; et comment ne pas admirer un homme qui possédoit de grandes richesses, et qui vivoit avec frugalité, qui répandoit son superflu dans le sein des indigens, et n'épargnoit ni veilles ni travaux pour rendre service à tous ceux qui pouvoient avoir besoin de lui ; un homme qui avoit refusé les places qui tentent le plus l'ambition, pour se livrer tout entier à l'étude de la nature et de lui-même. O ! disoit-il quelquefois à de Boncœur, qu'insensé est l'homme qui rejette l'estimable trésor de la liberté, pour revêtir les chaînes brillantes d'une vanité puérile ! Que sont tous ces honneurs, ces dignités ? qu'autant d'entraves qui nous dénaturent, nous affoiblissent, nous livrent à la fumée d'une flatterie empoisonnée, augmentent nos passions,

Digitized by Google

qui, rendues plus actives et plus extravagantes, nous précipitent enfin dans un abîme de maux. Qu'importe le penchant qui nous tyrannise ; il est toujours vil, s'il nous rend esclaves, s'il nous courbe sous une domination étrangère à celle de la raison. Ce philosophe étoit d'une agréable figure ; elle pouvoit plaire au beau sexe autant que ses grands biens ; ce qui n'est pas peu dire. La volupté tendoit de toute part, sous ses pas, ses filets imperceptibles. Son propre cœur étoit tendre, mais il combattoit son cœur et la volupté, comme trop dangereuse, trop capable d'énerver l'ame. Il ne permettoit point à son oreille de recevoir les sons capables d'amollir ses sens. J'aurois aimé, disoit-il souvent à son ami, si l'amour n'étoit mêlé d'une certaine honte qui nous avertit que c'est un desir terrestre. L'homme a beau jeter sur soi l'honorable manteau de la pudeur, il s'abaisse pour être heureux: plus fortuné celui qui goûte le charme intime de l'amitié, il suffit à remplir un cœur sensible. L'homme qui veut satisfaire tous ses desirs, ne les satisfait point: de nouveaux plus indomptables germent et s'enflamment dans son sein. Triste jouet de ses propres illusions, il se fatigue sans trouver l'ombre même du bonheur.

A quelques jours de-là, un brutal le maltraita de paroles. Je vous punirois, lui dit-il, si je

Digitized by Google

ne méprisois la vengeance ; lorsque vous serez raisonnable, alors je vous parlerai raison, aujourd'hui vous ne méritez pas de l'entendre. Toutes ses actions présentoient des modèles de franchise, de douceur, d'humanité, de grandeur d'ame, et il ne paroissoit point agir ainsi pour s'attirer des louanges. Hors de la sphère de ses amis il étoit inconnu ; ceux même à qui il avoit rendu des services considérables, ne le connoissoient pas même de nom. Il déroboit les traces de sa bienfaisance, avec le même soin que les autres emploient pour cacher leurs crimes. Son tems étoit partagé entre la lecture et des occupations utiles ; il n'en donnoit point à la dissipation : que pouvoit-on desirer de plus ? et qui auroit pu lui refuser une juste admiration ? Cependant puis-je raconter sans frémir, ce qu'étoit cet homme qui passoit pour vertueux ? C'étoit un athée, ennemi implacable de toute religion, qui pratiquoit le bien sans motif, sans espoir, sans récompense, uniquement guidé par un orgueil monstrueux. Il vouloit prouver qu'un esprit fort pouvoit surpasser le chrétien en vertus, sans être déterminé par aucun de ses principes. Sa raison égarée lui avoit peint la divinité comme un fantôme qui n'existoit pas : exempt de crainte et d'amour, il prétendoit montrer que le cœur de l'homme peut, par ses propres forces,

Digitized by Google

forces, établir l'ordre moral dans l'univers, et subjuguer tout ce qui voudroit troubler sa vertueuse indépendance. Dans son aveuglement superbe, il s'imaginoit être le créateur libre de ses actions généreuses. Mortel orgueilleux ! il oublioit de qui il tenoit la vie, et jusqu'au bras immortel qui le soutenoit au-dessus du néant. Il n'envisageoit après la mort, qu'un anéantissement total, et il regardoit l'existence comme un malheur. Faux raisonneur ! pourquoi donc faisoit-il du bien aux indigens, aux souffrans, aux nécessiteux ? Pourquoi prolongeoit-il, par une inconséquence barbare, leur vie misérable, en reculant l'instant heureux où ils devoient s'endormir dans un repos éternel ? Quel imbécille orgueil de l'homme, qui attachant quelque prix à sa poussière, regarde le firmament sans adorer, et renverse la divinité de son trône, pour y placer sa raison foible, misérable, chancelante ! C'est l'étincelle fugitive qui veut le disputer à la splendeur immuable du soleil. Privée de l'idée d'un être suprême, l'ame s'éteint dans les ténèbres, où elle flotte sans appui, entre le crime et la vertu, toujours prête à embrasser le premier, et ne touchant la dernière que par hasard. Eh ! sans la connoissance d'un Dieu, le vice perd sa difformité, la vertu ses

Digitized by Google

charmes ; tout acte devient indifférent. Que l'on ne prononce plus le nom de morale, l'univers est un cahos, où tout s'agite en désordre, où les cris de l'oppresseur et les larmes de l'opprimé se confondent dans un même point, où l'existence n'est asservie qu'au cours rapide et tumultueux des destinées. La plus bizarre imagination a peine à se représenter un tableau aussi discordant ; c'est cependant celui auquel l'athée ne rougit pas d'attribuer une réalité que ses yeux, son cœur et sa raison démentent incessamment.

Mais il reçut en partie le châtiment qu'il méritoit : l'ennemi d'une vérité palpable et consolante, se montrant le plus cruel adversaire de l'espoir des hommes, n'a plus droit à leur tolérance. Il vint un matin trouver M. de Bonœur : « Mon ami, lui dit-il, je viens prendre congé de vous ; on me persécute pour ma façon de penser ; on arme la rigueur des loix, parce qu'on ne peut me répondre autrement. C'est au nom d'un Dieu qu'on me poursuit, et l'on voudroit me brûler pour m'apprendre à le connoître. Je fuis, je vais chercher un asyle où je ne sois responsable à personne de mes pensées ; il est des climats plus heureux, où l'on juge l'homme sur ses actions, et non sur ses opinions. Adieu. Je vous laisse cette lettre-de-change de

Digitized by Google

deux mille écus ; afin que vous vous souveniez de moi. » De Boncœur avoit l'esprit trop droit pour goûter ces tristes systêmes d'athéisme, non moins affligeans que déraisonnables ; mais il ne pouvoit s'empêcher de plaindre et d'aimer cet homme qui, malgré ses erreurs, avoit des vertus en partage. Il n'avoit reconnu en lui que douceur, bienfaisance, générosité ; et, pour reconnoître ses dons, il fit des vœux au ciel, comme à la seule puissance capable de changer les cœurs.

Sur ces entrefaites, on publia une amnistie. De Boncœur étoit trop bon patriote, pour ne pas revenir dans sa patrie ; la haine violente d'un ennemi l'avoit forcé à la quitter ; mais, dès qu'il put y remettre le pied sans danger, il ne balança point à lui offrir de nouveau ses services. Il acheta une lieutenance. Son nouveau poste l'appela bien-tôt en campagne ; la guerre étoit allumée d'un bout de l'Europe à l'autre, et plus le prétexte étoit frivole, plus l'acharnement étoit horrible. Les annales du monde ne présentent aucun exemple d'une guerre aussi vaste, aussi meurtrière, aussi désolante ; le sang couloit aux deux extrémités de la terre, sans qu'il parût d'autre raison déterminée, que la fureur de le verser. De Boncœur apprit à connoître ceux qui conduisoient ces armées si brillantes.

Digitized by Google

Il vit la rage téméraire sous le nom de valeur ; la dure férocité sous le masque de la grandeur ; l'ambition vague, incertaine, qui en se jouant réduisoit des villes en cendres, et sur leurs débris des pyramides sculptées, qui devoient mentir à la postérité, en disant que le souverain n'avoit jamais eu d'autre objet que la défense de ses sujets. Il vit la trahison sous l'uniforme de la fidélité, l'impéritie décorée, le mérite humble et modeste enseveli dans un repos fatal à la patrie ; il vit ces héros dont la mort tranquille étoit si fort exaltée dans la gazette, maudire secrètement dans la douleur, les lauriers baignés de leur sang. De Boncœur ne tarda point à recevoir le prix de son courage ; dans une sanglante mêlée, il fut blessé à la jambe. Il souffrit une opération cruelle, et boîta le reste de sa vie. On fit la paix, et on le réforma.

Il est vrai qu'on lui avoit ménagé un asyle où l'on ne mouroit pas de faim tout-à-coup, mais avec une certaine lenteur. Il s'avisa d'appeler ingratitude ce que les autres nommoient magnificence. Son ancien ennemi, toujours ardent dans son inimitié, envenima ses paroles, le peignit comme suspect et rebelle, et trouva le moyen de surprendre un ordre qui le condamnoit à une prison perpétuelle ; il se vit

Digitized by Google

enfermé avec des malfaiteurs. Il y trouva pour compagnon d'infortune, un malheureux qui, pressé par le besoin, avoit ravi à un riche usurier la dixième partie de ce qu'il pouvoit voler impunément en un quart-d'heure : un de ses amis le délivra au moyen d'une corde longue. De Boncœur sortit par la même porte, non sans risque de perdre son autre jambe. Le vol étoit resté entre les mains du juge, qui se l'appropria sans mot dire. Nos deux infortunés passerent dans le pays étranger ; ils eurent soin de changer de nom, et la liberté dont ils jouirent, leur faisoit presque oublier leur misère. Ils se mirent à travailler, et virent que l'exercice des bras diminue beaucoup les chagrins de l'ame. Cette heureuse découverte les rendit plus laborieux ; ils se repentirent de leurs déréglemens passés. De Boncœur sans doute étoit moins coupable, il n'avoit aucune bassesse à se reprocher ; mais il avoit des remords sur le tems de sa jeunesse consumée dans de vains amusemens ; perte irréparable, et qu'il sentoit trop tard dans toute son étendue. Dans sa patrie on ne prononçoit son nom qu'avec des épithètes injurieuses, tandis qu'exercé par l'infortune, aux plus rares vertus, il remplissoit les devoirs les plus pénibles, avec une soumission et une fermeté qui tenoit de l'héroïsme. Je suis fâché d'annoncer

Digitized by Google

que ce bon jeune-homme qui, sans doute aura intéressé toute ame sensible, mourut dans la misère et dans l'obscurité. On veut sur le théâtre et dans les livres, que les bons triomphent; je le veux aussi; mais dans le monde, on ne le sait que trop, le crime a le plus souvent l'avantage, et je ne puis ici mentir pour offrir au lecteur un but plus moral. Sa mémoire mourut avec lui; aucune inscription n'accompagna sa sépulture, et les méchans foulerent sa cendre, sans savoir sur quelle poussière sacrée ils imprimoient leurs pas.

Que le sort du traître Climal étoit différent! A peine achevoit-il une vexation, qu'enhardi par un horrible succès, il en entreprenoit une autre, et toujours du même front; il occupoit une de ces places qui donnent le droit d'être injuste avec impunité. La prévention où l'on étoit sur son caractère, enveloppoit ses vices dans un nuage impénétrable; l'artifice secondoit ses attentats: ils se déroboient à un peuple toujours aveugle et toujours trompé. Le sage qui perçoit ces mystères d'iniquités, n'osoit les publier, de peur d'être confondu parmi les calomniateurs. Ce trop habile imposteur étoit bien sûr de posséder le suffrage de la multitude, parce qu'il savoit quels ressorts il falloit mettre en usage pour la captiver; sa maxime favorite

Digitized by Google

étoit, qu'il suffisoit de paroître à ses yeux le contraire de ce qu'on étoit en effet : il mourut au tems que la providence avoit marqué pour la cessation du châtiment des hommes. Il les trompa jusqu'au dernier soupir, subjuguant la vérité dans ces momens où l'ame entière échappe, et continuant son rôle non moins profond qu'affreux, sur les bords de l'abîme où il se flattoit d'ensevelir son existence et ses perfidies : son tombeau fut orné de figures allégoriques, emblême des vertus. L'orateur et le poëte épuiserent leur art à tracer des tableaux fidèles de ses qualités prétendues ; une éloquence mensongere fit verser des larmes sur la perte d'un homme qu'elle osa appeller grand, et qui ne l'étoit que par ses forfaits. On s'approchoit avec respect de son cercueil, et on louoit encore plus hautement sa sagesse, qu'on n'avoit fait de son vivant. Les legs pieux qu'il avoit laissés à plusieurs malheureux, subsistoient et en imposoient à la postérité ; elle ne savoit pas que c'étoit la pure subsistance de mille infortunés secrètement trahis ou opprimés.

Vertu ! n'es-tu qu'un nom vuide de sens, ou n'es-tu que ce que les hommes te font être ? La renommée de la sagesse est-elle la sagesse même ? tu ne serois rien de plus qu'un mot qui frappe l'air, s'il n'étoit un œil ouvert sur le monde,

Digitized by Google

qui sonde le labyrinthe des cœurs ! C'est ce juge éternel à qui rien n'échappe des actions les plus secrètes, qui un jour dévoilera les replis du cœur fourbe ou barbare qui prenoit le dehors des vertus cheres à l'humanité.

Digitized by Google

L'HOMME SAUVAGE. *

Sponte sud sine lege fidem rectumque colebat.
Ovi. Metam. Lib. 1.

INTRODUCTION.

Le chevalier Baltimore fut envoyé en Amérique, en 1672, par la cour d'Angleterre. Il joignoit la sagesse et la modération à l'esprit de gouvernement, et une prudence consommée à tout le feu de la valeur. On le vit toujours aussi fidèle aux leçons de l'expérience qu'aux inspirations de son propre génie. Il ne donna rien au hasard, dans une place où il pouvoit tout oser.

Ce fut avec la joie la plus vive qu'il reçut le poste honorable que lui confioit sa patrie. Avide, dès l'enfance, des relations du Nou-

* Ce Roman est un des premiers ouvrages de l'Auteur. On l'a traduit dans presque toutes les langues.

Digitized by Google

veau-Monde, il avoit mis, dans tous les tems, son étude et son plaisir à rechercher les traits primitifs de la nature humaine, si défigurée par toutes nos institutions. Il vouloit connoître l'homme tel qu'il est sous l'empire de la nature, et savoir s'il est né bon, ou s'il porte originairement, dans le cœur, ce germe de cruauté qui se développe quelquefois d'une manière si terrible pour l'intérêt de ses moindres passions.

Le chevalier avoit consulté avec soin les livres des voyageurs; il avoit suivi les raisonnemens des philosophes; il avoit tout entendu, pour se former une juste idée du caractere de ces peuples nouveaux; et, par ce moyen, il avoit cru pouvoir démêler ce qui appartient à la nature, d'avec ce qui est le fruit de l'éducation et de l'usage.

Mais, après avoir beaucoup lu, que trouva-t-il? Des récits qui se contredisoient, des jugemens opposés et quelques faits particuliers donnés pour des coutumes générales. Il vit que l'habit de missionnaire ou de commerçant avoit dicté leurs opinions diverses, et que l'amour du merveilleux avoit été le foible des voyageurs les plus intrépides.

On vantoit le bon-sens naturel des Indiens; et comment le concilier avec l'extravagance de leur culte? On exaltoit leur courage; mais à

Digitized by Google

chaque pas la plus misérable superstition sembloit le démentir.

Le chevalier parvint peu-à-peu à dédaigner les sources où il cherchoit à puiser ces connoissances difficiles ; il ne courut plus avec empressement au-devant du premier voyageur qui débarquoit ; il ne crut que ses propres réflexions et son cœur : mais son cœur devint pour lui un interprête infidèle.

En se mettant à la place d'un homme qui vit sous les loix simples de la nature, en suivant ses mouvemens et la progression de ses idées, en analysant ses sensations, en composant les loix ou les opinions qu'il peut se forger, il ne fit, comme bien d'autres, qu'embrasser ce qui plaisoit à son imagination.

Il avoit écouté la voix de son cœur qui étoit généreux, et son cœur lui avoit assuré que l'homme est né bon : ainsi, il avoit jeté le caractère de tous les hommes dans un même moule ; et, après leur avoir prêté toutes les idées de sa raison exercée, il s'étoit applaudi de l'heureux plan de son admirable systême.

Un voyage qu'il fit en Amérique lui donna cependant lieu de le soumettre à un nouvel examen. Ce fut là qu'il fit la connoissance de Williams, Indien, qui avoit vécu long-tems dans un état absolument sauvage. Williams étoit

Digitized by Google

auparavant connu sous le nom de Zidzem. Zidzem, par une suite de son étonnante destinée, avoit été conduit à Londres, ramené en Amérique, et après plusieurs aventures singulières, s'étoit établi dans le comté de Kilkenny, au midi de l'Irlande, où il vivoit en sage, d'un bien acquis par une honnête industrie.

Ce fut une rencontre bien précieuse au chevalier Baltimore qui, allant visiter ses terres en Irlande, retrouva cet Indien et se l'attacha par les avances de la plus tendre amitié.

Elle ne tarda pas à devenir mutuelle : alors le chevalier se flatta de pouvoir apprendre avec certitude quels étoient les mouvemens naturels et les passions primitives du cœur de l'homme, jusqu'ici l'énigme la plus inexplicable qui soit dans la nature.

Williams possédoit une conception vive et facile. Ses voyages l'avoient formé dans plusieurs connoissances, et son goût pour la lecture avoit enrichi son esprit de mille traits instructifs. Les bons écrivains, tant anciens que modernes, ne lui étoient pas inconnus. Lorsque leur amitié fut parfaitement cimentée, le chevalier exigea de son ami qu'il mît par écrit tout ce qu'il avoit éprouvé depuis sa plus tendre enfance jusqu'au moment où il s'étoit trouvé parmi des peuples policés. Il voulut encore qu'il décrivît et ses

Digitized by Google

premiers penchans, et ses premiers desirs, et le fil de ses idées ; qu'il rapportât dans le plus grand détail ce qui l'avoit affecté le plus vivement, et de quelle manière sur-tout il l'avoit été.

Son ami se refusa plus d'une fois à cette demande, parce qu'il sentoit toutes les difficultés de l'exécution. Comment, en effet, se rappeler des sensations primitives, effacées et détruites par tant d'autres ? Comment retrouver la chaîne de ses propres idées et le nœud invisible qui a servi à les joindre ? La mémoire ne suffit pas pour cette grande opération.

Cependant, après avoir réfléchi très-long-tems, être descendu en lui-même, être revenu sur ses premières années, il se rappela un certain nombre de faits, dont rien n'avoit pu effacer l'impression ; et cédant aux ardentes prières de l'amitié et de la philosophie, il envoya l'histoire suivante au chevalier Baltimore. Celui-ci, dans le premier transport de sa joie, en fit part à un de ses amis, aussi curieux que lui sur cette intéressante matière. Cet ami a commis une petite infidélité en faveur d'un de mes parens, et je publie l'histoire pour expier sa faute.

Que celui qui voudroit proscrire ce tableau de la nature humaine, réfléchisse avant tout et craigne de se tromper. Qui osera affirmer que

Digitized by Google

la nature seule est une mauvaise législatrice ? Qui osera condamner les actions et les pensées d'un sauvage, lorsque, retenu dans une ignorance invincible, il suit ce que l'instinct et le sentiment lui prescrivent ? Sera-ce l'homme civilisé, l'habitant des villes, chez qui tous ces traits primitifs sont altérés ? Ah ! respectons plutôt cet instinct sacré, donné par l'Auteur de tous les êtres, et souvenons-nous que plus l'homme cherche à l'obscurcir, à l'étouffer, plus il s'éloigne de la félicité.

Digitized by Google

CHAPITRE I.er

(*Williams parle à son ami jusqu'à la fin de l'ouvrage*).

QU'EXIGEZ-VOUS de moi, cher chevalier, lorsque vous voulez que je vous décrive le véritable état de mon ame dans ces tems où la nature seule m'inspiroit, où, heureux dans la solitude des montagnes de Xarico, je vivois avec la tendre Zaka, criminelle et innocente à-la-fois? Vous oubliez que vous allez rouvrir des plaies qui saignent encore; vous oubliez que, pour vous obéir, il me faut éprouver la plus vive des douleurs. Mes larmes arrosent le papier.... Ah, Zaka, malheureuse Zaka! la religion condamne les pleurs que m'arrache ton souvenir: je le sais aujourd'hui; mais la nature, mais mon cœur ne peuvent les retenir.

Ferai-je un fidèle portrait de moi-même? Me peindrai-je avec un cœur dépravé? moi qui, dès le premier instant où j'ai senti mon existence, ai chéri la vertu, avant même que ma bouche eût appris à prononcer son nom.

Cependant l'infortuné Zidzem a été déclaré publiquement coupable, lui qui se flattoit d'être innocent! Que ce souvenir m'est cruel! On est

Digitized by Google

donc coupable sans le savoir. Eh ! pouvois-je deviner les loix établies pour la tranquillité ou la félicité d'un grand peuple, tandis que j'étois seul dans un désert ?

Voici mon histoire : elle justifiera peut-être, mais elle servira très-peu à éclaircir vos doutes. Vous voulez approfondir de grandes questions, dont la solution passe, je crois, notre portée. La raison de l'homme, abandonnée à elle-même, peut-elle s'élever à la connoissance d'un Créateur ? Peut-elle éclairer par degrés notre foible entendement ? Est-il possible enfin à l'homme de connoître le véritable rapport de ses devoirs ? Oh ! ne desirez-vous rien de trop, cher chevalier ? Vous-même jugez-vous.

Tous les hommes auroient-ils agi comme moi, s'ils se fussent trouvés dans ma situation ? et d'après ce que l'un a fait, peut-on décider de ce que l'autre auroit pu faire ? Sans doute nous avons besoin d'une main céleste qui nous conduise dans une route aussi incertaine ; mais est-il impossible à l'homme de réfléchir sur lui-même, d'écouter la voix secrète de son cœur, et de remonter ainsi aux principes de cette loi sublime et invariable, qui dirigent tous les êtres ? Aura-t-il absolument besoin d'un secours étranger pour sentir l'existence d'un premier Etre ? La vertu est-elle incompatible avec l'ignorance ? Le

cœur

Digitized by Google

cœur n'a-t-il pas ses lumières, et plus pures que celles de l'esprit? Hélas! avant que l'Eternel eût daigné faire descendre sur la terre ces vérités lumineuses et consolantes, la raison n'avoit-elle pas su les entrevoir? Ne portons-nous pas le germe d'un sentiment actif, qui ne demande que la moindre étincelle pour croître et se développer?

Je vous envoie mon histoire, parce que vous êtes mon ami, et que j'aime à vous avoir pour témoin de toutes mes pensées. Mais dérobez-les, je vous prie, aux yeux de ces hommes qui veulent exercer un despotisme sur les esprits, et qui font un crime de ne point adorer leurs prétendus oracles. Nourris dans les disputes de l'école, accoutumés à recevoir les idées anciennes, ils prononcent hardiment sur l'homme qu'ils ne connoissent pas, et lancent ensuite leur foudre sur le fantôme qu'ils ont imaginé. Evitez ces docteurs vains, leur orgueil et leur intolérance. Ils voudront vous persuader que Zidzem, qui va vous crayonner la sensibilité de son cœur, est un libertin, un insensé, peut-être un impie qui, sous un air de simplicité, cache le coupable dessein de renverser leur système. Ils se vengeroient à juste titre! le bon Zidzem a quelquefois été curieux de s'enfoncer dans le dédale obscur de leur philosophie scholastique, et il

Digitized by Google

selle, et de ne pas trouver leurs noms, pas même celui de ma patrie ! Mais à la place de ces noms sacrés, je lus l'énumération de toutes les folies d'un certain Jaques, les attentats multipliés d'un Henri, qui faisoit couper la tête à ses femmes l'une après l'autre, pour en épouser une nouvelle en sûreté de conscience, et combien de maîtresses avoit entretenu un roi voluptueux, nommé Charles.

Quoi, dis-je en soupirant, la vertu, la sagesse, la valeur de Cabot, de Zulma, d'Ozimo, sont restées inconnues, et la sottise, les crimes de ces indignes souverains sont éternisés ! La pensée que, dans quelques siècles, ces livres périroient sans doute avec la mémoire de leurs héros, fut la seule chose qui servit à me consoler.

Lors donc que les Espagnols, guidés par la soif de l'or et du sang, la foi et la rage dans le cœur, la flamme et la croix à la main, abordèrent les malheureuses contrées de l'Amérique, les Chebutors n'inspirèrent pas plus de pitié que les autres peuples. Ces Européens, altérés d'or, attaquèrent des nations qui ne les avoient point offensés, attentèrent à leurs biens, à leur liberté, à leur vie, et prêchèrent ensuite une religion qu'ils avoient rendue aussi détestable qu'eux. Les tourmens étoient les interprètes de ces barbares, un bûcher enflammé leur réponse, et la cupidité

Digitized by Google

l'origine de leur zèle affreux. Ils annonçoient un Dieu pere de tous les humains, et ils massacroient des créatures humaines qui ne pouvoient sûrement reconnoître en eux des hommes. Je ne m'étendrai point sur cette plaie cruelle faite à la religion et à l'humanité; d'ailleurs ces horreurs sont assez connues, et les Européens doivent à jamais rougir de ne pouvoir les effacer de leur histoire.

Un petit nombre de Chébutois se sauverent dans les montagnes de Xarico, pour se dérober à un esclavage plus cruel pour eux que la mort. Une autre partie poussa jusqu'aux frontières du Pérou; là, l'imagination encore troublée des vastes scènes de carnage, il croyoit toujours rencontrer leurs farouches assassins. Les tristes restes de plusieurs nations Américaines s'unirent et formerent un nouveau peuple. Elles fonderent leur habitation au milieu de petites plaines situées entre des rochers et défendues par des bois inaccessibles. Elles s'estimoient heureuses après avoir tout perdu; elles étoient libres.

Le gouvernement fut confié à un capitaine nommé Xalisem: son pouvoir se bornoit à protéger la nation. Il dut cette place à sa valeur héroïque, et non aux droits de la naissance. Les loix furent aussi simples que l'esprit de ces peuples, et elles en étoient plus respectées: elles

Digitized by Google

tendoient à unir et non à diviser les cœurs, à concentrer l'intérêt particulier dans l'intérêt général ; elles n'attribuoient pas quelques privilèges à quelques individus pour soumettre le gros de la nation ; elles ne faisoient pas quelques heureux aux dépens de la multitude.

Unis par le malheur, les citoyens plus égaux s'aimerent davantage. Cependant il y avoit parmi eux presqu'autant de cultes différens que de chefs de famille ; mais ils ne se tourmenterent pas pour des cérémonies, parce qu'ils étoient religieux, et non vains et intéressés. Nul d'entr'eux, affectant un droit sur la pensée, n'apprenoit à haïr son voisin à cause de sa secte. La sûreté de l'état, telle étoit la loi universellement reconnue ; alors les infracteurs étoient sévèrement punis, fussent-ils descendans d'Ozimo, fussent-ils les enfans du soleil.

J'ai remarqué avec étonnement que dans plusieurs gouvernemens la justice détournoit son glaive devant quelques hommes puissans : ce qui les autorisoit à trahir les intérêts de la patrie, ou à porter leurs mains avides sur les revenus de l'état. Un pareil crime étoit inconnu chez les Chébutois ; jamais on n'entendit parler de guerres civiles ni religieuses, et je n'ai pu me familiariser avec l'histoire des Européens, quand j'ai vu qu'on n'avoit jamais disputé si l'on devoit

Digitized by Google

adorer Dieu, mais qu'on avoit versé des torrens de sang pour savoir comment il faut l'adorer! Ainsi, c'est plutôt l'extérieur du culte que le culte même, qui a servi de prétexte à l'embrâsement des états; ou plutôt l'homme a défendu la cause de son opinion, et non celle de la Divinité. Mais a-t-elle besoin qu'on défende son culte à main armée? Dieu ne refuse point les rayons de son soleil à l'impie adorateur des idoles: laissons à sa suprême grandeur le soin de venger ses offenses.

Les Chébutois (car ce peuple composé de vingt peuples divers, avoient retenu le nom qui imprimoit le plus de respect) devoient être nécessairement les irréconciliables ennemis des cruels Espagnols: la vengeance étoit leur premier devoir, j'ai presque dit leur vertu. Si un Espagnol tomboit entre leurs mains, ils lui faisoient souffrir les mêmes tourmens qu'ils avoient endurés: c'est ainsi qu'ils satisfaisoient à la mémoire de leurs braves ancêtres, lâchement égorgés.

Les Européens accusent encore aujourd'hui les Chébutois d'avoir été la nation la plus sanguinaire. Non, mon ami, elle fut la plus juste. Autrefois simple et tranquille dans ses mœurs, contente des présens de la nature, elle vivoit sans soupçonner la vengeance et la fureur; mais

Digitized by Google

à la vue de monstres nourris au carnage ; à l'aspect de leurs tyrans ensanglantés, les Chébutois imiterent leur cruauté, et bien-tôt les surpasserent. Ils se familiariserent avec les arts horribles qui portent la destruction. On ne les traita plus de stupides dès qu'on les vit redoutables ; toutes les passions violentes échauffoient leur courage.

On vit la liberté refleurir sur des rochers, après des fleuves de sang ; mais on ne la crut pas trop chèrement achetée. Les Chébutois braverent leurs ennemis jusques sous le cacique Azeb, mon pere. Il étoit brave, il avoit des vertus ; mais, le dirai-je ! il étoit plus philosophe que politique et guerrier. L'avarice, la superstition et la tyrannie conjurerent ensemble pour effacer de dessus la terre un peuple innocent et libre. Les Espagnols ne pouvoient souffrir une colonie d'Indiens voisins de leurs villes ; mais comment franchir les hautes montagnes de Xarico ? comment asservir des hommes qui frémissoient au seul nom d'esclavage ? Ils espérerent obtenir de la ruse ce qu'ils n'osoient attendre de la valeur. L'inimitié entre les deux nations paroissoit affoiblie par le tems ; quelques petites alliances étoient même formées par le relâchement de la discipline. Ils parurent plus modérés ; ils nous porterent des paroles de paix.

Digitized by Google

Le commerce s'introduisit entre les deux peuples : cette correspondance utile consacra leurs liaisons.

Déjà quelques missionnaires s'étoient glissés chez les Chébutois : leur extérieur composé, leur langage doux, leur zèle désintéressé ou qui paroissoit l'être, ne laisserent point soupçonner des espions secrets parmi un peuple qui savoit combattre, vaincre et punir, mais qui ignoroit les pièges de la trahison.

CHAPITRE III.

Mon pere, trompé par la douceur apparente de leur caractère, reçut ces missionnaires avec bonté. Dans sa jeunesse il avoit fréquenté quelques Européens ; de sorte qu'il possédoit plusieurs connoissances étrangeres à ses compatriotes. Amoureux des arts, il accueillit des hommes qui les cultivoient. Il avoit de la sagesse, de la grandeur d'ame, de l'humanité ; mais il ne prévoyoit pas assez les dangers. Trop peu défiant pour la place qu'il occupoit, il permit aux missionnaires de prêcher librement leur religion ; ne croyant pas qu'elle pût influer sur la forme du gouvernement, et que des hommes isolés et sans armes pussent jamais être dangereux à un peuple de guerriers. Cette religion étoit

Digitized by Google

nouvelle, imposante par ses cérémonies, annoncée par des hommes intelligens ; elle attira la foule, fit des progrès étonnans et rapides, plut par des dehors éclatans; et telle fut la première semence des troubles qui amenerent la ruine de ce peuple aveuglé.

Vous savez que les Américains ne sont pas tous de la même couleur : on y voit des femmes qui, en blancheur et en beauté, ne le cèdent en rien aux plus belles Européennes. Ma mere Alguézire eut la gloire d'être la plus aimable d'entr'elles. Unie à Azeb par les liens les plus doux, elle étoit alors dans tout l'éclat de la plus florissante jeunesse. Moi et une fille nommée Zaka étions les seuls fruits de leurs amours.

Alguézire eut le malheur de plaire à l'un des missionnaires, qui avoit un libre accès dans la demeure de mon pere. Il s'insinua près d'elle sous le masque de la probité ; mais il ne tarda pas à trahir son coupable dessein. Alguézire étoit une sauvage, elle fut fidelle à son époux.

Le missionnaire, trompé dans ses desirs, après plusieurs tentatives, eut recours à la force. Elle rendit ses efforts vains, et se plaignit à mon pere. Azeb, armé du glaive de la justice, mais sans haine et sans colère, crut pouvoir punir le perfide qui avoit attenté à l'honneur d'une femme que son rang et sa vertu auroient dû

Digitized by Google

faire respecter ; et selon la religion qu'il prêchoit, le séducteur audacieux n'en étoit que plus coupable. Les loix qui prononçoient la peine de mort contre la violence, furent exécutées.

Le châtiment de ce missionnaire eut des suites horribles : ses compagnons le blâmoient publiquement, mais en particulier lui donnoient le nom de martyr. Les Chébutois baptisés, excités à la révolte par leurs sourdes manœuvres, s'emporterent injurieusement contre mon pere ; ils crurent la religion outragée dans la personne du coupable justement puni. Animés à la vengeance par l'organe de leurs prêtres, ils firent une alliance secrète avec les Espagnols, et les conduisirent par des passages inconnus dans le centre des montagnes de Xarico.

Une guerre civile alloit embrâser l'état, et c'étoit la religion qui devoit aiguiser le fer. Mon pere vit qu'il seroit trop foible contre la plus grande partie de ses sujets révoltés ; il aima mieux céder pour épargner le sang, et ce fut de cette manière qu'il désarma ses sujets, se flattant de les convaincre bien-tôt de leur profonde erreur.

Il accepta donc le traité que les Espagnols lui offrirent, parce qu'il avoit espéré que ses sujets ouvriroient les yeux, et redeviendroient fidèles à leur premier serment, gage de leur

Digitized by Google

liberté, de leur bonheur. Malheureux Azeb ! plus malheureux citoyens ! Tous les yeux se fermerent sur les dangers et sur les désastres qui préparoient la ruine de la patrie.

Tandis que les jeunes Chébutois, le front ceint de fleurs, célébroient au milieu des festins cette nouvelle alliance, ils furent trahis par leurs compatriotes superstitieux. Au signal qu'ils donnerent, les Espagnols commencerent le carnage. Surpris, enveloppé de toute part, ce peuple ne put se défendre, et le fer dans la main de la férocité choisit à son gré ses victimes.

Azeb, qui avoit un secret pressentiment de cette trahison, s'échappa du carnage où ses sujets innocens étoient plongés. Au milieu de tant d'horreurs, il eut la joie de voir son fils et sa fille sauvés par les soins d'un serviteur fidèle ; mais, parmi la foule des assassins, il perdit la belle Alguézire. O douleur ! il vit la main qui perça son cœur, il entendit les derniers mots de sa bouche expirante, et son bras fut impuissant à la venger.

Quelques sujets rassemblés autour de sa personne, protégerent sa vie, et favoriserent son évasion. Obligé de céder à leurs pleurs, il nous prit entre ses bras ; et après avoir marché longtems, accompagné d'un seul domestique, il se cacha dans des antres secrets à lui seul connus.

Digitized by Google

Du fond de cet asyle on distinguoit la flamme des bûchers qui consumoient nos malheureux concitoyens, et l'écho nous reportoit sur ces rochers déserts leurs cris lamentables. La fumée qui sortoit des cabanes embrâsées, s'élevoit en noirs tourbillons, obscurcissoit le ciel étendoit sa vapeur jusques sur nous, et se mêloit à l'air que nous respirions.

Ceux des nôtres qu'on voulut forcer à embrasser une religion qu'on leur avoit trop appris à détester, aimerent mieux expirer dans les flammes. On les vit danser autour du bûcher, puis embrasser le bois qui alloit les réduire en cendres. Aussi courageux que les Espagnols étoient lâches, ils chantoient au milieu des tourmens les louanges de Xuixoto, croyant mourir pour sa gloire; et, dans cette idée, ils expiroient avec une sorte de joie.

Les Espagnols ne cesserent d'égorger que lorsque les victimes leur manquerent. Alors ils leverent leurs mains sanglantes vers le ciel, comme pour lui offrir le sacrifice de plusieurs milliers d'hommes. Ils se livrerent à une joie effrénée, et s'applaudirent, dans le sein de la débauche, de leurs crimes nombreux.

Ils instituerent une fête solemnelle, où ils célebrerent la mémoire de l'adultère, comme celle d'un saint qui devient leur digne patron.

Digitized by Google

Mais, ô châtiment de la justice divine ! les chrétiens Chébutois qui avoient trahi leurs concitoyens, furent trahis à leur tour, et reçurent le prix de leur perfidie. Esclaves et chargés de chaînes, condamnés aux plus vils travaux par ces mêmes Espagnols, justes une fois, leurs remords tardifs vengerent du moins la patrie et mon pere.

CHAPITRE IV.

DANS un vallon ceint de hautes montagnes et presqu'inaccessible, nous demeurâmes cachés pendant quelques jours. N'osant sortir de dessous la voûte d'un rocher, Azeb choisit une nuit des plus sombres, et nous conduisit, par des routes secrètes, vers un désert que lui seul connoissoit. On avoit mis sa tête à prix. Que de fatigues essuya ce bon pere veillant sur tous nos besoins pendant un voyage aussi pénible ! Que de fois il trembla pour nos misérables jours ! Non, ce n'étoit point le pouvoir qu'il regrettoit, c'étoit notre mere infortunée, dont l'image le suivoit sans cesse. Je l'ai vu plusieurs fois, en prononçant son nom, verser des larmes, nous approcher de son sein, nous en éloigner, comme s'il eût craint de nous faire partager ses douleurs.

Digitized by Google

Notre débile enfance eut besoin de toute son active tendresse pour ne pas succomber en route ; mais il avoit tout prévu, et il sut dompter toutes les traverses. Accompagné du seul Caboul, son fidèle compagnon, il arriva dans l'asyle impénétrable qu'il avoit choisi pour y terminer ses jours. Figurez-vous des rochers escarpés qui environnent une plaine assez agréable, comme si la nature eût voulu la dérober à tous les yeux ; d'un côté les montagnes de Xarico, de l'autre des bois inaccessibles ; c'est-là que, dans une caverne spacieuse, mon pere avoit déposé ses trésors à couvert des Espagnols et de leurs recherches avaricieuses. Là, nous nous trouvâmes en sûreté et comme dans une citadelle où la nature prenoit soin en même-tems de nous nourrir et de nous protéger.

Je tiens tous ces détails de la bouche de mon pere, qui me les a confirmés dans plusieurs récits. Je n'avois alors que trois ans, et Zaka en avoit deux. C'est un âge où, par sa foiblesse, l'homme paroît le plus infortuné des êtres, et où j'ai été le plus heureux parce que j'étois insensible aux malheurs qui m'environnoient.

Dans les premiers tems nous demeurions toujours dans une caverne obscure, et je ne savois pas alors que c'étoit pour conserver une vie pour laquelle j'avois une indifférence absolue. Mes

yeux s'accoutumerent aux ténèbres, et ne m'empêcherent plus de distinguer les objets. Aujourd'hui je jouis encore du privilège de voir distinctement dans l'ombre la plus épaisse.

Mon pere, Caboul, Zaka, et moi, tel fut le petit nombre des infortunés échappés à la fureur des Espagnols. Jamais mon pere ne se hasardoit à monter au sommet des rochers, dans la crainte d'être découvert. Nos tyrans avoient étendu leurs habitations dans les plaines qui bordoient ces rochers: dans la suite nous nous promenions seulement sur un petit côteau orné de gazon, où nous respirions le frais. Que d'inquiétudes nous causâmes à la tendre sollicitude d'Azeb! Il étoit obligé d'interrompre nos jeux innocens; il nous interdisoit jusqu'aux cris de la joie; nous ne pouvions soupçonner pourquoi il refrenoit nos transports, pourquoi il nous empêchoit de sortir de l'espace circonscrit. Notre raison commençante, accusoit sa sévérité, qui n'étoit que le fruit de sa vigilante tendresse.

Notre petite plaine étoit assez fertile pour nous procurer une nourriture suffisante et convenable: la Providence a soin de l'homme en quelque lieu qu'il se trouve, pourvu que son travail interroge sa libéralité. Cher chevalier, arrêtez-vous un instant; contemplez un spectacle

Digitized by Google

tacle qui intéressera votre cœur sensible ; voyez un cacique qui s'asseyoit sur un trône d'or et possédoit autant de trésors qu'en peut desirer l'ambition des monarques de l'Europe ; voyez-le cultiver la terre de cette même main qui portoit le sceptre. Il ne le regrette pas ; il est à lui-même, et il se trouve payé de toutes ses peines, lorsqu'un de ses enfans lui sourit. Les désastres de sa nation ; voilà ce qui le touche encore ; il a fait sans peine le sacrifice de l'autorité ; mais il ne s'accoutume pas aux images effrayantes de la patrie exterminée. Il m'a dit souvent qu'il se trouvoit plus heureux dans cette solitude, n'ayant à lutter que contre les besoins de la vie, que lorsqu'au milieu des hommages qui environnent la royauté, il avoit les inquiétudes du commandement, et les soucis renaissans d'une prévoyance journalière.

Pere tendre, il apprêtoit de ses mains l'aliment qui soutenoit notre vie défaillante ; chef adoré, il possédoit un ami dans un de ses anciens serviteurs ; et peut-être il rendoit graces au ciel de son infortune, puisqu'il avoit rencontré un cœur, lorsqu'il n'avoit plus de diadême.

Une herbe de bon goût, le fruit du cacoyer, des racines succulentes, quelquefois du gibier ; voilà ce qui composoit les mets de notre table. Je ne détaillerai point ici les prodiges d'indus-

Digitized by Google

trie que le soin de notre conservation sut dicter à mon pere. Caboul lui disputoit la gloire du travail, et mon pere le récompensoit de son zèle en s'avouant vaincu. Nous nous étions accoutumés à le regarder aussi comme un pere ; et, dans les premières années de notre vie, nous ne mettions aucune différence entre lui et l'auteur de nos jours. A leur rencontre nous nous précipitions également entre leurs bras, et les caresses de l'un et de l'autre nous sembloient tout aussi vives. Contens de notre sort, nous ne formions aucun desir, et nous croissions en âge, sans nous appercevoir que nous avancions dans le chemin de la vie, et que des clartés fatales alloient bien-tôt rompre le charme et l'insouciance du jeune-âge.

Quant au système de notre éducation, Azeb l'avoit dressé sur le plan le plus sûr pour notre félicité. Il avoit résolu de nous abandonner aux leçons de la bonne et simple nature, persuadé que tout ce qu'elle fait est bien fait, et que ce n'est qu'en la contredisant que nous nous sommes ouvert la source de tant de maux. Sa voix sacrée lui paroissoit préférable à toute autre, parce qu'elle est plus sûre, et que l'ignorance vaut mieux que l'erreur.

Azeb avoit connu les loix, les coutumes et le culte de divers peuples. Il avoit réfléchi sur

Digitized by Google

les contrariétés qui obscurcissent l'esprit de l'homme, et lui font bâtir des loix chimériques à la place de ces loix simples qui n'égarent jamais un cœur droit et sincère. Il vouloit éloigner de nous ces opinions incertaines qui nous tourmentent, parce que nous sentons confusément que leur base nous échappe, et il crut avancer notre raison en nous dégageant de cette foule de mots, source de nos disputes et de nos haines.

D'ailleurs il pensoit que comme nos jours devoient s'écouler, dans ce lieu désert, au milieu de la paix et de l'innocence, nous n'aurions pas besoin de préceptes, qu'il suffisoit de nous faire pratiquer ce qui étoit bon et juste, et que l'avertissement pourroit jaillir du fond de nos cœurs, puisque Dieu avoit daigné gratifier la nature humaine d'un élan particulier vers la source de la vie et de l'existence. A toutes les facultés qu'il nous a prodiguées, n'auroit-il pas joint la fin sensible qui nous mène vers lui ? Si cela n'étoit pas, chaque être seroit donc isolé ; la création seroit morte, et le lien qui nous unit au grand tout seroit rompu ; où existeroit cette intime révélation, si du trône de sa gloire Dieu ne l'avoit gravée dans le sein du foible nourrisson ? En croissant, en levant les regards vers la voûte du firmament, il faut qu'il la recon-

Digitized by Google

noisse pour l'ouvrage de sa main, ou il retombe dans la classe des brutes. Non, du côté de ce présent, Dieu n'a pas fait l'homme inférieur aux anges.

Le principal soin dont s'occupa Azeb, fut de nous enseigner les mots usités et nécessaires pour les besoins de la vie; il ne nous exposoit jamais que la signification des objets physiques; il éloigna sur-tout de notre esprit l'idée de la mort, et il nous représentoit tous les objets de la nature comme animés et sensibles; il nous faisoit respecter un oiseau, une mouche, une fourmi, et nos pieds étoient accoutumés à se détourner, de peur de l'écraser. Il nous répétoit incessamment: Ne faites point souffrir cet animal; il n'est pas à vous; car si vous marchez sur lui, Caboul et moi marcherons sur vous. Respectez tout ce qui a le mouvement; car vous n'êtes pas plus dans le monde que cette mouche qui vole.

Ainsi, il abandonna nos cœurs à la sensibilité, et nous accoutuma à regarder tout ce qui nous environnoit comme doué d'un principe de vie; de sorte que nous étions parvenus au point de saluer les animaux comme nos freres, comme nos égaux. Jamais notre langue ne se trempa dans leur sang; ou quand la nécessité avoit obligé Azeb d'en mettre quelques-uns à mort, il les

Digitized by Google

tuoit loin de nos regrads, et ces animaux ne portoient plus sur notre table l'apparence d'un être qui avoit reçu un souffle de vie.

Nous avions douze ans, que l'idée de la destruction n'étoit point encore entrée dans notre imagination : nous jouissions des bienfaits de la nature sans trouble et sans remords, et la mort seroit venue nous frapper sans que nous la connussions ; l'image même du dépérissement étoit étrangère à nos réflexions.

Dès que nous pûmes le comprendre, Azeb nous parla des plaines voisines comme d'un lieu où habitoient des méchans qui ne respectoient pas la sensibilité de leur prochain, et qui, se faisant du mal les uns aux autres, en feroient à tous ceux qui les approcheroient. Il nous prit à tous deux un frisson intérieur ; et envisageant qu'au-delà de ces rochers il existoit des méchans, nous regardâmes le lieu que nous habitions comme celui dont nous ne devions pas nous écarter, sous peine de souffrir.

Azeb eut grand soin de nous imposer de bonne heure des travaux proportionnés à la foiblesse de notre enfance : il nous entretint dans ces exercices salutaires qui développerent l'usage de nos membres, et rendirent nos corps souples et agiles.

Chaque jour, nous assistions au lever de l'au-

Digitized by Google

rore, et il ne nous étoit pas permis de passer dans le sommeil cette heure sacrée du jour. Nous contractâmes l'heureuse habitude du travail ; il remplissoit les trois quarts de la journée ; il nous devint nécessaire, et même agréable.

Cette vie tempérée et agissante nous tenoit gais et vigoureux. Une espèce de chant mesuré accompagnoit nos exercices : la voix de Caboul et celle de mon pere nous répondoient à une grande distance, et notre poitrine se fortifioit en même-tems que nos bras. Il m'en est resté une voix forte, que dans la suite j'ai été obligé d'adoucir en vivant parmi des hommes civilisés, lesquels, à mon sens, ont perdu tous les accents de la nature, et ne font plus que siffler ou murmurer.

La santé circuloit dans nos veines ; une vivacité bouillante régnoit dans tous nos mouvemens ; jamais l'odieux joug de la contrainte n'affaissa le ressort de notre ame, libres, nous fûmes heureux. Si nous connûmes la douleur, peine inévitable et passagère, nous ne connûmes point le chagrin, l'inquiétude de l'avenir. Nos desirs se réduisoient à peu de chose : ils étoient tous satisfaits, et nous ne devinions pas qu'il existoit des sciences que l'on n'acquiert que par les larmes, les tourmens et la captivité des premières années de la vie de l'homme.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

CEPENDANT nous approchions de cet âge redoutable où les pénibles et agréables sensations du cœur humain se font sentir dans toute leur vivacité, étonnent l'ame par leur nouveauté, et la ravissent par leurs décevantes douceurs. O jour d'innocence, de trouble et de volupté! Ma raison étoit enveloppée dans une heureuse obscurité; je ne connoissois ni la nature, ni moi-même. . . Il m'est difficile aujourd'hui de remonter à mes premières sensations, et de marquer toutes celles que ma mémoire m'apporte confusément.

Vous verrez néanmoins mes desirs naître les uns des autres; mais ne jugez pas pour cela que tous les hommes ont la même manière de voir, de sentir, de desirer et de jouir. Des êtres qui paroissent semblables, diffèrent quelquefois tellement qu'on les croiroit opposés.

Mon ouvrage est trop difficile pour qu'il ne demeure pas imparfait. Les années ont effacé en partie les images qui étoient alors si vivement imprimées dans mon ame; et que de foiblesses de l'esprit humain ont passé sans se laisser remarquer! Combien de fois sur les mêmes objets ai-je changé de sentiment! quel flux et quel

Digitized by Google

reflux de jugemens contradictoires ! Aidez-moi dans ce labyrinte où vous m'avez engagé, et suppléez aux idées intermédiaires.

Mes premières sensations ont été les soupirs d'un cœur qui demande le bien-être. Je sentoit le besoin d'être heureux, et j'attendois mes petites jouissances de la main qui avoit commencé à les répandre sur moi. Je me rappelle parfaitement que j'aimois l'être qui me présentoit ma nourriture, qu'il me tardoit de le revoir lorsqu'il étoit absent, et que je souffrois lorsque j'étois séparé de lui. Il me souvient d'avoir beaucoup pleuré en voyant Caboul qui s'étoit blessé à la main. Je lus sur son visage pâle la douleur qu'il éprouvoit, et j'en ressentis le contre-coup.

La joie d'Aneb me pénétroit de joie, et je distinguois d'abord quand quelque peine invisible changeoit son visage. Je crois que la sensibilité existe dans l'ame de l'enfant, et qu'il est déjà soumis à partager le plaisir et la douleur de ceux qui l'environnent.

L'amour de la société a encore été l'une de mes fortes sensations. Je n'aimois point à être seul ; j'étois bien-aise quand je rencontrois mon pere ou Caboul ; quand ils me caressoient, quand ils me soulevoient dans leurs grands bras. Je les sollicitois à me parler, lorsque leurs tra-

Digitized by Google

vaux les occupoient tout entiers. J'avois besoin de lire dans leurs yeux les sentimens qui les animoient à mon égard ; et je me rappelle que je les devinois très-bien ; j'ose même croire que l'enfant est plus physionomiste que l'homme fait. Comme il est tout instinct, il sent l'ame de celui qui l'approche : je ne me suis jamais trompé sur la physionomie sereine ou triste de mes deux supérieurs.

J'étois encore plus charmé lorsque je jouois avec Zaka. Si nos petits jeux nous brouilloient, le besoin d'être ensemble nous rapprochoit bien-tôt. Quand elle étoit fâchée et qu'elle s'éloignoit, c'étoit moi qui courois après elle, et je ne pouvois souffrir son éloignement plus d'une heure ou deux. Je voulois l'assujettir à mes divertissemens ; mais c'étoit elle qui m'assujettissoit aux siens.

Voilà les premiers mouvemens que je puis appeler en moi les mouvemens dominans et qui n'ont été gravés dans mon cœur par aucune main humaine. Je ne sais si j'avois déjà le germe des autres penchans : je ne puis faire ici remarquer leur liaison, car je ne l'ai point sentie moi-même. J'étois un être social, puisque je n'étois point indépendant des moindres signes qui se faisoient autour de moi, que je les interprétois avec justesse, et que j'y répondois avec facilité.

Digitized by Google

Je puis assurer avec sincérité que j'étois absolument exempt d'orgueil et de vanité, car on ne m'avoit jamais loué : on ne m'avoit point dit que je fusse beau ou laid, et je n'avois jamais songé aux attraits de ma petite figure. La jalousie m'étoit inconnue, car il n'y avoit jamais eu aucune préférence marquée entre Zaka et moi. La vérité m'oblige d'avouer encore que je n'avois pas plus d'amitié pour Azeb que pour Caboul : le degré de mon affection variait selon le bien qu'ils me faisoient; les liens du sang n'étoient en moi que les nœuds de la reconnoissance.

Je n'avois aucun regret de mes actions quelconques : l'aigre voix du reproche ne retentit jamais à mon oreille.

On n'avoit point peuplé mon imagination de fantômes : je ne redoutois rien, soit que l'ombre m'enveloppât, soit que le ciel s'embrasât d'éclairs. Je ne reconnoissois aucun être malfaisant dans la nature; et quand j'étois averti par la douleur de mieux prendre garde à ma conservation, Azeb et Caboul ne joignoient point leurs cris à mes plaintes; ils attendoient froidement que la douleur fût passée; leur visage calme me disoit que ce n'étoit rien; et comme je sentois qu'ils m'aimoient, j'ajoutois foi à leur physionomie.

Digitized by Google

L'idée d'une propriété particulière et exclusive n'entra point dans mon entendement. Jamais rien ne me fut refusé; quand je demandois quelque chose d'impossible, on ne me répondoit pas, et mon caprice cessoit de lui-même.

Tous mes desirs se bornoient à satisfaire mon appétit, et je ne sais quoi de secret me disoit que de ce côté la nature étoit inépuisable, et que je ne manquerois jamais de nourriture. Ayant vu le vallon que j'habitois produire presque sans relâche des fruits de plusieurs espèces, j'ignorois jusqu'aux termes de besoin et de pauvreté.

Je considérois les vases d'or de mon pere d'un œil aussi indifférent que les rochers qui ceignoient notre habitation : seulement leur couleur et leur éclat me causoient un léger contentement. Je ne haïssois personne, personne ne m'offensoit ; l'espérance m'étoit étrangere, je ne prévoyois point l'avenir. Borné au présent, rien ne m'alarmoit, et la seule douleur me sembloit un mal. Le moment passé, je l'oubliois.

Ainsi j'avançois, sur une pente douce et fortunée, vers le printems de la vie, vers la saison où des passions, jusques-là inconnues, s'éveillent comme une rapide tempête, entraînent

Digitized by Google

nos cœurs comme un torrent impétueux, et où l'amour qui nous enivre nous met sous le joug de son empire. »

Ma raison avoit commencé à jeter ses premiers rayons; ils tomberent sur les objets qui m'environnoient : j'apperçus quelques-uns de leurs rapports; je les comparai, je les jugeai, et de ces résultats naquirent des idées nouvelles. Je fis quantité de remarques qui m'étonnerent moi-même. Je bâtis de petits systêmes qui, tout extravagans qu'ils étoient, attestoient le libre exercice de ma pensée. J'approuvois et je blâmois. Je me souviens que mon pere, attentif et se recueillant, avoit alors une physionomie que je ne lui avois pas encore vue; qu'il me regardoit, et que son silence étoit expressif.

Je perdis cette pétulante étourderie qui caractérisoit mes premiers ans. J'étois tour-à-tour tranquille ou agité, sombre ou joyeux; l'ennui me glaçoit ou la volupté m'enflammoit.

Ce nouveau sentiment qui se développoit en moi, me fit appercevoir toute la profondeur de mon être. Je réfléchis sur moi-même, je m'interrogeai, je sondai l'abyme de mon cœur : un desir de feu en remplissoit toute la capacité; et ce desir que je ne pouvois définir, qui m'effrayoit, me tourmentoit, me donna

Digitized by Google

cependant quelques momens d'extase qui me dédommagerent de cet état cruel.

Je sentis qu'il me manquoit quelque chose nécessaire à mon bonheur, moi qui jusqu'ici n'avois rien desiré. Un chagrin lent et destructeur s'empara de mon ame; une mélancolie profonde égaroit mes esprits; un trouble qui alloit toujours croissant, que dis-je! une fureur sourde grondoit dans mon sein. Ces phénomenes nouveaux décomposoient pour moi le tranquille spectacle de la nature. Je pleurois sans sujet, je me réjouissois de même. Les vives étincelles d'un feu inconnu parcouroient mes veines et jetoient dans mon cœur des émotions à-la-fois douces et pénibles.

Enfin, la compagnie de mon pere et de Caboul me devint insupportable; car ils étoient absolument étrangers aux sentimens qui me dominoient : Zaka, la seule Zaka adoucissoit mon chagrin, mais non pas mon trouble. Il redoubloit lorsque j'étois près d'elle : je ne la regardois plus avec la même assurance; un éclair de ses yeux me jetoit dans l'abattement ou dans une joie folle. Je tremblois en lui parlant des choses les plus indifférentes : j'avois toujours le même zèle pour lui rendre mille petits services; mais ce zèle avoit quelque chose d'emporté que je voulois vainement contraindre.

Digitized by Google

Les racines les plus succulentes, que j'arrachois du jardin, je les conservois pour Zaka, et je donnois les moins bonnes à mon pere.

Que j'étois content lorsque Zaka ayant la tête baissée, ou appliquée à quelqu'ouvrage, je pouvois en silence dévorer ses charmes sans en être vu! Si l'on me surprenoit alors, je rougissois comme si une honte secrète m'eût atteint.

CHAPITRE VI.

Il falloit que Zaka se fût apperçue du trouble qui me dévoroit, car elle étoit devenue aussi craintive que moi; elle hésitoit à me demander ce que j'avois, et j'hésitois à lui découvrir ce que je ressentois.

Je reconnus que son cœur n'étoit pas plus tranquille que le mien. Cette découverte m'inspira un grand contentement, sans savoir pourquoi. En la voyant inquiète, agitée, je tombai dans une espèce de ravissement que je ne puis définir. Son maintien étoit plus réservé, elle n'osoit plus badiner avec moi; mais je la voyois chaque jour inventer mille prétextes pour rester à mes côtés. Elle fuyoit sans raison, et sans raison revenoit un instant après.

Mon cœur étoit trop surchargé pour ne pas

Digitized by Google

s'ouvrir ; mais je ne savois à qui dire mon secret, si c'étoit à Azeb ou à Caboul, afin d'apprendre d'eux le moyen de me tranquilliser. Zaka m'étoit trop redoutable ; ma voix expiroit en sa présence ; je ne savois de quels termes me servir pour lui peindre la situation de mon ame ; et pourtant j'entrevoyois qu'elle seule pouvoit me comprendre.

Malgré ma ferme résolution de calmer mes tourmens en lui en faisant l'aveu, de jour en jour je devenois plus timide ; mon cœur voloit sur mes lèvres, et ne s'échappoit jamais.

Je me suis demandé, dans un âge plus avancé, pourquoi l'amour, cette passion si légitime, s'effraie de lui-même, se déguise comme par honte, sous le nom d'amitié, et se rend sous ce masque, douloureux et pénible.

Que de traits déchirent l'ame avant qu'elle ose d'elle-même s'abandonner au plaisir d'aimer et d'être aimé ! Quel est donc ce frein importun qui nous arrête dans la carrière du bonheur ? D'où naît cet effroi qui semble nous avertir que la félicité est dangereuse ? La plus heureuse des passions est environnée d'épines qui écartent notre main.

L'amour est sans honte chez les animaux, parce que ce n'est en eux qu'un instinct aveugle ; mais chez l'homme, c'est une volupté

Digitized by Google

profonde et durable. Il n'est point de volupt- sans la pudeur : c'est elle qui assaisonne notre bonheur, qui le rend plus touchant et plus vif; l'imagination nous apporte des plaisirs qui n'appartiennent qu'à elle.

J'étois heureux par mon imagination; je n'avois d'autres idées, d'autres mouvemens, que ceux que je recevois de mon amour. Je marchois de pensée en pensée, et toutes me plaisoient. Si je voyois de loin Caboul ou mon pere, je les évitois : ils venoient me distraire de la seule idée qui me charmoit profondément.

Je respirois avec plus de liberté lorsque je me trouvois dans un lieu parfaitement solitaire. Je n'éprouvois quelque repos que sur la cime des montagnes, ou dans le fond d'un bois ténébreux. Mes pensées, toutes contraires les unes aux autres, se succédoient avec la plus grande rapidité. Tantôt les tourmens que j'endurois se changeoient en sentimens agréables; tantôt une mélancolie sombre prenoit le dessus et obscurcissoit tout mon être. Un arbre touffu m'offroit-il son ombrage, je m'y arrêtois, et là, sur la première fleur que rencontroient mes regards, mon imagination dessinoit les traits de Zaka. Des larmes involontaires couloient de mes yeux, et je ne savois

à qui

Digitized by Google

à qui reprocher la douleur muette et délicieuse qui remplissoit mon ame.

Je soupirois à la vue du cristal des fontaines, de l'herbe molle des prairies, de la nuée transparente qui voloit dans les airs : il me manquoit un bien que mon œil avide poursuivoit dans les objets mouvans de la nature. Je surabondois de vie, et je la répandois jusques sur les êtres inanimés.

Plus les lieux où je me trouvois étoient sombres, plus l'image de Zaka venoit avec tous ses rayons éclairer ces déserts. Ah ! quand mon imagination fatiguée voyoit fuir son adorable fantôme, tout demeuroit autour de moi froid et immobile comme la pierre sur laquelle je m'asseyois.

Alors, si j'appercevois une colline élevée, j'y portois mes pas : il falloit un plus vaste horizon à mon cœur oppressé de soupirs. De-là je considérois l'espace qui me séparoit de Zaka ; je cherchois des yeux si sa vue ne pouvoit pas l'embrasser et me découvrir. Un instant après, l'ennui me saisissoit, et d'un pied précipité je revolois vers l'endroit où je savois la trouver. A mon retour, si elle se plaignoit de mon absence, ce seul mot de sa bouche faisoit tressaillir mon ame de joie, et ma douleur se calmoit. Auprès d'elle je me disois : Je

Digitized by Google

suis bien ici ; et je serois mal ailleurs ; c'est ici que je sens le plaisir de l'ame.

CHAPITRE VII.

PORTANT toujours Zaka au fond de mon cœur, les pensées auxquelles je m'abandonnois en songeant à elle, me conduisirent un jour fort loin dans notre caverne. Je parvins jusqu'au rocher le plus éloigné, qui terminoit le ceintre dont notre plaine étoit fermée, et je le franchis. J'errois, guidé par la mélancolie ; j'oubliois les précipices qui m'environnoient, et les hommes méchans dont Azeb m'avoit parlé. L'amour, qui occupoit mon ame, ne me laissoit pas le soin de réfléchir qu'ils avoient leur habitation non loin de ces lieux.

Je gravis jusqu'au sommet de la montagne, et bien-tôt, à mon grand étonnement, je découvris une plaine immense, moi qui n'avois jamais vu qu'un vallon resserré. Non : je suis incapable de rendre ce que je sentis à l'aspect de ce magnifique spectacle. Un rang de rochers, entre lesquels étoient de plus petites plaines presque toutes de sable, avoit été comme un rideau qui m'avoit caché la nature. Je n'avois entendu que le rugissement de quelques animaux féroces ; je n'avois habité qu'un désert,

Digitized by Google

O joie, lorsque je vis pour la première fois de campagnes florissantes, des productions qui m'étoient inconnnes, le radieux mélange des couleurs ! Les arbres étoient en fleurs ; leur odeur délicieuse sembloit être le parfum que la terre envoyoit au ciel en signe de reconnoissance. Le soleil, dans toute sa majesté, doroit les plantes qu'il faisoit éclorre. Dans le lointain, les bras d'un fleuve majestueux coupoient en arcs argentés les prés humides. Que mon œil étoit charmé de poursuivre son cours ! J'étois muet d'admiration à ces rochers, remparts sourcilleux qui entouroient ma triste demeure ; transformés en une tour bleue, ils me donnoient un spectacle ravissant.

Pénétré de joie, avide de voir et de jouir, je considérois chaque objet ; j'y revenois encore ; et je ne me lassois point de le contempler. Je m'écriois par intervalle : Ah, si Zaka étoit ici ! Un doux mouvement remua mon cœur ; je sentis que j'allois pleurer, je ne retins pas mes larmes ; elles coulerent délicieusement. Etoit-ce l'amour, étoit-ce le charme de la nature, qui m'attendrissoit à ce point ? Tous deux avoient rassemblé leurs sensations pour enchanter mon ame, et je crois que le moment où elles se réunissent est le complément de la félicité de l'homme.

Digitized by Google

Je descendis de la montagne à pas lents, tendant les bras vers le ciel : mes pieds nuds se plongerent dans le tendre gazon. Je cherchois à rendre graces à l'auteur de ma joie ; je le cherchois, je ne le connoissois pas encore ; mais déjà j'admirois ses ouvrages et je le devinois par sentiment. J'étois heureux, et mon cœur créoit un long cantique d'actions de graces dans une langue qui n'avoit point de mots.

Enfin, sorti du charme profond où les beautés de la nature m'avoient retenu, j'eus un moment d'inquiétude ; je songeai que je n'étois pas loin des hommes méchans, dont mon pere m'avoit parlé : mais je crus qu'ils ne pouvoient pas exister dans un aussi beau climat. Tout me rassuroit ; le calme, le silence, la fraîcheur de l'air, le concert des oiseaux. Des animaux couverts d'une laine touffue bondissoient autour de moi ; mes mains les caresserent avec transport. Je rencontrois de petits bosquets d'arbres chargés de fruits, et qui plioient sous le fardeau. Dans le plaisir inexprimable qui me saisissoit, je sautois comme un enfant et frappois des deux mains, tournant vingt fois autour de l'objet qui m'avoit émerveillé.

Conduit à chaque pas par un nouveau plaisir, j'avançai fort loin : j'apperçus une cabane ouverte ; j'y entrai. Elle étoit déserte ; mais,

Digitized by Google

en voyant des vases et différens ustensiles à peu-près semblables à ceux dont je m'étois servi dès mon enfance, j'eus l'idée d'un peuple nouveau. Je ne fus point tenté de les emporter, puisqu'ils m'auroient été inutiles; mais je cueillis une fleur et un fruit pour Zaka, et je dirigeai mes pas vers mon désert. Ah! si Zaka eût été là, j'aurois choisi cette cabane abandonnée, et je me serois contenté d'aller revoir quelquefois ceux qui avoient élevé mon enfance. Je sentois que j'étois assez fort pour me séparer d'eux; et pour demander à la terre ma nourriture et celle de Zaka. J'aurois été fier de cultiver la terre pour elle et de la laisser reposer, pourvu qu'elle eût regardé mes travaux en souriant par intervalle.

CHAPITRE VIII.

ZAKA fut le premier objet que j'apperçus à mon retour. Sa vue me causa un extrême plaisir, parce que j'avois quelque chose de nouveau à lui annoncer; et c'étoit une volupté pour moi de la rendre attentive et de l'intéresser à ce que je lui disois. Mon absence l'avoit rendue inquiète; elle m'avoit cherché de tous côtés. Avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, elle me fit de tendres reproches et se plaignit

Digitized by Google

du chagrin que je lui avois causé ; chagrin précieux à mon cœur.

Je lui offris mes petits présens : ils lui furent aussi agréables que si je lui eusse donné les plus grandes richesses. Elle plaça la fleur dans ses cheveux noirs qui rouloient jusques sur son sein : elle prit le fruit qu'elle sépara avec ses belles dents, et m'en donna la moitié que je mangeai avec délices, car sa bouche y avoit touché.

Zaka fut curieuse de voir ce que j'avois vu ; elle se promit un plaisir égal au mien : nous arrêtâmes que le jour suivant nous irions ensemble, par la route que j'avois découverte, visiter la belle plaine. Azeb s'étonna lorsque je lui fis naïvement le récit de mon voyage. Fidèle à ses principes, il ne blâma point la hardiesse avec laquelle je m'étois exposé ; mais décrivant un cercle avec son bras, il nous défendit de franchir les rochers qui bornoient notre enceinte.

Nous avions connu Azeb sous les rapports de bienfaiteur, d'homme attentif à nos besoins, mais non sous ceux de maître qui pût borner nos pas avec un geste de sa main. Nous conçûmes le projet de la désobéissance, au moment même qu'il nous intimoit son ordre, parce que cet ordre nous sembloit injuste ; puisque nous

Digitized by Google

avions la force d'escalader les rochers, pourquoi n'aurions-nous pas déployé en liberté nos facultés naissantes ?

Nous nous dérobâmes avant l'aurore pour aller voir la belle plaine. J'aidois Zaka, je la guidois à travers les sentiers périlleux. Nous atteignîmes enfin le but de nos travaux et nous fûmes magnifiquement récompensés de notre courage. Ma chere Zaka éprouva le même ravissement qui avoit pénétré mon ame. Que dis-je ! la sensibilité de son cœur lui procura une joie plus vive encore. Que j'étois satisfait de la voir contente ! Plus heureux que la veille, je regardois Zaka et la nature ; mais la nature me sembloit moins belle, moins ravissante que Zaka. Nous nous assîmes près d'un petit ruisseau dont l'eau étoit transparente : Zaka s'y mira et elle rougit. A l'ombre d'un oranger nous badinâmes, nous nous jettâmes des fleurs : l'aimable vivacité de Zaka me fit faire mille folies. Les oiseaux chantoient au-dessus de nos têtes et formoient le plus tendre ramage. Nous y prêtâmes l'oreille, et leurs accens parlerent vivement à nos cœurs.

Pourquoi ne chantons-nous pas comme eux, dis-je à Zaka ? Zaka ne répondit rien et soupiroit les yeux baissés. Le plus vif coloris ani-

Digitized by Google

moit ses joues; ses mains que je serrois, tremblaient dans les miennes, elle leva un instant les yeux, et un regard plus vif, plus perçant que l'éclair, acheva d'embrâser tout mon être. Des larmes ruisseloient le long de ses joues enflammées et tomboient mouiller son sein palpitant. Je recueillis ses larmes brûlantes, et la pressant avec feu contre mon sein, je lui dis: Tu pleures ma Zaka, tu pleures, et tu caches tes chagrins à Zidzem... Tu ne l'aimes point comme il t'aime; tu trembles, tu détournes les yeux... Dis, pourquoi veux-tu me fuir, moi qui ne suis bien qu'auprès de toi? Elle vouloit s'échapper, je la retins fortement dans mes bras. ... Que tu es injuste, Zidzem! Tu es aussi troublé, aussi inquiet que moi, et tu me demandes ce que tu ne veux pas me découvrir: tu me caches ton cœur, et depuis long-tems je cherche à t'expliquer les secrets du mien. Je ne veux rien avoir de caché pour toi. J'ai senti des mouvemens, mon cher Zidzem, des mouvemens inconnus que je ne puis t'exprimer moi-même: aide-moi à les définir. Je soupire, lorsque tu es absent, et je soupire encore lorsque je suis près de toi. Ce n'est qu'avec une certaine honte timide que je te rends tes caresses. Pourquoi ne ressens-je pas la même chose, auprès d'Azeb et de Caboul? Ah, Zidzem!

Digitized by Google

tu es ma plus grande félicité : c'est tout ce que je te puis dire.

Je fus étonné, lorsque dans le tableau que Zaka fit de son cœur, je reconnus le mien. C'est ainsi que je suis, m'écriai-je avec transport; j'éprouve un pareil trouble; je t'aime comme tu m'aimes : mais je sens de plus que toi un feu secret et indomptable, dont je ne suis plus le maître. Il me dévore, il me consume, il me rend malheureux...Je demeurai muet, cherchant quelques expressions qui pussent mieux rendre ce que je voulois lui dire.

Zaka, rouge de pudeur et d'amour, gardoit le silence. Un attrait invincible entrelaça plus étroitement mes bras autour de son col; nos yeux se rencontrerent, nos lèvres en un instant s'unirent, et nos ames s'échapperent tout aussi rapidement sur le bord de nos lèvres; le feu de nos baisers confondit si bien les transports de nos cœurs, que nous n'avions plus besoin de mots pour les exprimer. Le teint de Zaka étoit animé des couleurs les plus vives; son sein palpitoit contre le mien; Zaka étoit l'innocence même, et ce fut elle qui m'éclaira. Le feu ardent dont j'étois consumé ne m'auroit point instruit aussi rapidement que le fit son amour : elle tomba égarée

Digitized by Google

dans des plaisirs qu'elle ne connoissoit pas plus que moi, et que je devois à ses caresses. O moment d'ivresse et de volupté, vous ne sortirez jamais de mon cœur : je reverrai toujours la belle plaine, l'arbre qui nous prêta son ombrage, et la tendre Zaka, foible et abandonnée toute entière aux transports impétueux de mon amour. Je lui devois tout, une émotion profonde, voluptueuse, et une nouvelle lumière qui sembloient m'ennoblir à mes propres regards.

CHAPITRE IX.

Nous recherchâmes nos forces pour sortir de l'oubli où nous étions de tout ce qui nous environnoit. Précieuse extase de l'amour, douce récompense de deux cœurs sensibles et vertueux, vous remplîtes nos ames! Nous ne rougîmes point de nous être fait heureux : le repentir ne leva point sa tête de serpent parmi les roses de la volupté : nous ne sentions dans un doux abattement que notre bonheur mutuel : nos cœurs, dégagés d'un poids accablant, étoient légers comme l'air. Zidzem, me dit Zaka, jamais, jamais je n'aurois cru que j'eusse pu être si heureuse. Ah, puissent tous nos jours être aussi fortunés que celui-ci! Je répondis à Zaka par un

Digitized by Google

baiser et par un soupir, et mon cœur se remplissoit de l'idée que chaque jour une volupté aussi douce pourroit nous appartenir.

Nous quittâmes à regret la plaine, témoin de notre innocente ardeur, nous retournâmes à notre désert : il perdit sa farouche rusticité ; l'amour y étoit descendu, l'amour y régnoit et nos yeux ne voyoient qu'amour. Je ne sais quel sentiment nous disoit que nous avions pris un rang honorable parmi l'espèce humaine, et nous nous crûmes, orgueilleux de nos sensations, bien au-dessus d'Azeb et de Caboul, que nous regardions avec une sorte de supériorité ; car un instinct secret nous disoit qu'ils étoient incapables de goûter les plaisirs que nous avions éprouvés. Dans notre ivresse, nous nous regardions comme des êtres privilégiés bien au-dessus d'eux.

Azeb s'étoit apperçu de notre absence et des suites qu'elle avoit eues. Il ne nous fit aucune réprimande, et nous regardant comme devant vivre et mourir dans ce désert, sans connoître d'autres hommes ni d'autres mœurs, il affecta une indifférence qui répondoit au plan qu'il avoit conçu relativement à nous.

Mon cœur reprit son ancienne tranquillité. L'amour heureux est la paix et l'harmonie de l'ame. Je ne desirois que Zaka ; je la possédois

Digitized by Google

cent fois plus belle à mes yeux depuis qu'elle étoit tendre ; cent fois plus ravissante, je goûtois dans ses bras ces plaisirs si chers et si doux, lorsque c'est l'amour qui les donne et qui les reçoit.

Je crus long-tems qu'aucune passion étrangere à l'amour ne pourroit entrer dans mon cœur, parce que je le sentois rempli de cet inépuisable sentiment. Mon bonheur me parut solidement établi : chaque jour devoit s'écouler comme le précédent : chaque jour l'heureux Zidzem devoit sentir le cœur de Zaka palpiter contre le sien : chaque jour il devoit couvrir de baisers cette bouche dont le moindre accent étoit un bienfait : chaque jour il devoit voir ces beaux yeux pleins d'amour, languir et s'éclipser sous le nuage des plaisirs. La peine, les chagrins, la douleur même ne pouvoient plus approcher le mortel fortuné qui possédoit Zaka. Plein de mon ivresse, je n'appercevois dans la carrière de la vie qu'une suite de plaisirs égaux, et j'étois plongé à cet égard dans l'illusion la plus parfaite : enfin, je croyois non-seulement au bonheur, mais encore à sa durée éternelle.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

QUELQUES mois ralentirent néanmoins l'extrême vivacité de mes desirs. Prenez bien garde aux circonstances, cher chevalier : ce fut dans ce même tems où mon cœur se trouvoit heureux et satisfait, qu'un desir nouveau vint tourmenter mon esprit : desir plus noble, plus grand, mais bien plus difficile à contenter. Ce desir devint en moi si vif, que s'irritant par l'impuissance de ma raison, il absorba toutes les facultés de mon entendement. Ma pensée arrêtée dans son essor, me donna la première idée de ma foiblesse et m'humilia à mes propres yeux.

Vous verrez peut-être avec quelqu'intérêt la route que ma raison a suivie pour s'élever à un Dieu. C'étoit cette grande question qui m'agitoit ; je faisois les plus grands efforts pour la pénétrer, et j'y rêvois jusques dans les bras de Zaka.

En voyant le soleil, je lui disois : Qui t'a fait ? Il y a quelqu'un de caché derrière toi ; il y a un bras qui te soutient. Ce monde si beau, que tu éclaires, d'où vient-il ? Tout est animé, tout vit, tout se meut. Qui a fait les cieux, la lune et les étoiles ? Il y a quelque chose au-dessus de moi, autour de moi,

Digitized by Google

au-dedans de moi, que je conçois et que je ne comprends pas. Que le soleil a de gloire! Que l'œil de Zaka a d'expression! Il y a je ne sais quoi d'inexprimable et de céleste dans son regard, et le soleil avec tous ses rayons vient se peindre dans une goutte d'eau. Qui a fait le soleil et l'œil de Zaka? Et ma pensée, de qui l'ai-je reçue? Je ne me la suis pas donnée. Qui a bâti mon corps souple, celui de Zaka, structure charmante, où toutes les graces sont répandues? Le soleil semble fait pour mon œil, et mon œil pour le soleil: le soleil domine la nature, et la réjouit; mais il ne parle pas. Quel a été le commencement de ce bel astre et de ce grand ouvrage? Je sens la joie, le contentement, la volupté; à qui dois-je ces sensations délicieuses? qui dois-je en remercier? Ah, que je dois aimer la cause de Zaka, la main qui arrondit ces bras caressans et cette bouche voluptueuse qui presse la mienne!

J'étois absorbé dans une impuissante méditation, en voulant soulever, déchirer un voile qui enveloppoit mon entendement; et rassemblant toutes les forces de mon ame, je voyois comme un abyme immense où j'étois pressé par une puissance unique et supérieure. Je me sentois dépendant; je me sentois appartenant à cette puissance invisible: je ne pouvois me soustraire

Digitized by Google

à son empire; il ne me manquoit plus que de savoir son nom; et c'étoit ce nom que je cherchois, que je m'efforçois de deviner. Je n'avois pas encore appris les mots d'*ordre*, d'*union*, d'*harmonie*, d'*unité*; mais toutes ces idées étoient en moi. J'admirois les prodiges de la création, en cherchant à lire le décret divin de la Toute-Puissance. La langue religieuse m'étoit encore étrangere; mais déjà mon cœur, plein de flamme, avoit adoré.

J'avois remarqué depuis quelque tems que mon pere, sur la fin du jour, s'enfonçoit dans un bois voisin et qu'il en revenoit ordinairement plus triste qu'il n'y étoit entré. Cette marche mystérieuse piqua ma curiosité : un soir, je me glissai sur ses pas; après plusieurs détours, je le vis entrer dans une espèce d'antre souterrein, que l'œil le plus observateur n'auroit pu distinguer. Je me tins à l'entrée, j'écoutai, avançant la tête, retenant jusqu'à mon souffle. Tout étoit en silence : je découvris une lumière au fond de la caverne, et Azeb prosterné devant un objet que je ne pus distinguer. Après quelques momens, j'entendis Azeb parler. Un frisson pénétra tous mes sens aux paroles étonnantes que proféra sa bouche. Ces paroles étoient pour moi, dans l'état où je me trouvois, d'une trop grande conséquence pour que je ne les

Digitized by Google

gravasse pas profondément dans ma mémoire. Les voici :

« Si tu es, si tu m'entends, quel que tu » sois, Auteur de la nature, toi que les chré» tiens, sous le nom d'un Dieu crucifié, et » les sauvages sous celui d'Oromadou, adorent : » ô écoute-moi, et apprends-moi à te con» noître ! Le soleil, par sa chaleur bienfaisante, » vient ranimer mes membres, la terre enfante » des fruits en abondance; je jouis de tous les » êtres qui m'environnent, et je puis sans or» gueil me croire le but de la création. Tu » es ! Mon cœur, pénétré de respect pour ta » grandeur, me le dit; mon cœur, pénétré » d'amour pour ta clémence, me le persuade. » La voix de l'univers, par son bel ordre et » sa magnificence, annonce ta gloire : les êtres » animés chantent tes louanges; et moi, igno» rant que je suis, et peut-être ingrat, je me » tais en ta présence.

» Je te demande où je dois te chercher, » où je dois te trouver. Résides-tu dans le » temple des chrétiens, les plus sanguinaires » de tous les humains, ou te découvres-tu à » l'homme simple et sauvage qui, sans être » coupable de sang et d'injustice, t'adore dans » un arbre qu'il a planté de sa main ? Je n'ap» perçois autour de moi que des ombres; je

» crains

Digitized by Google

» crains de t'offenser en reconnoissant pour » Dieu ce qui n'est pas toi. Déjà mes mem- » bres qui fléchissent, mon sang privé de cha- » leur, mon cœur qui ne bat plus que foible- » ment, m'annoncent que le jour de ma mort » n'est pas éloigné. Quoi, Azeb deviendra » poussière sans t'avoir connu! Malheureux » qu'il est! il ne pourra donc point instruire » Zidzem et Zaka du chemin qui conduit à » toi! Ils ne sauront pas te connoître, t'ai- » mer, t'adorer. Comment pourront-ils jamais » être heureux? O toi qui es! aie pitié de » mon ignorance; daigne... » Les accents s'é- toufferent alors dans sa bouche, et sa voix s'é- teignit parmi ses sanglots.

Que devins-je en ce moment terrible et à jamais mémorable! J'éprouvai un saint effroi; mon cœur étoit plein de respect pour cet Au- teur de la nature, dont je n'avois pas encore entendu prononcer le nom. J'attendois avec im- patience qu'Azeb sortît de la caverne, pour m'entretenir avec celui auquel il parloit à ge- noux. Je brûlois de le connoître. Sans lui, *Zid- zem et Zaka ne sauroient être heureux!...* Je pensois que cet antre obscur pouvoit être son séjour; je résolus d'unir mes vœux et mes priè- res aux larmes et aux instances d'Azeb, afin qu'il se montrât à nos yeux. Mon pere sortit

Digitized by Google

et ne m'apperçut pas : je le vis qui essuyoit une larme que l'amour paternel lui avoit fait verser.

J'entrai avec un frémissement respectueux au fond de la caverne : mon œil cherchoit de tous côtés avec qui Azeb s'étoit entretenu; je ne trouvai personne; je vis seulement une table couverte d'une peau de tigre; dessus étoient rangées deux figures : l'une représentoit une espèce de monstre hideux, moitié homme, moitié dragon; et l'autre, un homme souffrant, cloué sur une croix de bois. Une lampe éclairoit foiblement cette scène imposante. Cette demi-obscurité, ces objets nouveaux et formidables, les paroles d'Azeb, je ne sais quel mouvement inconnu m'entraînerent. Une horreur sacrée me pénètre, mes genoux chancelent, je tombe prosterné devant ces deux figures, le cœur puissamment ému et l'esprit dans les ténèbres. J'implorois et appellois à grands cris cet Auteur de la nature. Daigne te montrer à moi, lui criois-je, Maître du soleil et des élémens! toi à qui je dois la vie et Zaka; daigne me parler, me répondre... Je m'afflige de ce qu'il demeure insensible à ma prière brûlante. Je m'imaginois qu'il avoit parlé à mon pere, qu'il me rejetoit.. Aussi-tôt, dans la ferveur de mon enthousiasme, je composai un assemblage d'exclamations et de mots incompréhensibles,

Digitized by Google

et, dans ce mêlange confus, je le suppliai ardemment de ne pas se dérober plus long-tems à mes yeux.

Cependant ces deux figures demeuroient immobiles, et je m'en étonnai; j'attendois un mouvement de ces êtres inanimés, auxquels j'attribuois de la vie et de la puissance. Tout-à-coup la lampe pâlit, s'éteint; l'obscurité m'environne; mon imagination se trouble, enfante des fantômes; la terreur s'empare de mon ame, elle glace tous mes sens : le front pâle, les cheveux hérissés, je cherche une issue et me traîne à pas tremblans hors de ce lieu effrayant et redoutable.

CHAPITRE XI.

J'étois triste; je marchois plongé dans une profonde rêverie : Zaka alarmée me demanda ce que j'avois, je ne lui répondis rien. Elle insista. Pourrois-tu me dire, lui dis-je, qui m'a fait, qui t'a fait, qui a fait le soleil, les bois, les montagnes, les poissons, les oiseaux, les reptiles? Zaka me regarda, paroissant fort indifférente à ces questions. Elle m'embrassa, me voyant en peine. Je sentis que ce qui m'occupoit passoit la portée de Zaka et ne devoit pas lui être révélé.

Digitized by Google

Ma curiosité me tourmentoit chaque jour davantage : tous mes pas, toutes mes actions toutes mes pensées ne tendoient qu'à éclaircir cet impénétrable mystere. J'observai Azeb plusieurs fois, et toujours en secret. Enfin, ne pouvant plus dompter ce desir sublime, j'entrai un soir précipitamment, lorsqu'il commençoit à prier; je me jetai à ses pieds; et me relevant avec impétuosité, je le serrai dans mes bras, et je m'écriai en larmes : O mon pere, mon pere! découvre-moi ce secret qui tourmente ma vie. Ce que je te demande est nécessaire à mon repos et à ma félicité. Apprends-moi à lui parler comme tu lui parles : montre-le moi, mon pere; où est-il? Que j'unisse ma prière à la tienne; que je lui sois agréable comme tu l'es à ses yeux; que je l'entretienne comme tu l'entretiens!

Azeb étonné de mes transports, du feu et de la rapidité de mes discours, me pressa sur son sein paternel, et mon front fut inondé de ses larmes. Je repris avec la même chaleur : Ces figures qui sont sur cette table, est-ce là ce que je dois adorer? Elles ne parlent point : les animaux du moins ont un regard. A qui dois-je m'adresser pour apprendre ce que je dois savoir? Tout est muet ici; et celui qui a tout fait sans doute n'y est pas.

Digitized by Google

Mon père me regardoit avec attendrissement; une flamme céleste parut luire sur son front; il me saisit par la main : *Mon fils, suis-moi.* Il m'emmène hors de l'antre; je monte avec lui sur une colline dont la route m'étoit inconnue; il me conduit par des sentiers nouveaux, et je fus surpris de parvenir au sommet d'une montagne élevée, d'où l'on découvroit les plaines des mers.

J'apperçus pour la première fois cet amas immense d'eau : il sembloit toucher et s'unir à la voûte des cieux; le soleil couchant, environné de nuages de pourpre, peignoit toute la magnificence de ses rayons dans ce vaste miroir, et sembloit prêt à descendre dans les eaux qu'il venoit d'embrâser. Mon œil ébloui se perdoit dans des torrens de feu, et j'étendois les mains comme pour embrasser cette scène sublime.

Rassemble toute ton attention, mon fils, me dit Azeb d'une voix douce et majestueuse. Ce que je vais te dire exige toutes les forces de ton entendement. La crainte de t'enseigner des erreurs et de remplir ton esprit, jeune et flexible, de préjugés dangereux, m'a jusqu'ici retenu : je ne t'ai point parlé d'objets trop élevés pour la foiblesse de l'enfance; la raison a éclaté en toi, elle s'est élancée vers la lumière; il

Digitized by Google

est tems de t'instruire; mais ne crois que ce que ton propre cœur t'affirmera; il est devenu fort et capable d'embrasser la raison : voilà le flambeau qui ne t'égarera point. Mon fils, regarde le soleil : quelle pompe, quelle majesté! quel bras l'a suspendu à la voûte du firmament? Qui a créé ses rayons bienfaiteurs qui descendent sur la terre nous éclairer pendant notre entretien? Réponds-moi, mon fils : qui est l'auteur de ce globe étincelant et superbe?

Je ne le saurois nommer, répondis-je à mon pere. Je l'ai regardé bien des fois cet astre : il me semble l'ame de la nature; mais il y a un bras qui le soutient, il y a sûrement quelqu'un derrière lui... Oui, il y a quelqu'un, reprit Azeb, et ta raison dans ce moment doit te dire que cet Être est puissant, intelligent. Un être sans commencement a pu seul créer ce globe qui a commencé un jour à faire le tour du monde : il a été avant tout ce qui est; et comme tout existe par lui, tout est dans sa main; il a fallu à ce tout une origine, une source, une cause, et cette cause est éternelle. Alors il traça un cercle sur le sable pour me donner une image de l'éternité; puis il ajouta : Son intelligence est au-dessus de toutes les intelligences. Considere, mon fils, ce vaste empire des flots, ces montagnes, ces colosses de pierres

Digitized by Google

l'immensité des cieux; tout cela pourroit-il être l'ouvrage d'un être borné, d'un homme, par exemple, quelque grand qu'on le suppose, d'un homme, être toujours fini, atôme perdu dans l'immensité des choses? Non, il a fallu qu'un pouvoir créateur, intelligent, infini, ait fait naître ces merveilles incompréhensibles qui étonnent nos foibles regards : il a devancé les tems, parce que rien ne pouvoit exister qu'en lui et que par lui; tout vient de lui, tout y rentrera; c'est la source des êtres et le maître de toute la nature.

Azeb étendit les bras comme pour me marquer que tout ce que je voyois étoit son domaine. Il est, s'écria-t-il! adorons-le. Et il se prosterna la tête contre terre, et il m'en fit faire autant. En se relevant il me dit : Tu le connois présentement; mais cet Etre intelligent veut être caché : il ne se manifeste que par ses œuvres, et n'est-ce pas assez? Un coin du grand rideau est soulevé : mais il ne sera pas éternellement voilé, ce Maître de l'univers; nous irons à lui; nous sommes faits pour vivre avec lui; dès que nous le connoissons, rien de nous ne périra; l'ayant apperçu, c'est pour être toujours sous ses regards. Alors Azeb me prit dans ses bras et me dit : Nous sommes tous deux dans les siens, et pour n'en jamais sortir : tu

Digitized by Google

l'as connu cet Etre invisible, c'est pour ne plus cesser de le connoître; l'ayant apperçu, tu l'appercevras toujours.

Azeb m'expliqua qu'il y avoit un rapport entre lui et moi, que cette union ne seroit jamais rompue; et me serrant la main; il s'écrioit : *Jamais, jamais!* tu ne peux échapper à lui.... *toujours, toujours* à lui!

Ces mots avoient pour moi quelque chose tout-à-la-fois de terrible et de consolant. Azeb m'expliqua que la pensée, qui étoit en moi, ne devoit pas plus finir que celui qui me l'avoit donnée; que je ne l'aurois pas reçue si j'eusse dû la perdre; que j'étois désormais immortel. Il fit un petit cercle dans le grand, et me dit: *Te voilà!* Il prit ensuite un fruit et me dit: mange, il est bon, il vient de celui qui est bon : toujours le grand Etre sera bon pour toi, si tu es bon pour autrui.

Il me fit encore regarder le petit cercle, en disant : Nous sommes faits pour l'agrandir. Il traça un cercle plus grand, et il me dit qu'avec le tems nous serions intimement unis au grand cercle, et qu'alors commenceroit notre souverain bonheur.

Azeb me regarda d'un œil plein d'amour et me dit: il t'aime comme je t'aime, il t'embrassera comme je t'embrasse, si tu es bon. Un

Digitized by Google

soupir de feu s'échappa de sa poitrine embrâsée ; un rayon céleste parut resplendir sur son visage ; il pleura sur moi, mais ses larmes étoient douces, et je pleurai avec lui ; sa main élevée vers le firmament me disoit : *Il le remplit.* Les yeux tournés vers le ciel, nous tombâmes tous deux à genoux ; un seul et même soupir s'éleva de nos cœurs ; nous unîmes le cantique de nos prières ; telle fut l'offrande pure que nous envoyâmes au Maître de la Nature. Notre émotion étoit au comble, et nous tombâmes embrassés l'un et l'autre, comme atterrés sous un poids d'amour et de respect. Un ver rempoit alors, et il me dit : Et nous aussi devant sa grandeur nous sommes des vers qui rempons ; mais, malgré notre petitesse et notre misere, *nous irons à lui, nous irons à lui*, il nous attend ; nous sommes ses créatures ; il nous voit ; adorons sa grandeur, implorons sa bonté. Nous priâmes de nouveau, et nous nous roulâmes dans la poussière, en lui criant : Tu es grand, tu es fort, tu es majestueux, et nous sommes petits, foibles et misérables ; communique-nous de ta force et de ta grandeur.

Ah ! si du haut de son trône ce grand Dieu a daigné abaisser ses regards sur un pere vertueux et tendre, sur un fils plein de reconnoissance et d'amour, il n'aura pas rejeté nos vœux. Nous

Digitized by Google

ne l'adorions pas dans l'enceinte étroite d'un temple, mais sur la cime élevée d'un mont. Pendant ce tems, le soleil se cacha derrière un nuage immense ; la nature se décolora ; nous vîmes fuir à regret cette magnifique image du Créateur : les objets qui nous environnoient pâlirent ; le brillant coloris de l'univers disparut, et les vifs transports dont notre ame avoit été pénétrée s'appaiserent, et firent place à un calme doux et tranquille.

CHAPITRE XII.

Je laissai sur la montagne le vénérable Azeb dans un accablement de pensées ; et respectant sa profonde méditation, je descendis tout ému, pour m'abandonner solitairement à mes réflexions sur cette scène auguste dont j'avois été le témoin.

Les paroles d'Azeb étoient gravées dans mon cœur ; il me sembloit encore l'entendre annonçant le Dieu de l'univers. Tout avoit pris autour de moi une ame ; tout croit autour de moi, *il existe !* et en même-tems tout me donnoit une preuve invincible de sa haute sagesse. J'avois senti l'auteur de tant d'œuvres admirables, mais je ne l'avois pas encore reconnu. Je le vis empreint dans le vol de l'oiseau, dans la cime

Digitized by Google

flottante de l'arbre, et le nom de l'Eternel me parut fait pour être exalté par toute la terre.

La création me sembla plus brillante : tout m'intéressoit, jusqu'à l'herbe des campagnes ; tout étoit pour moi une représentation visible de la Divnité. Ma raison avoit remonté sans peine à une première cause, éternelle, infinie. Dès qu'elle éclaira mon entendement, je fus facilement et parfaitement convaincu de cette grande vérité : elle me parut évidente et nécessaire. J'apperçus de même le rapport sensible des êtres créés ; toutes les créatures correspondoient entr'elles sous la main du Dieu unique ; la nature étoit vivante sous l'œil d'un Dieu vivant ; j'étois moi-même une portion animée d'un souffle divin, enveloppée dans une masse terrestre, et je disois dans ma pensée : Tu ne périras point ; tu vivras toujours avec l'unité sublime, avec l'harmonie éternelle : je me sentois alors plus de force et d'activité. La Nature développoit à mes yeux sa grace et sa majesté : je vis que, dans ses ouvrages, les uns étoient mâles, les autres délicats ; et chaque jour ajoutoit à l'idée que j'avois de la grande intelligence ; parce que toute chose me l'annonçoit, et que cette étude remplissoit mon ame d'une joie délicieuse. La création étoit la splendeur réfléchie de la majesté suprême ; et convaincu que je serois tou-

Digitized by Google

jours le compagnon de l'Eternel, je sentois un noble orgueil qui me donnoit un profond contentement.

Ce fut moi qui annonçai à Zaka un Dieu créateur. Je lui donnai l'idée d'un Etre dont la main alluma le soleil, et imprima en même-tems à un ver de terre et à moi la faculté de se mouvoir: je lui appris que la perfection de Dieu étoit dans son unité, et que ses qualités infinies n'appartenoient nécessairement qu'à lui. Je voulus que mon amante eût ma religion; elle adopta sans peine un Dieu qui étoit le mien; elle raisonnoit peu, mais elle sentoit vivement. Pouvoit-elle ne pas chérir avec tendresse ce Dieu qui avoit créé le plaisir et réuni nos cœurs?

Une plaine agréable, une colline verte, voilà le temple où nous l'adorions. Nos vœux étoient simples et souvent formés par un soupir; mais ce soupir du cœur étoit sincère: les tendres embrassemens de Zaka invitoient mon ame à célébrer de nouveau le Maître bienfaisant de l'univers; la lune voyoit notre hommage, et le soleil levant nous trouvoit à genoux. Azeb avoit marqué cette heure solemnelle pour le moment de la prière.

O jours fortunés! je ne séparois Dieu de Zaka que par le sentiment d'un respect muet

Digitized by Google

et profond ; et quand la terre étoit en fleurs ; qu'un beau jour avoit prêté à la verdure une couleur plus vive, Azeb nous prenant par la main, disoit avec recueillement : *Du haut des cieux Dieu nous sourit.*

CHAPITRE XIII.

Je vivois content, et j'imaginois qu'ainsi s'écouleroit le reste de ma vie, lorsqu'un accident imprévu vint troubler ma félicité. Zaka changea tout-à-coup : les couleurs de son teint pâlirent ; elle perdit l'appétit ; son sommeil étoit agité ; au milieu d'une course légère, ses jambes se refusoient à la porter. Le changement de son humeur m'alarma encore plus que celui de sa santé : elle devint triste, capricieuse ; elle se refusoit aux plaisirs qu'elle avoit jusques-là goûtés avec autant de ravissement que moi ; et lorsque je m'en plaignois, elle me disoit avec un ton qui exprimoit à-la-fois l'amour et le regret, qu'elle en ignoroit la cause, mais que j'étois toujours ce qu'elle avoit de plus cher dans la nature.

Je jugeai qu'elle étoit malade ; et voulant la soulager, j'exprimois le suc des végétaux que je connoissois pour être salutaires à l'homme, et je le lui faisois boire. J'allois sur le haut des

Digitized by Google

rochers chercher des racines et des fruits qui puissent lui redonner l'appétit, et je priois le grand Etre de lui rendre la santé.

Sa santé ne revenoit point : toujours les mêmes caprices ; de sorte que je ne reconnoissois plus ma Zaka. Je n'osois m'en plaindre à Azeb ni à Caboul ; je n'aurois même su comment leur en parler. Je ne sais quelle mélancolie l'occupoit : elle dormoit lorsque j'aurois voulu la voir éveillée ; elle étoit éveillée lorsque j'aurois voulu dormir. Nous ne nous accordions plus. Je ne savois à quoi attribuer ce changement de caractere. Quelquefois ses caresses me dédommageoient de ses caprices désordonnés, et je m'imaginois avoir perdu ma Zaka, lorsqu'elle revenoit à moi avec plus de tendresse.

Elle se plaignoit toujours, et je ne savois plus que faire pour la guérir. Les mêmes symptômes de tristesse et de mélancolie duroient encore : mes soins étoient sans effet, lorsque, lassé de son goût dépravé, je lui en fis des reproches. Alors elle pleura abondamment ; et un soir que j'étois couché près d'elle, elle porta ma main sur son flanc, et me dit d'écouter. Je sentis un point saillant : aussi-tôt je pâlis, et je lui dis : O ma chere Zaka ! je vois ce que tu as ; tu as avalé un lézard. Il y a quatre mois que, dormant sous un palmier, j'en pris un qui m'étoit

Digitized by Google

déjà entré dans la bouche. Je ne sais dit-elle, je n'ai point avalé de lézard; mais je sens là comme s'il y en avoit un : c'eſt lui qui me rend triste et inquiète. Oui, repris-je, que veux-tu que ce soit? J'ai toujours détesté ces lézards. A quoi sont-ils bons! Alors, me levant, je me mis à tuer tous les lézards que je rencontrois : chose que je n'avois pas encore faite.

A table, un lézard familier étant venu, je le tuai en présence d'Azeb, qui me regarda d'un œil sévere, car il ne m'avoit jamais vu faire pareille action, et je lui dis; *c'est que Zaka a avalé un lézard qui remue dans son ventre, et que je veux les exterminer tous.*

Azeb regarda Zaka et se tut.

Rien n'égaloit mon chagrin de voir Zaka souffrir; et comme je m'imaginois qu'un lézard en étoit la cause, je m'échappai jusqu'à dire une fois devant Azeb : Pourquoi y a-t-il des lézards dans le monde? La grande intelligence auroit bien dû ne les pas créer. Azeb me répondit : Tais-toi, petite intelligence, vermisseau de terre; tu le sauras un jour, quand tu en seras digne, car aujourd'hui tu es un insensé. Il me dit ces mots d'un ton si grave qu'il m'en imposa; il m'auroit fallu une raison plus exercée pour comprendre que le mal physique entroit dans le plan de la création, et que l'Auteur de

Digitized by Google

toutes choses, par des ressorts inconnus à notre ignorance, faisoit tout servir à l'accomplissement de ses décrets et de notre bonheur.

Le ventre de Zaka grossissoit, et je me confirmois dans l'idée qu'un lézard occasionnoit sa maladie, la rendoit triste et pesante, et que ce lézard vivoit dans ses entrailles à ses dépens. Cela me mit dans une telle fureur que je ne pouvois entendre prononcer le nom d'un lézard sans une colere interne. Or, le prétendu lézard la tourmentoit étrangement. Azeb gardoit toujours un profond silence.

Je rêvois au moyen de détruire la race des lézards, lorsqu'au bout de quelques mois je trouvai Zaka que je venois de quitter, au bord d'une fontaine, évanouie et presque baignée dans son sang. En m'approchant pour la secourir j'apperçus une petite créature que je pris et qui me causa la plus violente surprise. Son regard sembloit me dire : *Je suis à toi.* Je réfléchis un instant pour savoir si elle étoit tombée du ciel ou si elle étoit sortie du sein de la terre, et je vis clairement que cette créature ne pouvoit appartenir qu'à Zaka. Alors je la baisai, je la tenois entre mes bras, et mon cœur tressailloit d'alégresse. En levant les yeux, je vis de loin Azeb; et l'appellant de toute ma force, je lui présentai cet enfant, en m'écriant avec transport :

Digitized by Google

transport : *Nous sommes quatre !* Hélas ! j'oubliois le bon Caboul, non par insensibilité, mais parce qu'il n'entroit point dans la sphère de mes tendres affections.

Oui, nous sommes quatre, reprit Azeb qui accourut avec la sollicitude paternelle peinte sur le visage ; et prenant l'enfant de mes mains, il s'approcha de Zaka, lui donna les soins qui lui étoient nécessaires, la lava dans la fontaine, tandis que, dans un silence stupide, je le regardois sans savoir quel étoit son dessein.

J'étois partagé entre la joie et l'étonnement ; je m'emparai de la petite créature, et je crus reconnoître les traits de Zaka visiblement empreints sur son visage. Je la baisai, et mon cœur connut des mouvemens encore plus doux que ceux de l'amour. Enfin je sentis que j'aimois un autre être autant que Zaka, et je m'écriai : Elle est à moi, je ne m'en sépare plus. Ses cris remuerent mon ame, et, dans ce moment, je crus qu'elle avoit toujours été avec moi, parce que je me disois que je ne pouvois plus l'abandonner. En effet, mon cœur se fondoit auprès d'elle, et je tournois autour de la mere et de la fille sans savoir ce que je faisois.

Que Zaka étoit attendrissante ! Son regard me redemanda la petite créature ; elle l'approcha de sa mamelle : quelle surprise, quand je vis si

Digitized by Google

bouche enfantine s'attacher à ce sein que j'avois couvert de baisers! Je demeurai en extase, je n'osois plus respirer : je contemplois ce spectacle nouveau. Jamais Zaka ne me parut si belle: je conçus pour elle un respect qui redoubla mon amour. Les baisers qu'elle donnoit à l'enfant me sembloient une dette que je devois acquitter. Je ne savois laquelle des deux m'étoit la plus chere, et ma tendresse partagée en étoit plus forte. Je reportois à la petite créature toutes les caresses que je recevois de Zaka, et Zaka m'en payoit encore. Mon cœur suffisoit à peine au torrent délicieux dont il étoit inondé.

Que d'agrément, que de naïveté, que de mollesse, lorsqu'elle allaitoit sa fille, lorsque je la voyois se jouer et sourire sur le sein découvert de sa mere qui devenoit enfant elle-même! Elle la caressoit de manière à me faire sentir des voluptés inexprimables; elle l'invitoit à prendre sa mamelle; ensuite appellant le sommeil par un murmure doux, long et uniforme, elle l'endormoit. Alors j'imposois silence à toute la nature; je chassois Azeb et Caboul; j'aurois voulu faire taire le vent. Lorsque ses tendres paupières se fermoient, privé du spectacle gracieux de ses ris et de ses mouvemens, je craignois qu'elle ne se réveillât plus; mais quand elle sortoit du sommeil, je croyois la

Digitized by Google

voir pour la première fois, telle que je l'avois rencontrée au bord de la fontaine.

CHAPITRE XIV.

Vous m'avez vu heureux jusqu'ici, cher chevalier; mon sort va changer. Que n'ai-je toujours vécu dans ce désert inconnu au reste des hommes ! L'amitié seule peut m'engager à continuer; ma douleur renaît au seul nom de Zaka, et son souvenir renouvelle des larmes dont la source ne peut tarir.

Je ne disconviens pas des avantages que j'ai retirés de mon infortune; mais qu'ils m'ont coûté cher ! J'ai été plus éclairé; mais j'ai perdu le bonheur. La lueur qui me guidoit étoit foible; mais les sciences orgueilleuses ne m'en ont guère plus appris. Tous les progrès de la civilisation ne m'ont apporté quelques jouissances de plus que pour me donner des idées contentieuses et pénibles. J'ai souvent regretté mon désert; quelqu'un dira que je ne regrette que mon jeune-âge. Mais pourquoi ma mémoire me fait-elle vivre incessamment dans ce séjour où ma vie étoit simple et laborieuse, et où les moindres commodités des arts m'étoient étrangères ? J'ai connu les plaisirs des villes, et ils n'ont fait qu'effleurer mon ame; toutes les re-

Digitized by Google

cherches de la gourmandise n'ont jamais apporté à mon palais la saveur d'une racine arrachée de la main de Zaka et que nous partagions ensemble.

Et toi, malheureuse amante ! dirai-je malheureuse sœur ! toi qui fis le tourment de ma vie après en avoir été le charme ; si la tyrannie, si la superstition, les chagrins n'ont point abrégé tes jours ; si tu donnes une larme à ma mémoire ; si tu te rappelles les destins de nos premiers ans, la paix et la volupté qui remplissoient nos cœurs.... Que dis-je ! oublions-nous, chere Zaka, nous nous sommes trouvés criminels sans le savoir ; nous avons offensé des loix que nous ne connoissions pas ; nous n'avions pas prévu que la société rejetteroit des liens qui n'avoient éveillé en nous aucun remords. Jamais l'idée de crime ne s'étoit offerte à notre imagination : nous nous aimions sous le regard du ciel ; nous étions chastes aux yeux de la nature entière. Ah ! quel cœur désormais osera s'assurer d'être innocent ou coupable !

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

LE PLAISIR d'observer la nature, nous attiroit souvent vers la belle plaine, ou plutôt nous aimions à revoir ces mêmes lieux où, pour la première fois, nous avions connu le bonheur. Ma fille, presque toujours dans les bras de Zaka, étoit devenue notre compagne inséparable. Les moindres progrès qu'elle faisoit en déployant ses facultés naissantes, nous transportoient d'une joie folle; nous lui parlions comme si elle avoit pu nous répondre; et le sourire de sa bouche enfantine étoit d'une éloquence dont rien n'appprochoit.

J'avoue que, sans négliger Azeb, je l'écoutois moins : j'interrompois quelquefois la conversation la plus sérieuse, pour voler au berceau de ma fille, dès que j'entendois un de ses cris. J'avoue que j'aimois plus ma fille que je n'aimois mon pere. N'est-ce pas ainsi que l'a voulu la nature ? Elle a placé la tendresse la plus vive dans le cœur des parens, comme le soutien de la race humaine; elle n'a point enflammé le cœur des enfants d'un pareil amour peut-être parce que les parens peuvent se passer de la tendresse de leurs enfans, et que les enfans ne peuvent se passer de la tendresse de leur pere. Azeb lui-même se levoit vingt

Digitized by Google

fois pour surveiller ma fille ; et, quand nous l'emportions dans nos promenades lointaines, il paroissoit chagrin ou jaloux. Caboul, dont le caractère étoit froid et tranquille, avoit pris une si forte affection pour cet enfant, qu'elle ne quittoit les bras de sa mere que pour passer dans les siens, et chacun lui murmuroit à l'oreille son langage particulier.

Nous avions découvert, pour aller à la belle plaine, un sentier moins pénible, et nos pas mille fois imprimés l'avoient rendu commode. Sans la crainte d'Azeb, qui ne pouvoit oublier les cruautés des Espagnols, nous eussions abandonné le creux de nos rochers pour ces plaines agréables. Il nous permettoit seulement de nous y promener, sachant que les Espagnols s'étoient éloignés.

Un jour que nous avions hasardé une promenade plus longue et que nous marchions sur la côte d'un rocher, nous entendîmes les cris d'un homme qui imploroit du secours. A cette voix lamentable, nous nous regardâmes avec étonnement : la crainte et la pitié combattirent dans nos cœurs. Fuirions-nous ? volerions-nous au secours de la voix souffrante ? Les cris continuoient ; Zaka s'écria la première, et l'œil déjà humide : Ah ! courons, cher Zidzem. N'entends-tu pas qu'il

Digitized by Google

souffre ? Elle prit sa fille, fardeau toujours léger entre ses bras, et nous courûmes vers les rochers d'où partoient les cris douloureux: nous cherchâmes de tous côtés, et nous apperçûmes un homme qui étoit tombé dans une profondeur entre des roches escarpées, et qui faisoit de vains efforts pour remonter. Je m'avançai sur le bord, et roulant quelques pas, je lui tendis la main. Zaka me dirigeoit de la voix; elle fit plus, elle posa son enfant, et se laissant glisser, parvint jusqu'à l'endroit où l'homme rampoit sur les mains, blessé et sanglant.

Il fallut toute notre adresse et tout notre courage pour le tirer de cette situation pénible. Je faillis à perdre la vie en sauvant la sienne; mais lui-même hésitoit à nous donner la main, nous regardant sans doute comme des ennemis qui venoient pour lui ôter la vie. Il étoit habillé, et nous étions nuds.

Nous lui fîmes mille signes d'amitié et de compassion pour dissiper son effroi, et sans doute il lut sans peine sur notre visage toute la sensibilité de notre ame. A son habillement, nous conjecturâmes que c'étoit un de ces Espagnols qu'Azeb nous avoit peints tant de fois avec les couleurs les plus défavorables; mais la pitié, plus forte que la réflexion, ne

Digitized by Google

nous permit pas d'examiner si nous devions suspendre notre assistance.

Nous le tirâmes de ce précipice, et à peine fut-il parvenu au sommet, qu'il occupa notre attentive curiosité. Zaka oublia un instant de reprendre sa fille, et ne pouvoit rassasier sa vue de ce nouvel objet : elle examina dans le plus grand détail sa figure, la forme de ses habillemens; elle n'en pouvoit croire ses yeux, et malgré cela elle étoit encore plus adroite que moi à laver, à panser les plaies, à ménager la douleur de ce malheureux étranger.

Il y eut combat entre nous pour celui qui iroit chercher Azeb et Caboul; car l'étranger étoit blessé au pied, et pour marcher il avoit besoin de deux points d'appui.

Zaka, qui ne s'étoit jamais montrée rebelle à aucun de mes desirs, vouloit que ce fût moi qui allasse chercher Azeb et Caboul. Il me fallut employer le ton de la prière, et puis de l'autorité, pour qu'elle se déterminât à m'obéir. J'apperçus de la contrainte dans son obéissance, et ce ne fut que long-tems après que cette remarque passagere redevint vivante dans ma mémoire.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

PENDANT son absence j'essayai quelques mots espagnols que mon pere m'avoit appris. Je voulois le rassurer, et lui dire qu'il n'avoit rien à craindre de nous. Il étoit tout tremblant, malgré notre zèle et nos soins. Je compris, par ses réponses et ses gestes, qu'il venoit d'échapper à l'esclavage tyrannique des Espagnols.

Zaka revint en peu de tems, hors d'haleine, accompagnée d'Azeb et de Caboul. Elle avoit hâté leurs pas avec la plus vive chaleur. Nous transportâmes l'étranger dans notre demeure avec beaucoup de peine. Azeb connoissoit les herbes salutaires, propres à le guérir, et dont la nature avoit gratifié notre désert. Il les appliqua sur les plaies de l'infortuné; il l'assura que dans peu il seroit guéri.

Comme Azeb entendoit parfaitement l'espagnol, l'étranger lui apprit en cette langue qu'il étoit Anglois; qu'il avoit été fait prisonnier par les Espagnols, et réduit par eux au plus affreux esclavage. Enseveli vivant dans les gouffres de la terre pour fournir de l'or à ses insatiables tyrans, las de leur joug et de leurs outrages, il s'étoit échappé, aimant mieux trouver la mort dans les déserts que de l'attendre

Digitized by Google

parmi ces barbares. En gravissant le long des précipices, son pied mal assuré l'avoit fait rouler; et sans un quartier de rocher, auquel il s'étoit retenu, il périssoit. Il étoit si foible qu'il ne pouvoit nous exprimer sa reconnoissance qu'en nous serrant les mains. Zaka étoit attendrie de sa douleur, et moi j'étois tout ému de ce qu'il exaltoit si fort un service que je n'avois regardé que comme un devoir. Je rougissois des louanges qu'il donnoit à notre humanité.

Quelques jours après qu'il eut repris ses forces, il nous fit le tableau des cruautés que les Espagnols exerçoient contre les malheureux destinés à creuser la terre pour en tirer ce métal si funeste au monde. Il le fit avec des traits si animés, que nous fondîmes tous en larmes. Sont-ce des hommes, m'écriai-je, qui traitent ainsi des hommes! La nature a-t-elle caché dans leur cœur la rage des bêtes féroces! Combien ne sommes-nous pas heureux d'être séparés de pareils barbares!

Zaka toute tremblante, pressant ma fille dans ses bras, se réfugioit dans mon sein. O Zidzem! disoit-elle, sommes-nous loin de ces monstres? Je ne veux plus que tu mettes le pied hors de cette enceinte : ils t'enleveroient pour être leur esclave. Choisis plutôt la mort. Oui, Zidzem, tue-moi de ta main avant que... Elle

Digitized by Google

retomboit dans mes bras foible et décolorée.

Le plaisir d'être échappé à leurs mains féroces se déployoit tout entier sur le front de l'étranger; et ce plaisir si vif, qu'il ne nous déroboit pas, fut la plus douce récompense de notre pitié. Par la joie que j'éprouvois intérieurement, je sentis que j'avois fait une action agréable à Dieu; je me reconnus bon, ce qui me fit un souverain plaisir. Je pleurois, non sans volupté, car j'étois attendri sur le sort de cet Anglois, et j'éprouvai que l'on ne secourt point son semblable sans en être récompensé dans la partie la plus intime de notre être.

Je conçus bien-tôt une vive inclination pour cet Anglois. Il étoit d'une figure agréable, et un peu plus âgé que moi. Je souhaitai qu'il n'eût aucun des vices communs aux Espagnols. Combien je me promis d'agrémens dans sa société! Le croiriez-vous, cher chevalier? j'avois soupiré plus d'une fois après un ami, c'est-à-dire, après un jeune-homme de mon âge et de mon caractère, avec lequel je pusse converser familièrement et sans gêne. J'avois un besoin de découvrir à quelqu'un toutes mes pensées secrètes, et de lui faire part sans réserve de ma joie, de mes chagrins, de toutes ces petites choses si intéressantes à dire quand c'est la confiance qui les reçoit.

Digitized by Google

Le cœur de l'homme goûte une sorte de volupté lorsqu'il lui est permis de s'épancher librement : c'est un doux besoin, et ce besoin je l'ai assez vivement ressenti. J'aimois assurément Zaka autant qu'on peut aimer, et cependant il me restoit auprès d'elle des momens qui n'étoient pas remplis; ma raison cherchoit un être qui pût éclairer la mienne; il me manquoit le plaisir de la familiarité. L'amour est un feu actif : il épuise l'ame, et c'est après ses jouissances qu'il est doux de se reposer dans le calme paisible de l'amitié. Après avoir senti vivement, on aime, je crois, à raisonner ses sensations, à se rendre compte de ce qu'on a éprouvé, à interroger autrui, à lui communiquer le récit de sa propre félicité. Je cherchois cet ami. Azeb, par son âge et le respect que je lui portois, ne pouvoit être ni mon égal ni mon confident : je sentois que ce que j'avois à dire ne pouvoit pas être déposé dans le sein d'un vieillard. Caboul, quoique doué d'un cœur excellent, n'avoit pas un esprit assez ouvert pour pouvoir m'intéresser pleinement. D'ailleurs il me paroissoit absolument impassible.

Ce charme mutuel de l'amitié, si long-tems desiré, je me le promis avec cet Anglois. Tout ce qu'il me disoit me le rendoit cher : il m'instruisoit, il m'éclairoit; j'avois soif de sa con-

Digitized by Google

versation ; il devint mon ami, mon ami inséparable. J'épanchois dans son cœur tout ce qui étoit dans le mien. Je lui fis part de mes plaisirs, de mes peines ; je n'avois rien de caché pour lui : je lui parlois de Zaka, et c'étoit pour moi un contentement profond d'embrasser mon amante et d'en parler à mon ami.

Ainsi, je n'avois pas encore connu le nom de l'amitié, que j'avois senti cette noble passion. Je m'y livrai avec un penchant qui n'admettoit aucune réserve, et je me félicitois du plaisir nouveau qui alloit embellir notre séjour. Pour le coup, je sentis qu'il ne me manquoit plus rien : j'avois su placer toutes les affections de mon ame, et je puis protester que ce que l'on appelle ambition, gloire, desir de la renommée, desir du pouvoir, je puis attester, dis-je, que ces passions m'étoient parfaitement inconnues. J'étois heureux par l'amour, l'amitié, la confiance, la douce égalité ; et mes desirs ne s'égarerent pas au-delà.

Zaka sentoit encore mieux que moi le mérite de l'étranger : elle l'écoutoit avec intérêt ; elle m'exaltoit souvent le bonheur que nous avions de le posséder. Avide de recueillir toutes ses paroles, elle l'interrogeoit sans cesse ; et, infatigable dans sa curiosité, elle sembloit craindre de le fatiguer de ses questions répé-

Digitized by Google

tées, autant qu'elle lui savoit gré de sa complaisance à y répondre.

Je marque ici l'origine et les progrès du zèle qu'elle conçut pour l'étranger, afin que l'on puisse mieux juger de son ame. Déjà familière avec lui, elle l'appelle à ses côtés, lui commande, et demeure muette lorsqu'il parle. Elle vante son éloquence, et me fait taire lorsque je veux l'interrompre par une question subite. Il lui seroit inutile de déguiser le feu qu'elle met dans ses discours et ses actions, et elle ne songe pas à le dissimuler. Elle ne cherche peut-être pas encore à lui plaire; mais ses regards disent assez que l'étranger lui plaît. Elle me tire quelquefois à part, et me dit en secret : Zidzem, regarde comme il est beau; regarde ses longs cheveux blonds et flottans, et ces yeux bleus si vifs : tous les Européens sont-ils aussi beaux que lui? Quel dommage qu'ils soient si barbares! Comment se peut-il que des hommes d'une si belle physionomie tuent, égorgent, brûlent? Que j'aimerois à demeurer au milieu d'eux, s'ils n'étoient pas aussi méchans! Le pauvre Lodever (c'étoit le nom de l'Anglois,) ne ressemble sûrement pas à ceux dont il nous parle; il a souffert par eux, il les déteste, il vivra toujours avec nous. Ah! Zidzem, dis-moi, si, dans son pays, il a laissé une amante, qu'elle

Digitized by Google

doit être malheureuse ! Qu'en dis-tu, cher Zidzem ? Songes-tu combien mon cœur auroit à souffrir, s'il falloit que je vécusse séparée de toi ?

CHAPITRE XVII.

J'écoutois les discours de Zaka sans éprouver aucun sentiment jaloux. Au commencement, ils ne me paroissoient exprimer que la pitié d'un cœur naïf et compatissant : mais elle les répéta si fréquemment et avec tant de chaleur, qu'ils me déplurent autant qu'ils m'avoient charmé.

Je ne sais quelle lueur passa dans mon esprit : je devins inquiet et taciturne, sans avoir un juste sujet de plaintes. Je parus froid lorsque Zaka parloit de l'étranger : je ne lui répondis plus ; elle en murmura, et alla jusqu'à me reprocher mon indifférence pour un aussi beau jeune-homme, qui nous donnoit toutes sortes d'instructions. En effet, il avoit embelli nos petites plantations, et nous avoit donné des conseils salutaires sur la culture de notre jardin.

Malgré l'attachement que j'avois pour Lodever, il me fut impossible de dompter une certaine aversion ; et comme je le voyois rechercher Zaka, et que celle-ci paroissoit contente de le voir, je voulus toujours être présent à leurs entretiens. J'observois leurs moindres mou-

Digitized by Google

vemens; et sur-tout je ne quittois plus Zaka.

Déjà les regards que je jetois sur elle portoient l'empreinte du chagrin qui me dévoroit. O tourment! jamais mon cœur n'avoit rien souffert de si cruel. Lorsque je voulois l'accabler de reproches, je pâlissois de honte comme si j'allois commettre une injustice et m'avilir moi-même. Que cette Zaka si tendre étoit devenue funeste à mon repos! Je la haïssois, je pense, en l'adorant toujours. Je versois des pleurs dans l'ombre, et je n'osois manifester une fureur sombre qui m'empêchoit de jouir de ses caresses.

Je n'osois parler, et j'étois toujours sur le point de délier ma langue et me livrer à un sentiment furieux. Quel état horrible! Zaka lut sans peine dans mon ame déchirée; elle me demanda avec effroi la cause de ma douleur. Tu la demandes, lui dis-je en pâlissant et dans un trouble inexprimable, tu la demandes la cause de ma douleur, et c'est toi-même qui l'es. Pourquoi ne m'aimes-tu plus? pourquoi souries-tu à un autre qu'à moi? Tous tes regards m'appartiennent; je ne veux point que tu regardes l'étranger comme tu le fais. Mérite-t-il mieux que moi ton amour! puis, ne suis-je pas le premier que tu as aimé? Ah! si ma fille savoit parler, elle te reprocheroit

ton

Digitized by Google

ton injustice; elle te diroit qu'elle est venue au milieu de nous deux, et qu'il n'est plus permis à l'un et à l'autre d'aller d'un autre côté. Comment veux-tu que ma fille m'aime un jour, si tu cesses de m'aimer?

A ces reproches, Zaka, qui n'avoit point appris à feindre, baissa les yeux comme une coupable, et les relevant tout-à-coup pleins de honte et de larmes, elle se jeta dans mes bras. Injuste Zidzem, dit-elle en soupirant, est-ce un crime que d'avoir un cœur tendre et compatissant? Depuis quand blâmes-tu dans moi ces sentimens d'amour? Je ne t'en ai jamais fait un secret. Je t'avouerai encore plus: Lodever est devenu, après toi et ma fille, celui pour qui je ressens une inclination plus vive; il m'est plus cher qu'Azeb et Caboul. Je m'en veux à moi-même de te ravir quelque chose d'une tendresse que je te dois toute entière, et cependant je ne puis être tout-à-fait maîtresse de mon cœur. Non, je ne puis m'empêcher d'aimer cet étranger; mais je ne l'aime pas encore comme toi: je crains qu'il ne soit venu pour troubler notre félicité. Je ne crois pas cependant qu'il puisse nous désunir. Non, cela n'est pas possible: mais si sa vue te fait de la peine, si tu ne veux pas que je le regarde, fuyons-le, cher Zidzem, allons planter une cabane plus loin; et, quand je

Digitized by Google

ne le verrai plus, je ne le regarderai plus. Je sens que mon cœur m'emporte malgré moi. Eh-bien, en vivant ensemble avec notre fille, je n'aurai plus aucune occasion de l'entendre et de le regarder ; car je ne veux aimer que toi, et je gronde mon cœur quand il veut me dire autrement.

Cet aveu naïf me rassura : je fus joyeux de me retrouver seul possesseur du cœur de Zaka ; mais cette joie ne me rendit pas toute ma tranquillité : je vis Zaka se contraindre, éviter les occasions de se trouver avec Lodever, et redoubler envers moi de caresses : mais tous ses mouvemens étoient gênés ; son front portoit une certaine mélancolie que je n'avois pas remarquée auparavant. Au milieu de nos tendres embrassemens, nous soupirions souvent ensemble ; et sans savoir pourquoi, son nom revenoit parmi nos entretiens. Comme je souffrois moi-même de la peine de Zaka, et que sa situation avoit répandu quelque chose de pénible dans notre façon de vivre, je fus le premier à vouloir rétablir la familiarité qui régnoit. Je le dis à Zaka, je la rendis maîtresse de ses mouvemens ; je voulus que Lodever vécût avec elle comme par le passé ; car je n'avois plus de joie depuis le moment fatal où je lui avois fait des reproches ; il n'y avoit plus de concorde ni d'agrément

Digitized by Google

dans notre société. Zaka ne rioit plus avec la même assurance ; son badinage étoit moins naturel avec moi. Lodever, de son côté, n'avoit plus le même empressement. Je me dis à moi-même que, puisque Zaka m'aimoit, je devois être sûr qu'il n'obtiendroit rien de ce qui m'étoit réservé. D'après ce plan, je pris Lodever et Zaka par la main, je les réconciliai ; je les priai de vivre en toute liberté, comme ils avoient fait ci-devant, et de me regarder d'un bon œil dans tous les instans.

La familiarité revint, Zaka reprit son ton folâtre : elle rioit, badinoit avec Lodever et j'étois satisfait de la voir si joyeuse.

CHAPITRE XVIII.

Cet étranger nous enseigna quelques mots d'anglois : il parloit un peu l'espagnol ; de sorte qu'avec le loisir dont nous jouissions, nous pûmes converser avec assez de facilité.

Je m'accoutumai à voir Lodever étroitement lié avec Zaka, et comme la paix étoit revenue, je répandois dans le sein de l'étranger tout le sentiment de ma joie, qu'il sembloit partager. Je le croyois sincèrement mon ami, parce qu'il me l'avoit dit cent fois, et qu'il ne m'appelloit jamais d'un autre nom. Il applaudissoit au tableau

Digitized by Google

naïf que je lui faisois de ma félicité, il me suivoit avec une curieuse complaisance dans tous les détails de mon bonheur. Il m'avoit engagé à lui conter l'histoire de nos premières amours, et je l'avois fait sans m'appercevoir qu'il en tiroit secrètement des inductions sur le caractère de Zaka.

Chaque jour plus enchanté de l'esprit de Lodever, je me livrois à lui sans réserve. Trompé par les apparences de la candeur, je croyois ses caresses sincères ; je suivois les mouvemens de mon cœur ; et, aveugle que j'étois, je ne remarquois point que, lorsque j'embrassois Zaka en sa présence, il devenoit tout-à-coup triste et rêveur. Bon, simple, confiant, je ne savois interpréter ni son assiduité, ni ses regards, ni l'espèce d'inquiétude qui ne l'abandonnoit pas ; ou plutôt son artifice profond savoit me faire prendre le change sur tous ses mouvemens. Ils auroient été visibles à des yeux plus exercés que les miens ; mais tout, jusqu'à la violence que se faisoit Zaka pour se dompter, échappoit à ma vue ; ma jalousie étoit éteinte ; l'amitié m'avoit rattaché le bandeau de l'amour.

Lodever nous entretenoit fréquemment des peuples de l'Europe, de leurs loix et de leurs coutumes. Jamais Zaka ne se lassoit d'entendre ces récits étonnans. Quoi, disoit-elle, il y a

Digitized by Google

tant d'hommes, tant de maisons, tant d'édifices ? Je faisois de mon côté mille questions, et chaque réponse m'émerveilloit. J'avois peine à concevoir comment cette fourmillière d'individus, vivoit sur le même point; et tandis que Lodever m'expliquoit ces choses incroyables, mon esprit s'élançoit vers ces cités populeuses, où, à chaque pas, se présentoit quelqu'objet intéressant. Quand il me parloit de la hauteur des édifices, et de ceux qui flottoient sur les eaux, j'étois tenté de croire qu'il se jouoit de ma crédulité; mais l'explication étoit si bien détaillée, que je ne pouvois refuser d'ajouter foi à ses discours.

Par degrés je devins curieux de voir par moi-même tant de choses merveilleuses; et, rêvant incessamment à ces villes magnifiques, mon désert perdit de ses attraits. Transporté chaque jour en imagination chez des peuples puissans, industrieux, polis, je me considérai comme perdu dans une immense solitude, éloigné des plaisirs et des agrémens de la vie, ignorant, foible, pauvre. Enfin j'eus de moi-même l'idée qu'un Européen a d'un sauvage.

Lodever m'insinua le dessein de voyager : il avoit de même préparé l'esprit de Zaka. Je lui en fis part; et, transporté de joie, elle applaudit à mon projet. Sa curiosité n'étoit pas moins vive que la mienne, et la nuit elle rêvoit de

Digitized by Google

ce qu'elle avoit entendu pendant le jour. Lodever disposoit, à notre insu, de notre ame ; il la manioit à son gré, maître d'y verser les idées qu'il vouloit y faire naître. Nous estimions les Européens heureux, parce qu'ils possédoient mille superfluités dont l'image nous séduisoit, et c'étoit à vivre parmi eux que nous placions toute notre félicité.

Azeb avoit caché ses trésors dans un endroit particulier, et j'en ignorois moi-même la valeur. Sur quelques réponses ingénues, l'artificieux Lodever fit tant par ses interrogations captieuses, qu'il m'engagea à les lui montrer à l'insu de mon pere. Je ne pus m'en défendre, malgré une répugnance secrète ; mais je n'attachois pas un grand prix à des ustensiles lourds, d'une couleur jaune, et qui ne nous servoient à rien.

Lodever vit nos trésors, et il demeura muet d'étonnement, et comme ravi en extase de ce qu'il voyoit. Je me souviens que son visage devint rouge et enflammé, et que, dans un transport qu'il ne put dissimuler, il nous embrassa avec une espèce de fureur, en nous disant : Oh, que vous seriez heureux et respectés, si vous possédiez dans mon pays ce qui vous est inutile ici ! Que de jouissances ! que de plaisirs ! Alors, d'un ton animé, il nous fit la description des palais que nous habiterions, de la foule d'esclaves empres-

Digitized by Google

sés, obéissans au moindre signe; de certains animaux qui nous transporteroient en un clin-d'œil par-tout où nous voudrions aller. Il nous parla des voluptés variées et renaissantes qui nous rappelleroient, chaque jour, les délices de la vie. Il nous donna une idée de toutes ces jouissances; et, quoique ces idées fussent confuses, elles nous plurent néanmoins, soit qu'il les peignît habilement, soit plutôt parce que nous en portions le germe dans nos cœurs.

Le tableau de ces félicités que nous pouvions toucher et sentir, maîtrisa puissamment notre ame. Imprudent! las de notre repos, dupes de notre imagination, qui, pour notre infortune, étoit neuve et vive, nous crûmes que le pays du bonheur étoit l'Europe, et, dans notre erreur profonde, nous répétions ensemble, Zaka et moi: Oh, quand serons-nous en Europe, pour y voir ensemble toutes ces merveilles!

Lodever nous persuada que les Européens n'étoient méchans et barbares qu'au sein de l'Amérique, sur laquelle ils avoient un droit de conquête, possession qui leur avoit été confirmée par un pape, maître de tous les empires en qualité de *vicaire de Dieu*; mais que dans leurs foyers ces mêmes Européens étoient doux, humains, généreux, bienfaisans.

La plaine que nous avions tant admirée de-

Digitized by Google

vint triste à nos yeux, car nos songes nous portoient toutes les nuits dans ces pays fortunés qu'embellissoit notre desir curieux. Nous éprouvâmes tout l'ennui qu'apporte une vie uniforme, lorsque notre pensée s'égare dans des visions. Je respectai ce métal jaune et ces pierres bigarrées qui jusqu'alors ne m'avoient réjoui que par leur éclat, dès que Lodever m'eut appris et leur usage et leur suprême utilité.

Autrefois je m'exerçois à friser la surface des eaux avec ces pierres brillantes; mais dès-lors, détestant mon ignorance précédente, et frappé de repentir, je conservai les plus petites avec le plus grand soin, comme le gage de mille plaisirs futurs. Lodever en prenoit quelquefois une, et disoit: Voilà de quoi nourrir vingt personnes pendant six mois sans cultiver la terre; voilà de quoi faire trotter ces chevaux qui vous transportent avec tant de rapidité; voilà de quoi assujettir ces hommes qui se tiennent debout devant vous tandis que vous mangez tout à votre aise.

Nous avions peine à concevoir que cela pût exister; mais Lodever nous le disoit d'un ton si persuasif, si ressemblant à la vérité, que je voyois tout ce qu'il peignoit, et que je jouissois, pour ainsi dire, des voluptés qu'il m'annonçoit. Ce qui me charmoit encore, étoit de

Digitized by Google

faire partager à Zaka toutes ces jouissances : elle, de son côté, songeoit que tout le monde seroit empressé à me servir et à me plaire. Alors elle se montroit encore plus ardente que moi à serrer ces petits cailloux brillans. Elle les cacha, elle les enterra, Lodever lui ayant inspiré l'idée qu'un inconnu pourroit le voir par hasard et les emporter. Il attachoit un prix infini à ces pierres brillantes; il les touchoit avec respect; il sembloit les adorer; il nous apprit à en faire autant. Bien-tôt nous eûmes un vice de plus, l'avarice, passion triste, qui retrécit l'esprit, le rend inquiet, le livre à des fantômes. Déjà nous avions la crainte de perdre ces trésors que nous regardions à peine quelques jours auparavant.

CHAPITRE XIX.

Je ne m'étois jamais avisé de dire à Zaka qu'elle étoit belle. Lodever le lui dit pour la première fois, en comparant son teint au coloris des fleurs, et ses yeux au brillant des étoiles. Zaka reçut cette louange avec un tel plaisir, que je regrettai fort de n'avoir pas trouvé cet ingénieux compliment. Je vis que Lodever avoit beaucoup plus d'esprit que moi, et j'avoue que cela me fit naître dans l'ame un certain déplaisir. Je voulus faire aussi des comparaisons sur la beauté de Zaka : mais

Digitized by Google

celles de Lodever eurent le prix ; et, quand je voulois jouter avec lui, il en inventoit dix pour une. Zaka se mit même à rire de quelques-unes de ma composition : ce qui approchoit un peu de la moquerie.

Je me rappelle que la manière dont elle reçut mes madrigaux me fit de la peine. J'aurois voulu avoir mieux dit pour elle que Lodever : il triomphoit de moi avec un calme qui me donna des mouvemens d'impatience. Rivaux en poésie sauvage, je souffris d'être vaincu.

Il lui enseigna aussi à placer dans ses cheveux noirs de ces petites pierres étincelantes qu'il nommoit *diamans*, à en orner ses bras, ses jambes et son sein, afin de plaire davantage. Réellement elle me parut plus charmante sous cet éclat brillant. Il y entremêloit des fleurs, ce qui formoit une espèce de diadême sur sa tête ; et, quand tout cela étoit arrangé, je me trouvois bien sot de ne l'avoir pas imaginé le premier. Le génie de Lodever m'imprimoit une sorte de respect, et je me sentis borné et pauvre en ressources à côté de ses inventions journalières.

Il loua mon adresse à la chasse, je lui en sus bon gré : je devins tout glorieux de cet éloge. Je le lui faisois répéter ; il le répétoit, et je l'en aimois davantage. Je connus l'orgueil d'être loué

Digitized by Google

par un homme que j'admirois, et je me fatiguois toute la journée d'une manière incroyable pour mériter ses louanges qui chatouilloient singulièrement mon oreille.

Je voulois faire tout ce qu'il faisoit; il m'apprit à jouer au palet, et je passois des heures entières à cette futile occupation. Il avoit deux dés qu'il me faisoit rouler, m'ayant appris à lire les points de cette figure cubique. Il me faisoit jouer quelques-unes de mes pierres, et il gagnoit ordinairement; il gagna tant que je ne voulus plus jouer avec lui, et Zaka fut la première à m'en détourner, craignant qu'il ne les gagnât toutes. J'eus du chagrin d'avoir perdu une portion de mes pierres brillantes.

Chaque jour il m'enseignoit un jeu nouveau que j'embrassois avec passion, et la culture du jardin se sentoit de notre oisiveté. Ainsi, graces à Lodever, nous marchions de folies en folies. Elles se tiennent par la main; une seule suffit pour amener toutes les autres. D'où nous venoit ce tissu d'extravagances? Etoit-ce de la bonne et simple nature, ou des conseils de notre aimable corrupteur?

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

CEPENDANT le respectable Azeb voyoit, dans l'amertume de son cœur, le dégoût que nous inspiroit notre heureux désert, ainsi que toutes les folies que nous adoptions de la bouche de l'étranger. Ses larmes couloient en silence ; mais toujours fidèle à son premier plan, de ne louer ni blâmer aucune de nos actions, il se contentoit de nous dire que le bonheur n'étoit pas plus en Europe que dans le lieu que nous habitions. Il n'osoit contredire ouvertement nos idées, convaincu que l'opposition réelle aux volontés de l'homme enflamme son indépendance naturelle et le rend faux, rusé, artificieux. Dans une circonstance aussi cruelle il se conduisit de même: il attendit que la raison nous éclairât sur un projet insensé ; mais la raison l'a-t-elle jamais emporté sur le goût vif du sentiment soutenu des prestiges de l'imagination ?

Pervertis que nous étions, nous lui annonçâmes un jour, sans ménagement, que nous avions pris la résolution de partager le bonheur des Européens et de transporter chez eux nos richesses, afin de jouir, sans travail, des délices qu'offroient ces climats fortunés. A ces mots, le malheureux Azeb leva les mains vers le ciel,

Digitized by Google

voulut parler, ne put que pleurer, se jeta dans les bras de Caboul, et se retira accablé sous le poids de sa douleur.

Sa profonde tristesse nous causa quelqu'émotion ; mais, ingrats et dénaturés que nous étions, nous nous familiarisâmes avec ce front triste, dont les regards baissés accusoient hautement nos folies ; la voix d'un séducteur avoit plus de pouvoir que celle d'un pere. Il nous prit à l'écart ; et, ayant prononcé le nom de Lodever, il répandit sur nous des larmes ; il nous représenta l'impossibilité de parvenir à une colonie Européenne sans un danger manifeste ; il nous montra le sacrifice de notre liberté, de notre repos, fait imprudemment à la fatisfaction d'un vain desir qui s'éteindroit à la premiere jouissance ; il nous assura que ces mêmes trésors, qui nous inspiroient une joie insensée et dont nous avions long-tems ignoré la dangereuse valeur, étoient la source empoisonnée de cette foule de maux qui couvroient les royaumes Européens ; il nous fit un tableau effroyable de la violence et de la perfidie réciproque de ceux qui se disputoient les parcelles de ces métaux.

Il ne nous déguisa pas que des jouissances étoient attachées à la distribution de ces richesses ; mais il nous assura qu'elles s'écouloient avec rapidité, que nous serions plus malheu-

Digitized by Google

reux après les avoir perdues, et que la crainte même de les perdre étoit un supplice. Il nous dit, hélas ! tout ce que nous n'étions pas alors en état de comprendre.

L'aveu qui lui étoit échappé nous offroit la perspective agréable dont Lodever nous avoit flattés, et nous lui disions : Nous voulons voir des pays nouveaux ; nous avons besoin de connoître ce qui est au-delà de notre petit vallon. Lodever nous a peint ce monde comme d'une grande étendue, et nous voulons voir ces villes, ces peuples, toutes ces belles choses enfin que font ces hommes et que nous ignorons.

Azeb ne put répondre à nos discours ; mais prenant un ton ferme, où l'accent de la douleur perçoit par intervalles, il nous dit : Vous êtes jeunes, mes enfans, votre imagination vous abuse : je sens qu'il me sera impossible d'y mettre un frein ; je n'ai voulu et je ne veux que votre bonheur : si vous croyez le trouver dans un autre monde, vous vous trompez. Eh-bien, abandonnez la terre qui vous a vu naître, abandonnez un pere qui vous chérit ; abandonnez jusqu'au fidèle Caboul, cet ami de ma triste vieillesse ; je vous le cède encore ; je vivrai, je mourrai seul dans ces déserts. J'ai su affermir mon ame contre tous les revers. Je ne prévoyois pas celui-là ; mais... m'y voilà disposé.

Digitized by Google

Le discours de ce bon pere émut nos cœurs; nous nous jetâmes à ses pieds. O mon pere! vous nous accompagnerez, vous jouirez des délices qui nous attendent; nous serons tous heureux loin de ce désert. Si vous connoissiez les jouissances dont Lodever nous a fait le récit! Venez voir avec nous les objets les plus merveilleux. Vous avouerez vous-même qu'un autre monde offre, à chaque pas, des plaisirs qui nous manquent. Au lieu de nous répondre, Azeb nous embrassa avec un air de compassion, et se retira d'un pas triste et tremblant.

Azeb avoit convaincu notre esprit, mais non point notre cœur : nous n'étions plus heureux dans les montagnes de Xarico, parce que nos desirs enflammés par l'espérance d'autres biens, brûloient de se satisfaire à quelque prix que ce fût. Je chérissois plus que jamais Lodever, dont chaque acte étoit pour moi une instruction. Son industrie facile, son esprit insinuant, tout en lui me plaisoit. Il est vrai qu'il savoit me flatter avec tant d'art, qu'il m'étoit devenu presqu'aussi cher que Zaka.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Vous jugerez, cher Chevalier, à quel point mon cœur étoit abusé en sa faveur. Zaka étoit tombé, depuis quelque tems, dans une mélancolie profonde. Il me fut aisé d'appercevoir que Lodever étoit amoureux de Zaka : je savois qu'elle ne le haïssoit pas. Cependant je la voyois dans une situation pénible. Je frémissois de perdre un cœur sans lequel je ne pouvois vivre heureux. Je ne savois pas dissimuler, et je voyois distinctement que Zaka aimoit Lodever. Elle m'avoit déployé son cœur innocent et sincère, tel que la nature l'avoit formé : je ne pouvois mettre en doute sa tendresse : il n'y avoit en elle ni trahison, ni perfidie, j'en étois bien sûr. Les caresses de Zaka étoient trop vives pour qu'elle pût me trahir ; et si le hasard me procura une connoissance qui me manquoit, je n'en avois pas besoin.

Un soir qu'assise à côté de Lodever elle paroissoit rêveuse, je me glissai derrière elle pour écouter leur entretien. Ce cœur que j'avois soupçonné n'étoit retenu dans son amour ni par la honte, ni par la crainte, mais seulement par un amour plus extrême qu'elle me portoit. C'étoit sa tendresse pour moi qui la préservoit

Digitized by Google

préservoit d'une infidélité qui, sans ce sentiment vainqueur, lui auroit peut-être été chere. Voici les paroles de Zaka ; pesez-les.

Pourquoi me tourmentes-tu, disoit-elle ? tu sais que je ne te hais point, mais je ne puis pas t'aimer autant que Zidzem. Zidzem a possédé mon cœur avant toi, puis-je moins l'aimer ? Non ; il faut que je l'aime toujours au même degré. Pourquoi es-tu venu pour nous rendre tous deux malheureux ? Pourquoi t'obstines-tu à me demander ce que je ne t'accorderai jamais ? Contente-toi de l'amour que j'ai pour toi ; c'est bien assez ; contente-toi de ce baiser, puisqu'il te fait plaisir ; tout le reste est pour Zidzem : je l'aime avant toi ; et si tu ne veux pas me rendre malheureuse, tu ne me demanderas rien au-delà. Vivons en bonne intelligence, baise ma main, baise mon col, baise mon front : mais garde-toi d'aller au-delà ; je te rejetterois loin de moi, je ne te donnerois plus ma main à baiser, car voilà tout ce que je puis faire pour toi. Je t'aime beaucoup ; mais j'aime encore plus Zidzem, parce qu'il est le premier et que ma fille me dit, quand je la regarde, que je ne dois point accorder à d'autres ce que je lui ai accordé.

La franchise de Zaka mit en désordre l'é-

Digitized by Google

loquence de Lodever ; il ne sut que répondre. Il lui dit, mais d'une voix tremblante, qu'il demandoit à partager ces précieuses faveurs avec Zidzem, et non à l'en priver ; que je n'en serois pas moins fortuné en l'ignorant ; que je ne le saurois jamais..... Non, dit avec impatience Zaka, lui mettant la main sur la bouche, cela ne sera pas, je te le dis, n'y pense plus. Je suis à Zidzem, et non à toi. Baise ma main, baise mon col, baise mon front ; mais tu n'obtiendras rien au-delà. Dis, si tu étois à sa place, y consentirois-tu ? Pourquoi veux-tu faire de la peine à mon cher Zidzem ! N'es-tu pas son ami ? Ma fille me dit que je ne dois point t'écouter.

Lodever ne put répliquer ; mais il se mit à ses genoux et employa les prières et les instances. Zaka le laissa à ses pieds, soupira, et se cacha le visage de ses deux mains. Elle lui déclara, en gémissant, qu'il lui en coûtoit beaucoup pour le refuser ; qu'il auroit tout à espérer, si elle ne m'aimoit pas avec la plus forte tendresse ; mais qu'elle m'aimoit par-dessus tout. En prononçant ces mots, elle se précipita sur lui, fut la première à baiser son front, ses yeux, en lui criant : J'aime Zidzem ; prends cela pour te consoler. Je t'aime aussi, je te promets de t'aimer ; mais ne me demande point,

Digitized by Google

je te le répète, ce que je ne puis t'accorder ; contente-toi de ces caresses, et n'offense ni ton ami ni moi. En disant ces mots, elle serroit sa tête contre son sein, et lui baisoit le front.

Lodever, enhardi par cet aveu et ses caresses, crut que le moment de sa victoire étoit arrivé, et tenta quelques efforts. Zaka, sans être intimidée, se dégagea à l'instant de ses bras, sans trouble, sans colère, sans reproches et avec un sang froid qui attestoit la paisible vertu de son ame. Elle s'éloigna sans lui jetter un regard; elle entra dans une allée sombre, et moi je sortis de l'endroit où j'étois caché. Je la retrouvai à cinquante pas, et je ne vis sur son front aucun trouble. Sa victoire ne lui avoit rien coûté : elle m'aborda comme de coutume; rien n'exprimoit sur son visage la conversation qu'elle venoit de tenir; elle me tendit la main avec sérénité; et moi qui l'adorois plus que jamais, je n'étois plus maître de mes mouvemens; je la pressai dans mes bras; les siens s'ouvrirent pour me recevoir; pressé sur son sein je sentis renaître ce premier instant de volupté qui m'avoit embrâsé de tous les feux de l'amour : je m'enivrois du charme de la retrouver tendre et fidelle. Elle s'abandonna à mes transports; elle me disoit, dans l'effusion d'un cœur pur et sincère : Je t'aime avant tout, je t'aime par-

Digitized by Google

dessus tout, sois en sûr. Je ne suis pas maîtresse de mon cœur, je ne sais si un autre y viendra après toi ; mais je n'aimerai jamais personne comme je t'aime. Et moi qui avois été témoin des discours et des tentatives de Lodever, n'ayant plus ni inquiétudes, ni jalousie, je me plaisois à considérer cette belle ame que la nature s'étoit plu à cacher dans un immense désert.

CHAPITRE XXII.

Croiriez-vous, cher Chevalier, que, sûr d'être aimé de Zaka, je ne pus voir sans compassion le trouble qui dévoroit l'ame de mon ami ! Je m'attendris sur son état. Plus j'aimois Zaka, plus je sentois qu'on devoit l'aimer : je lui pardonnois l'amour qu'il avoit pour elle, parce que j'éprouvois qu'il étoit impossible de s'en défendre.

Je pouvois, il est vrai, lui reprocher sa conduite mystérieuse, sa réserve, ses efforts, quoique vainement tentés : mais toutes ces fautes étoient celles de l'amour ; je les excusois, et ne voyois plus que les combats cruels dont il étoit agité.

Il tomba dans une tristesse sombre que je tâchai vainement d'adoucir par tous les soins de

Digitized by Google

l'amitié. Que sa douleur muette, que ses regards qui tomboient languissamment sur Zaka et s'en détournoient avec effort, firent d'impression sur mon ame ! je n'osai plus être heureux en le voyant souffrir. Je me reprochois mon bonheur comme un crime ; et, ayant l'expérience des maux sensibles qui accompagnent des désirs inutilement conçus, je me disois que je ne devois pas goûter des plaisirs dont mon ami et mon compagnon étoit privé. Sa physionomie prenoit chaque jour quelque chose de plus triste et de plus farouche, et les tourmens de son cœur se peignoient visiblement sur son visage. Alors je souffris moi-même de sa situation pénible, et je rêvois aux moyens de l'enlever à ses privations douloureuses.

Sans doute il avoit lu dans mon cœur mieux que je n'y lisois moi-même, et il me tint ce discours que j'écoutai sans indignation. Il n'auroit pas tenu le même langage à tout autre qu'un sauvage.

Cher Zidzem, pardonne, me dit-il ; je me sens indigne de ton amitié : depuis long-tems je t'offense ; il faut que je t'ouvre mon cœur : la dissimulation m'est un fardeau pénible. Ce cœur infortuné aime ta Zaka, et l'aime jusqu'à la fureur. Vois dans ce cœur déchiré tous les tourmens de l'amour. Un feu cruel me consume

Digitized by Google

et me pousse vers le désespoir. Non, je ne cesserai de l'aimer que lorsque je cesserai d'être. Délivre-toi d'un rival odieux, Zidzem, ôte-moi une vie qui m'est importune; préserve-moi du crime que dans mon aveuglement je pourrois commettre. Va, la mort sera pour moi un bienfait; mes jours ne sont plus qu'un long supplice; je ne veux pas être plus long-tems ingrat envers mon ami, mon libérateur : c'est assez d'être malheureux, sans devenir criminel et perfide. Ah, combien je me hais moi-même d'être ainsi! Mais je suis seul consumé de desirs, tandis que tu reposes dans les bras de Zaka. Dangereuse Zaka! les feux que tu allumes ne peuvent s'éteindre. Il falloit ne te pas voir, pour ne point t'adorer. Je n'ai plus d'autre ressource que la mort contre l'horreur de mon existence, et c'est l'asyle que j'embrasse. Adieu, mon cher Zidzem. Tes yeux ne seront plus fatigués de mon aspect coupable; tes oreilles n'entendront plus mes gémissemens : je vais mourir, puisque je ne puis vivre sans envier le bien qui t'appartient.

Il prononça ces mots avec un tel désordre, que je craignois à chaque instant les suites extrêmes de son désespoir. Je fus touché jusqu'aux larmes après l'avoir entendu. La confiance qu'il me marquoit, cet aveu sans artifice, sa constance qui paroissoit vaincue et qui frémissoit de tou-

Digitized by Google

cher au crime, tout me le rendit plus cher; plus intéressant; je compatis à ses souffrances, et, en l'écoutant, je me représentois les tourmens que j'aurois à endurer si Zaka rejetoit les desirs de mon amour.

Cet Européen rusé connoissoit bien mon cœur; il sentoit que je serois capable de tout sacrifier aux pleurs de l'amitié, et que sa franchise éveilleroit ma générosité. Son tourment n'étoit pas plus vif que le mien; car si je voulois lui rendre le repos, il me falloit perdre ma félicité. Choix cruel! l'image de mon ami expirant me suivoit jusques dans les bras de Zaka. Au comble du bonheur, son sort me sembloit plus affreux. Zaka étoit tendre, passionnée; mais je ne goûtois plus le charme de la posséder. Lodever soupiroit en ma présence, et me faisoit chaque jour l'aveu naïf de ses tourmens. La résolution que je pris vous étonnera; mais elle me fut inspirée par la pitié, par la bonté naturelle de mon cœur, par je ne sais quel sentiment. Je me déterminai à partager avec mon ami la possession de Zaka.

Vous direz que c'est un acte de générosité de sacrifier sa maîtresse à son ami, mais que c'est une action vile de la partager avec qui que ce soit; qu'elle est aussi éloignée de la nature que des mœurs civilisées; qu'il n'y a pas un

Digitized by Google

animal, soit domestique, soit féroce, qui ne dispute sa femelle à coups de dents ou à coups de griffes. J'eus d'autres sentimens dans mon désert : je ne crus pas m'avilir en obéissant à la pitié. J'aimois Zaka, j'aimois Lodever ; je voulois le bonheur de l'un et de l'autre ; mon cœur ne pouvoit se fermer à leurs soupirs, et j'agissois à-la-fois par un sentiment de compassion, d'équité et de tendresse. Je ne connoissois point l'adultere : je faisois un sacrifice réel. Un sauvage, qui met l'honneur dans le courage et dans la noblesse de l'ame, voit les choses bien autrement qu'un homme civilisé.

D'un autre côté, je sentois qu'il n'y auroit plus de joie pour moi dans le monde, en voyant près de moi un homme sans cesse gémissant. De l'autre, je me représentois le plaisir délicieux de l'arracher au désespoir, de lui rendre la vie. Je ne perdrai point le cœur de Zaka, me disois-je ; elle m'aimera toujours, et le bonheur de Lodever n'ôtera rien à la somme du mien. Aucune idée honteuse ne se mêloit à ce partage.

Cependant, je l'avouerai, mon cœur murmuroit de ce cruel devoir : il m'en coûta pour surmonter un sentiment jaloux ; mais je songeai qu'une tranquillité générale en seroit le fruit. J'allai exposer mon projet à Lodever, qui parut

Digitized by Google

très-étonné de ma générosité ; car c'est ainsi qu'il nommoit mes nouveaux desseins. Il m'embrassa en me témoignant la plus vive reconnoissance, et nous convînmes d'engager Zaka à la cession la plus rare, scandaleuse sans doute chez les peuples civilisés, mais qui, dans mon désert, n'étoit qu'une suite conséquente de mon amitié pour Lodever, de ma pitié pour ses souffrances, et de mon amour pour la concorde et la paix.

CHAPITRE XXIII.

ZAKA rougit prodigieusement à la proposition que je lui fis. La honte et l'étonnement attachoient ses regards à la terre, et chaque parole sembloit la pétrifier. Immobile, elle garda le silence ; puis levant les yeux, elle les fixa sur les miens, comme pour y découvrir les vrais sentimens de mon cœur ; sans doute elle vouloit y descendre, et elle cherchoit avidement à lire dans ma pensée : mes regards étoient tristes et confus ; j'attendois ce qu'alloit prononcer sa bouche, et je tremblois de l'arrêt ; car je pouvois bien consentir à partager le cœur de mon amante, mais non immoler entièrement le déplaisir secret que j'en ressentois.

Je lui exposai l'amour de Lodever, le désespoir qui empoisonnoit sa vie et flétrissoit pour

Digitized by Google

lui le riant aspect de l'univers; je lui disois : Nous partageons l'air, les fruits de la terre, les rayons du soleil.... Pour toute réponse Zaka me lança un regard qui pénétra mon ame; elle vola dans mes bras; elle m'accabla des plus tendres baisers. Eh quoi, Zidzem, me dit-elle du ton du reproche, ne t'ai-je pas donné assez d'assurances que je t'aime et n'aimerai jamais que toi? Crois-tu que Zaka soit fausse, double, artificieuse? O cher Zidzem! un cœur peut-il être à deux? L'amour peut-il se partager? Tu le connois bien peu si tu en doutes. Imprudent! tu ne sais pas lire dans ton propre cœur : va, si je te privois d'une seule caresse, tu deviendrois malheureux : mais cela n'arrivera point; c'est à moi à te défendre, à te protéger contre toi-même et contre la foiblesse de ton cœur, lorsqu'il s'abuse à ce point. Ah, que de remords je t'épargne! Sais-tu quelle seroit l'amertume de ta douleur, l'horreur de tes regrets? Tu maudirois mille fois l'outrage que tu aurois fait à l'amour et à ta fidèle Zaka. Tu ne me verrois plus du même œil : toute ta félicité seroit évanouie... Et puis se tournant avec fierté vers Lodever, elle lui dit : Et toi, fatal étranger, ne me poursuis plus, et oublie-moi : c'est depuis ton arrivée que j'ai éprouvé les chagrins de l'amour; je n'en connoissois que les délices; le

Digitized by Google

trouble est venu sur tes pas. M'aimes-tu autant que Zidzem? Non, cela n'est pas possible. Ton regard m'épouvante; ton amour me fait peur; jamais ton œil ne luit d'une flamme douce. Je t'ai aimé tant que tu n'as pas voulu désunir nos cœurs. Retourne dans ton pays, vas y trouver celle que tu as quittée, peut-être elle sèche aujourd'hui dans les larmes; elle implore la fin de sa vie, en devinant que tu veux porter ton cœur à une autre qu'elle.

Je fis un second effort en faveur de mon ami, attestant que je voulois l'empêcher d'être sans cesse gémissant, s'il y avoit de ma faute; mais la fière Zaka, avec un geste noble et contemplant Lodever avec un dédain que je ne puis rendre, m'auroit jeté à moi-même un regard de mépris, s'il n'eût été adouci par l'amour. Jamais ce front si noblement courroucé ne sortira de ma mémoire. Je me tus; j'étois honteux, anéanti; je me jugeai au-dessous d'elle; un trait rapide de lumière me fit voir que cette proposition étoit un outrage à son amour. Je m'applaudis dans le fond du cœur de la trouver constamment tendre et fidelle. Un de mes regards implora mon pardon, tandis que je tâchois de consoler Lodever, en lui disant que j'avois tout tenté pour qu'il fût tranquille, et que cela ne dépendoit plus de moi. Lodever avoit les yeux baissés et

Digitized by Google

gardoit un morne silence. Il ne pouvoit ni rester ni fuir; il étoit comme enchaîné par une puissance invisible.

Je n'osois plus interroger les regards de Zaka; lorsque tout-à-coup ses bras s'entrelacerent aux miens; sa bouche pressa mes lèvres et je ne fus point maître de résister à mon ravissement. Je rendis à Zaka ses tendres caresses, et je ne songeai pas assez à dérober à Lodever le spectacle de mon triomphe. Livré aux transports de mon amante, j'oubliai mon ami. Trop foible pour soutenir la vue de nos caresses innocentes et vives, Lodever s'éloigna et s'enfonça dans un bois sombre.

Sorti de mon ivresse, je me reprochai ma cruauté; j'en témoignois mon mécontentement à Zaka, qui avoua avoir eu tort. Je courus sur les pas de Lodever pour l'appaiser, le consoler, et calmer ses maux par les paroles les plus douces. Il écouta tout ce que je lui dis avec une froideur que je n'aurois osé attendre après une pareille scène. Il me répondit avec beaucoup de tranquillité qu'il falloit s'en remettre à cette dernière décision; je le vis même sourire. Je crus que, frappé de la tendresse inviolable de Zaka et de l'inutilité de ses poursuites, il pouvoit renoncer à elle. Ah! si j'eusse mieux connu la dissimulation terrible des passions dans le cœur

Digitized by Google

des Européens, j'aurois pressenti que ce calme trompeur, semblable à celui qui précède la tempête, annonçoit une vengeance sourde et épouvantable.

CHAPITRE XXIV.

Quelques jours après cette aventure Lodever m'apporta un très-beau coco, espèce de fruit excellent qui croît en Amérique, et dont il savoit que je mangeois volontiers. Zaka arriva au même instant et voulut goûter de ce fruit. Lodever le lui arracha vivement de la main, donnant pour prétexte que son front étoit trempé de sueur. Sa crainte paroissoit fondée; ce fruit est très-dangereux lorsqu'on en mange à contre-tems. Lodever jeta fort loin ce coco, pour ne pas, disoit-il, exciter l'envie de Zaka, si elle le voyoit manger: ensuite il nous engagea à faire une petite promenade.

De retour je cherchai mon coco vers l'endroit où il l'avoit jeté; je ne le trouvai point. Azeb, qui n'étoit pas éloigné, me demanda ce que je cherchois. Un très-beau coco, lui répondis-je. Oui, dit Azeb, il étoit bon: surpris par la soif, je l'ai ramassé, j'ai bu la liqueur et mangé le dedans; mais je ne sais, depuis un instant, il me cause de vives douleurs. Je m'ap-

Digitized by Google

prochai de mon pere : un frisson l'avoit saisi ; je lui présentai mon bras pour soutenir ses pas chancelans. De moment en moment son état devint plus violent : il souffroit comme si on lui eût déchiré les entrailles ; il fut obligé de s'appuyer sur moi. Tout-à-coup son corps frémit dans mes bras, les forces me manquent, et il tombe étendu par terre, se roulant et poussant des cris lamentables.

J'appelle Zaka, elle vient, elle apperçoit Azeb les yeux égarés, la bouche couverte d'écume, les bras, les mains, les pieds roidis, tourmenté de convulsions affreuses. Nous tentâmes de le relever ; laisse, dit-il, en me jetant un regard long et douloureux, laisse, je me meurs..... Dieu ! m'écriai-je en pâlissant, vous mourez ! Qu'est-ce à dire ? Azeb souleva avec peine sa main appesantie ; mais, voulant serrer la mienne, son effort fut impuissant. La douleur et la tendresse se peignoient sur son front à travers les ombres du trépas. Nous frémissions d'effroi, nous pleurions, nous baisions son visage mourant. Il fixe ses yeux sur nous ; sa poitrine se soulève avec effort, et sa voix entrecoupée prononce ces mots à plusieurs reprises. Je meurs, mes enfans... je meurs ! Ah !.. incertain et rempli de terreur sur le sort qui vous attend... je n'ose accuser, de peur de charger d'un crime celui qui peut-être

Digitized by Google

est innocent... Non, je ne l'accuserai point... Me voici au terme de ma carrière, et je me soumets à la volonté de celui qui est le maître de toutes les créatures... Je ne puis souhaiter mon anéantissement, puisqu'il est un Dieu.... Ah! si les pénibles jours que j'ai passés sur la terre étoient les seuls pour lesquels j'eusse été créé, s'il n'en étoit point d'autres plus tranquilles, plus heureux, quelle puissance indifférente m'auroit donné l'être, m'auroit soumis à la douleur?... Mais le profond sentiment de l'espérance me reste; il retrace à mon esprit l'image de l'immortalité. Je dois vivre avec Dieu tant qu'il existera, puisqu'il a daigné une fois me tirer du néant, ce n'est pas pour m'y laisser retomber. Je crois à sa bonté, dont l'univers est un témoignage éclatant; mais ce monde-ci n'est pas celui de l'homme; il est fait pour un autre rôle: il desire, il demande une autre destinée.!... O mes enfans! vous mourrez aussi comme moi... Que le dernier moment de votre vie soit plus paisible que le mien!.... Que ce Dieu souverain vous bénisse comme je vous bénis!.. Que sa clémence tempere l'amertume des jours de cette triste vie!... Je vous ai enseigné le moins d'erreurs qu'il m'a été possible... Si je vous ai enseigné peu de vertus, je vous ai montré peu de vices. J'espérois qu'à

Digitized by Google

jamais caché dans ce séjour impénétrable... Mais mes projets ont été confondus.... Lodever... Je vois... O mes enfans! adorez Dieu et craignez ses jugemens.... Souffrez, s'il nous faut souffrir. Quand tous les maux se rassembleroient sur vous, gardez-vous de murmurer.... Songez que vous êtes l'ouvrage de ses mains, et que vous devez lui être soumis..... C'est le seul roi de l'univers... Il est Dieu.... il est tout-puissant,.. il est bon... il est l'amour même.... Le malheureux Azeb manqua de forces, nous fit un signe de tête et expira.

O moment affreux et mémorable! je n'avois jamais vu mourir un homme, et c'est mon pere qui est étendu sans vie; il meurt, il m'abandonne à l'horreur de mes réflexions. Je soulève ses bras immobiles : ils retombent, et l'effroi pénètre mes sens. Son corps, que nous embrassons, devient froid. Le ciel a perdu tout son éclat; un triste et vaste silence règne autour de nous; je ne sais quel murmure lugubre frappe dans les airs mon oreille épouvantée. Lodever passe à côté de ce corps sans vie, le regarde et nous dit sans douleur et sans larmes : *Il faut le mettre dans la terre.* Caboul pleure et sanglotte; je suis ému, et tout ce qui m'environne est nouveau pour moi.

Quoi, Azeb n'est plus! me disois-je; Azeb qui,

Digitized by Google

qui, une heure auparavant, nous parloit avec tendresse; Azeb que j'aimois; Azeb dont je contemplois avec tant de plaisir le front vénérable; Azeb.... Le voilà sans chaleur et sans mouvement; son teint est livide, ses yeux sont fixes et ternes, ses membres sont glacés, il est sourd à tous nos cris. Oh! nous comprenions alors la destinée funeste et générale de l'homme. *Vous mourrez aussi*: ces mots retentissoient au fond de notre ame; nous nous tenions embrassés, comme si c'eût été le dernier embrassement de notre vie. Nos larmes, qui couloient en abondance, mouillerent ce cher cadavre.

Ah, Zidzem, dit Zaka en sanglottant, que deviendrois-je, hélas, si tu éprouvois le sort du malheureux Azeb! Que cet effroyable moment soit éloigné! O séparation cruelle! Ah! je la sens cette mort affreuse.... Elle vient... Elle va peut-être te frapper dans mes bras...Dieu, que les momens que tu as accordés à l'homme sont de courte durée! Et elle tomba sur mon sein presque sans sentiment. Elle trembloit pour mes jours, je craignois pour les siens, et nous nourrissions notre douleur du spectacle terrible qui augmentoit notre effroi.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

Le trépas d'Azeb nous montra la mort en perspective : auparavant nous n'y songions pas. Azeb nous avoit dérobé, autant qu'il l'avoit pu, le trépas des animaux ; et quand le hasard nous l'avoit fait appercevoir, il nous disoit tranquillement : ils dorment, ils se réveilleront. Il nous avoit accoutumés, pour ainsi dire, à nous croire immortels, et il nous faisoit regarder notre existence comme ne devant point avoir de terme. Comme Dieu, nous répétoit-il souvent, sera toujours Dieu, de même l'esprit qui vous anime sera toujours esprit. Ainsi, l'idée de la destruction nous étoit étrangère ; et si Azeb ne nous parloit plus, nous entendions encore ses paroles, nous appercevions son regard : il n'étoit pas mort pour nous : il nous sembloit qu'à chaque instant il alloit se lever et nous parler.

Nous redoublâmes pour sa mémoire le respect que nous avions eu pour lui pendant sa vie ; nous enterrâmes son corps d'après les conseils de Lodever ; ses mains creuserent la fosse, et, pendant cette fonction lugubre, son visage ne changea point ; il ne mêla point un soupir à nos douleurs : quand nous l'interrogions sur cet événement imprévu, il nous répondoit d'un

Digitized by Google

air calme : Azeb étoit vieux, et vous devenoit inutile ; il faut que chacun meure. Que nous étions loin de soupçonner la véritable cause de sa mort! L'idée d'un crime aussi noir ne pouvoit entrer dans notre pensée : on nous l'auroit expliqué alors, que nous n'y aurions rien compris.

Moment funeste et douloureux, lorsqu'il fallut rendre à la terre les tristes dépouilles d'Azeb! Nous ensevelîmes dans une fosse obscure un cœur autrefois animé d'un feu céleste, des mains dignes de porter le sceptre et de tracer des leçons aux sages. Hélas, m'écriai-je sur sa tombe, voilà donc l'étroite et éternelle demeure de ce pere chéri! Le chant des oiseaux, la beauté de la nature, la renaissance du jour, notre voix plaintive qui percera l'ombre de ces arbres touffus, rien ne pourra le faire sortir de ce lit effrayant ; il habitera toujours avec la mort cette triste solitude ; nous ne le verrons plus devancer le retour du soleil, respirer les parfums du matin, et d'un pas majestueux faire jaillir la rosée du sommet des fleurs ; nous ne le verrons plus errer au hasard dans la forêt, plongé dans une douce méditation, levant ses mains pures vers la voûte du firmament ; rien ne peut plus réchauffer sa froide poussière ; il ne nous pressera plus dans ses bras

Digitized by Google

paternels, le sourire sur les lèvres et l'amour dans les yeux. Mais que dis-je! il nous a dit tant de fois que nous nous retrouverions dans un autre monde; que la partie pensante de lui-même subsisteroit toujours; qu'une ame immortelle seroit séparée de son corps et deviendroit à jamais heureuse par la clémence infinie du Créateur! Oui, cette idée me plaît, cette idée est grande, elle est conforme à tout ce que j'apperçois de la main du grand Etre. Il faut qu'il soit sublime et magnifique en tout; il faut qu'il accorde à sa créature tout ce qu'il peut lui accorder. Azeb vit, Azeb pense à nous; il converse encore avec Zidzem et Zaka. Ah! du séjour qu'il habite, qu'il lise au fond de nos cœurs, qu'il voie nos larmes, qu'il entende nos gémissemens et les louanges que nous donnons à son ame généreuse.

Nous baisâmes la terre qui le renfermoit dans son sein. Je voulus que ma fille la baisât aussi. Je me promis de revenir souvent pleurer sur ce tombeau et m'y entretenir avec l'ame d'Azeb, en attendant que, selon sa promesse, elle se montrât à moi dans un autre monde.

Zaka pleuroit amèrement et paroissoit inconsolable. Je lui disois, pour calmer ses chagrins et ses regrets : Sois sûre qu'Azeb vit encore; il vit avec le grand Etre dont il nous a parlé.

Digitized by Google

Il est heureux, puisqu'il le connoît; il est à la source de tout bien, il lui parle de nous, car il ne délaissera pas ceux qu'il a tant chéris sur la terre.

A quelques jours de-là nous eûmes, chacun de notre côté, un rêve où nous revîmes Azeb. Ce rêve différoit si peu de la réalité que nous crûmes qu'il n'étoit devenu qu'invisible, et qu'il habitoit toujours avec nous. Comme son visage, pendant notre rêve, ne nous avoit paru ni triste ni souffrant, nous nous accoutumâmes à nous dire : Il est avec le grand Etre; il est bien; il nous voit, nous entend; il sera notre protecteur; il nous enverra toujours des pensées justes et bonnes.

CHAPITRE XXVI.

Caboul, le fidèle Caboul étoit sorti de sa froideur pour pleurer Azeb. Il ne passoit jamais devant sa tombe sans lever les mains au ciel et saluer le lieu où il reposoit. Nous l'honorâmes comme un second pere. Dans le rang le plus abject, il eut toutes les vertus; et quoiqu'il ne fût pas doué des qualités de l'esprit, il nous força d'admirer sa grande ame. Je m'apperçus que, depuis la mort d'Azeb, il évitoit de toucher la main de Lodever; qu'il le servoit

Digitized by Google

avec une sorte de répugnance; et ayant été frappé un jour de sa main, il lui dit : Jetez-moi aussi dans la terre; je serai mieux là qu'avec vous. Je ne fis point attention à ces paroles, ne pouvant en pénétrer le sens.

Profondément occupé de la perte que je venois de faire, je ne m'entretenois que d'Azeb, de ce qu'il avoit fait, de ce qu'il avoit dit; je me plaisois sur-tout à répéter ses dernières paroles, ses tendres bénédictions. Je ne fus jamais si surpris ni si indigné que lorsque Lodever me dit un jour que, selon les loix de sa religion, Azeb ne pouvoit être avec le grand Etre, n'ayant point été baptisé, qu'en conséquence, il étoit descendu dans un lieu où rouloient des flammes éternelles; et qu'il y étoit plongé à jamais, sans espérance d'en pouvoir sortir. Je m'écriai avec douleur : Cela ne se peut pas; tu mens, Lodever; ce que tu dis outrage la raison et le grand Etre. Apprends qu'Azeb a fait le bien, a évité le mal, a adoré le Dieu du soleil, a aimé ses enfans. Que faut-il de plus pour aller rejoindre le grand Etre? Non, reprit Lodever en se couvrant d'une physionomie effroyable, Azeb n'ayant point reçu le baptême, est damné. Qu'appelles-tu damné, répondis-je en pâlissant de courroux et de frayeur. Je veux dire, reprit Lodever, qu'il est avec

Digitized by Google

les démons dans une fournaise... A ces mots, je me sentis dans une colère que je n'avois pas encore éprouvée; je sentis qu'il déraisonnoit, qu'il étoit en ce moment insensé, frénétique; je le vis sous une figure odieuse; ses traits d'homme disparurent à mes regards; je n'apperçus dans son œil qu'une stupidité aveugle et féroce; et comme il continuoit à me dire que sa religion condamnoit mon pere à être brûlé pendant toute une éternité, je m'éloignai avec une fureur inexprimable; car je sentois ma main prête à se lever contre lui, et tout mon être repoussoit cet anathême impie, qu'il me sembloit prononcer contre Dieu, dont la bonté avoit toujours pénétré mon cœur.

Je courus, dans une agitation extrême, vers le tombeau d'Azeb; je me couchai sur cette terre sacrée, en criant: Azeb! Azeb! serois-tu livré à des tourmens éternels, ainsi que l'assure Lodever? Dis, le grand Etre que tu m'as annoncé auroit-il cessé d'être bon pour toi! Je jetai un cri comme pour réveiller l'ombre d'Azeb au fond de son tombeau; je pleurois de douleur et de tendresse, lorsqu'un sentiment invincible s'éveilla dans mon ame, et me cria fortement: Non, non, non, Azeb n'est point malheureux; Lodever se trompe; le grand Etre

Digitized by Google

embrasse toutes ses créatures; les paroles de Lodever sont mauvaises, et l'inspiration de ton cœur est la vérité.

Je me relevai plus calme, plus assuré, plus fort; je sentis au-dedans de moi que l'ombre d'Azeb avoit communiqué à ma raison une partie de la sienne, laquelle venoit du grand Etre; et lorsque je rencontrai Lodever, je lui dis avec un ton d'assurance et de supériorité: Tu déraisonnes, tu es un insensé; ne me parle plus ainsi, car je ne verrois plus en toi un homme.

CHAPITRE XXVII.

Je fus quelques jours sans vouloir converser avec Lodever, tant ses paroles m'avoient révolté. J'y voyois une empreinte d'extravagance et de cruauté. Il ne me parla plus de l'ame d'Azeb; et quand je lui disois, dans un reste d'amertume, avoue donc, imposteur, que tu ne savois ce que tu disois, il gardoit alors le silence et parloit d'autre chose. Il faisoit bien; car je l'aurois tué, je crois, quand il attaquoit l'*ame* de mon pere.

J'oubliai peu-à-peu son aveugle et frénétique condamnation, que je jugeai échappée à sa bouche uniquement pour me contredire et

Digitized by Google

faire parade de ses idées. L'horreur que cet arrêt m'avoit causée diminua, et l'impression en fut affoiblie par degrés. Le silence absolu de Lodever sur ces matières étoit une sorte de rétractation. Je m'en contentai.

Notre ingénieux corrupteur se conformoit à notre façon de penser, pour mieux nous faire tomber dans ses pièges. Il nous fit un tableau plus séduisant encore des plaisirs qui nous attendoient dans une autre hémisphère, et nous pressa plus vivement que jamais d'abandonner nos rochers; tout lui servoit d'objet de comparaison. Il nous apprenoit à mépriser ce que nous avions sous les mains, pour élancer notre imagination neuve, vers de prétendues jouissances qu'il exaltoit, et dont à la seule description son visage se coloroit. Il entroit dans une espèce d'extase : les mots qu'il proféroit alors sembloient lui apporter cette félicité lointaine si vantée dans ses discours.

Nous étions émus. Ces images nous délectoient, et sans savoir si elles étoient véritables ou fausses, nous appercevions tout ce qu'il nous peignoit. Ne connoissant ni notre force ni notre foiblesse, nous abandonnions notre ame au récit qu'il nous faisoit, et nous comptions sur les jouissances les plus vives et les plus multipliées.

Digitized by Google

Lodever mettoit chaque jour en jeu notre curiosité, il la manioit à son gré; et nous ayant instruits que la belle plaine n'étoit pas les bornes du monde, nous pensions que tout étoit encore plus beau au-delà. Quelle étonnante magicienne que notre imagination, lorsque j'y songe après tant d'années et dans le calme de la réflexion!

A quel point notre ignorance étoit subjuguée! Nous ne connoissions pas seulement la distance des lieux, la nature des périls, ni la difficulté des exécutions : nous n'avions pour sauve-garde que les anciennes paroles d'Azeb, qui malheureusement s'effaçoient de notre mémoire. Hélas! Azeb n'étoit plus; et Lodever, si éloquent pour nous, se moquoit de nos craintes, détruisoit nos objections, que nous n'étions pas fâchés de voir renversées. Il nous présentoit à la lettre ce que j'ai vu depuis en Europe, *la lanterne magique* : ce qui, joint à l'extrême curiosité qui nous dominoit, nous détermina bientôt à partir.

Il nous eût été impossible de résister à son éloquence prestigieuse, quand même nous aurions eu les connoissances qui nous manquoient. Il nous captivoit, parce qu'il savoit interroger cette espérance, ce desir inquiet et effréné du bonheur, qui réside plus ou moins

Digitized by Google

dans le cœur de l'homme. C'est par-là qu'en cherchant à être mieux, nous nous égarâmes, ainsi que font plusieurs individus d'ailleurs très-savans, et qui habitent chez des peuples civilisés.

Nous aurions pu parvenir, en peu de tems, aux colonies Européennes, et bien plus sûrement, si nous eussions voulu passer au sud de nos montagnes; mais Lodever qui avoit ses vues et qui vouloit transporter nos trésors ou plutôt se les approprier, se vanta de connoître la carte de l'Amérique. Hélas! nous ne savions pas seulement qu'on avoit su réduire en petit la distance et la position des lieux; nous savions où se levoit et où se couchoit le soleil; voilà à quoi se bornoit notre géographie. Je me souviens que Lodever nous dit un jour que la terre étoit ronde, qu'elle flottoit au milieu de rien, qu'elle tournoit autour du soleil; moi qui avois les démonstrations du contraire, je me moquai beaucoup de lui; et je ne voulus pas consentir à l'entendre sur ce chapitre. Il ne m'inspiroit néanmoins que la dérision, au lieu que, lorsqu'il tourmentoit dans sa fantaisie l'*ame* de mon pere, mon gosier se séchoit de fureur, et j'étois prêt à l'écraser de toutes les puissances de mon être, tant il étoit soulevé contre cette horrible proposition.

Digitized by Google

Lodever nous fit faire quelques promenades sur le bord de la mer qui avoisinoit la belle plaine; il jetta une longue planche, se mit dessus, et nous donna le spectacle ravissant d'un homme qui marchoit sur les eaux. Il nous imprima tellement le respect par cette action, que nous n'osâmes plus contredire ses volontés. Tout ce qu'il essayoit, nous nous y soumettions aveuglément, et sans l'aimer, nous ne pouvions lui refuser notre admiration. Nous avions deviné par instinct que le cœur en lui étoit opposé à l'esprit. Nous ne sûmes que longtems après que cette distinction réelle et appuyée sur mille exemples, étoit une distinction Européenne.

Notre magicien nous proposa de construire un esquif sur le bord de la mer; il nous en traça le plan, et nous le fit appercevoir tracé sur le sable. Nous le vîmes alors comme s'il voguoit sur les flots; et animé par ce dessin créateur, nous nous mîmes tous à l'ouvrage avec une ardeur que la fatigue ne pouvoit interrompre, tant nous étions émerveillés de l'idée qu'il nous avoit donnée. D'après la planche, nous jugeâmes l'esquif praticable; et quand nous vîmes le froid Caboul prendre part lui-même à cette nouveauté, nous augurâmes que

Digitized by Google

rien ne seroit plus sûr que cette nacelle pour franchir l'espace des mers.

Lodever nous parloit de longer la côte jusqu'aux bouches du fleuve des Amazones; et de le remonter pour arriver aux colonies Portugaises, d'où nous pourrions alors faire voile en Europe. Tous ces mots étoient neufs pour moi; mais Lodever, en traçant une petite ligne me prouvoit que rien n'étoit plus aisé. Il me montroit l'Europe dans un petit point qui n'étoit pas à onze pouces du lieu où nous étions, et je croyois la route aussi sûre qu'aisée. Il appliquoit à un grain de sable les noms des grandes villes que j'ai parcourues depuis; et, comme rien n'étoit plus conséquent dans le dessein qu'il avoit tracé, je crus que l'exécution étoit facile, et qu'elle ne rencontreroit aucun obstacle. Ma raison ne me présentoit aucune objection solide; car Lodever, en me représentant les distances et les rapports, avoit subjugué mon entendement de manière qu'il ne pouvoit pas se montrer rebelle, tant la conviction étoit gravée dans les figures empreintes sur le sable. Je me vis déjà en Europe et à Londres, ma mémoire étoit remplie de ces noms, avec lesquels il m'avoit familiarisé.

Le desir de voir des peuples et des pays nouveaux, qui avoit été une des passions d'Azeb

Digitized by Google

dans sa jeunesse, devint la nôtre. Rien ne nous rebuta; nos yeux étoient fascinés sur la démarche la plus téméraire. Lodever, qui avoit ses vues, nous maîtrisoit; et s'aveuglant lui-même sur les dangers, il n'étoit pas possible qu'il frappât notre réflexion.

Nous construisîmes, sous ses ordres, un esquif d'un bois léger et solide, nommé *pango*, et dont les Américains se servent pour naviguer sans effroi sur les plus profonds abymes. Nous avions du loisir; nous travaillâmes sans relâche avec une activité incroyable. Le bon Caboul gémissoit d'abandonner la terre où reposoit son ancien maître; mais fidèle à nos extravagantes volontés, il se faisoit un devoir de nous aider, voyant qu'il n'étoit aucun remède pour nous guérir. Lodever nous éveilloit avant l'aurore; et comme notre machine avoit pris une figure et une consistance, nous connûmes l'orgueil de cette création : notre espoir se réalisoit chaque jour; ce que nous avions vu gravé sur le sable s'édifioit sous nos mains, à notre grand étonnement. Lodever nous sembloit avoir prédit toutes les pièces qui devoient entrer dans cette machine merveilleuse; les plus petites, comme les plus grandes, étoient présentes à son esprit. Il nous démontroit nos erreurs; et, revenant à sa figure originale, il nous disoit avec

Digitized by Google

un ton de supériorité : Ne vous ai-je pas dit d'abord que cela devoit être ainsi ? Quand nous vîmes qu'il avoit tout prévu, et que tout étoit ordonné d'avance, nous crûmes, pour ainsi dire, que l'esquif sortoit de sa tête, et nous ne sûmes plus que nous humilier devant ses ordres. Il sembloit nous ouvrir par sa seule parole les routes de l'univers. J'oubliois le passé, confondu que j'étois par l'autorité de son génie ; et je finis par croire tout ce qu'il me disoit, excepté lorsqu'il s'agissoit de l'ame de mon pere : mais il étoit trop prudent pour entamer cette question qui m'irritoit à l'excès ; et il s'en étoit apperçu.

CHAPITRE XXVIII.

Plus nous avancions, plus notre courage redoubloit. Nos travaux, animés par l'espoir de jouir d'un avenir heureux, n'étoient plus des travaux, ils s'étoient métamorphosés en plaisirs. Plus de fatigues : tout étoit amusement, et chaque coup de hache nous donnoit l'avant-goût des voluptés Européennes.

L'esquif arrondi étoit bâti sur la grêve ; nous ne pûmes dompter je ne sais quelle satisfaction orgueilleuse, en voyant l'ouvrage de nos mains. Quelques essais nous transporterent de la joie la

Digitized by Google

plus vive, sur-tout lorsque nous vîmes notre chaloupe se balancer sur les ondes, quitter le rivage et suivre au loin le mouvement de la vague écumeuse; elle résistoit aux assauts de l'élément mobile. Lodever se jeta à la nage pour la rattraper, et revint, maîtrisant les flots avec un double aviron. Il nous parut un être supérieur qui, dans une majesté tranquille, commandoit à l'élément capricieux. Quand il atteignit le rivage, peu s'en fallut que nous ne nous prosternassions à ses pieds; Caboul laissoit voir sur son visage combien il étoit lui-même émerveillé. Il entra dans l'esquif; et quand il se vit porté sur le dos des vagues, il fit des exclamations qui auroient pu enivrer d'orgueil l'être le plus vain de la terre.

Dès ce moment Lodever devint notre maître absolu, nous obéissions à son geste; et Caboul, qui s'étoit montré le plus rebelle, fut l'esclave le plus attentif à ses ordres.

Une voile flottante, tissue d'écorce d'arbres, acheva la composition du chef-d'œuvre. Lodever ne nous avoit point fait part de cette merveilleuse invention, afin de terrasser nos esprits et de nous imprimer un respect plus profond. Nous crûmes tous trois qu'il y avoit une grande distance entre son intelligence et la nôtre : nous avouâmes notre foiblesse et notre insuffisance,

et

Digitized by Google

et nous l'honorâmes sincèrement autant qu'il pouvoit l'exiger.

Le jour de notre départ est enfin arrêté; tout est d'accord : nous comptions, au bout de quelques heures, toucher les bords de cette Europe fortunée. Lodever charge la barque de nos trésors; il choisit les plus précieux, et forcé d'abandonner le reste, il soupire; nous soupirons à son exemple, et nous payons à l'avarice un premier tribut.

Nous prîmes quelques provisions; mais la nature devoit suffire à nos besoins le long des fleuves fertiles que nous allions côtoyer. Un petit voyage d'une demi-lieue nous avoit enhardis au point que nous aurions bravé les tempêtes. Lodever commandoit à cette barque flottante, comme il commandoit à son bras : il nous apprit à la faire tourner en tout sens; et en humbles disciples, nous prenions des leçons que notre adresse naturelle ne rendoit pas infructueuses. Rien n'égale le plaisir que je ressentois à diriger cet esquif, et j'étois fier de courir sur un élément assujetti : ce que je n'eusse pas imaginé avant d'en avoir fait l'essai.

Nous avions poussé la folie jusqu'à nous tailler des habillemens, afin de paroître, comme le disoit Lodever, d'une manière plus décente aux yeux des Européens. Lodever étoit habillé,

Digitized by Google

et ses vêtemens nous servirent de modèle. Nous avions une espèce de tissu qui servoit à nous couvrir pendant les froids, et nous le coupâmes à la manière angloise.

Sur le point de dire le dernier adieu à ce désert où j'avois vécu si long-tems dans l'ignorance et le bonheur, je ne pus m'empêcher d'aller visiter pour la dernière fois la tombe d'Azeb. Cet endroit solitaire et sombre me parut revêtu d'un ombrage plus lugubre. Prosterné avec tremblement, j'appelai Azeb, et mes cris troublerent le majestueux silence de ce lieu redoutable. La terre parut frémir sous mes pas ; des pressentimens confus s'éleverent dans mon ame, et tout-à-coup je crus voir l'ombre d'Azeb percer sa tombe, ouvrir ses bras, comme pour retenir un fils trop imprudent. Mais cette image s'évanouit aussi-tôt : la cime des arbres s'inclina, quoiqu'il n'y eût point de vent ; leurs branches s'entre-choquerent ; un murmure souterrein se fit entendre ; un long gémissement parut sortir des bois voisins ; un nuage noir planoit sur ma tête ; quelques oiseaux fuyoient à tire-d'aîles et comme épouvantés. Je l'étois moi-même ; mes jambes trembloient ; je ne pouvois déjà plus m'arracher de ce séjour terrible ; j'étois comme attaché au sol ; je voulois y chercher un asyle ; j'abjurois en ce moment les desirs qui m'avoient

Digitized by Google

été les plus chers. Mon imagination troublée ne me permettoit plus d'avancer; mais Lodever vint, me parla, m'entraîna; je n'étois point fait pour lui résister. Zaka parut, me donnant elle-même le signal du départ; je quittai en pleurant la tombe d'Azeb, et mis le pied dans la barque.

CHAPITRE XXIX.

Je me souviens que, dès que notre esquif fut en pleine eau, Lodever ne put dissimuler sa joie; il sourit d'un air triomphant. Pour nous, nous étions fort tristes. Caboul étoit immobile; il n'osoit plus manifester sa pensée; il aidoit à la manœuvre, Zaka étoit silencieuse, et ne levoit pas les yeux; elle se contentoit de me serrer la main, et moi je ne pouvois démêler les desseins secrets de Lodever.

Je ne vous parle point des périls que nous essuyâmes, et combien de fois Zaka parut intrépide et courageuse au milieu du danger. Elle n'avoit jamais renoncé à l'usage de ses bras, et la sensibilité de son cœur ne déroboit rien à la vigueur de son ame. Sa tête étoit libre dans les instans les plus terribles, dans ces mêmes instans où j'ai vu plusieurs fois le traître Lodever pâlir d'effroi. Avec quelle activité et quelle pré-

Digitized by Google

sense d'esprit elle défendoit, contre la fureur des eaux, la barque fragile qui portoit sa fille et Zidzem!

Déjà nous n'étions guère éloignés du fleuve des Amazones, qui, comme vous le savez, se partage en deux bras immenses. Notre seule ressource étoit de remonter le bras droit. Il étoit très-difficile de rompre le courant, et nous manquâmes d'y périr; mais notre adresse fut récompensée, et nous enflâmes heureusement la route que Lodever s'étoit prescrite.

Alors nous nous livrâmes à une joie extrême; nous avions passé les écueils les plus redoutables: tout étoit calme; nous nous voyions en sûreté sur ce fleuve superbe et tranquille. Nous côtoyâmes ses bords, qui n'offroient qu'un crystal uni. Pendant trois jours, nous n'eûmes pas la moindre bourrasque: un ciel serein, une navigation douce, tout favorisoit notre course. L'esquif léger passoit à travers une forêt de roseaux; nous ne perdions point de vue la terre; nous y descendions à notre gré, pour y cueillir ces fruits délicieux que la nature prodigue dans ces riches contrées.

Le huitième jour, nous côtoyâmes un pays plus dur et plus agreste; nous passâmes entre de petits rochers, mais qui n'avoient rien de dangereux; seulement la nature s'y montroit

Digitized by Google

marâtre en comparaison des rives que nous venions de parcourir. Nous étions déjà accoutumés au voyage, et nous ne sentions plus même la fatigue des premiers jours, tant nos bras étoient exercés et nos cœurs remplis de confiance et de courage.

Une nuit que la lune tour-à-tour brilloit et se cachoit dans des nuages, je m'entretenois avec Lodever du plaisir que nous aurions à voir l'Europe et ses grandes villes, de la vie douce et tranquille que nous y menerions. Je l'interrogeois curieusement sur mille choses dont je brûlois d'être instruit : il me parloit d'un vaisseau de haut-bord cent fois plus gros que l'esquif qui nous portoit. J'aurois pris ce récit pour une fable ; mais la chaloupe flottante me donnoit l'idée de cette immense machine. Mes questions ne tarissoit pas ; il répondoit à tout avec la plus grande complaisance.

J'étois assis près de lui sur le bord de notre esquif ; la lune éclairoit un peu, puis nous déroboit sa lumière : Caboul manœuvroit : Zaka dormoit : je tenois ma fille entre mes bras : elle quittoit rarement ceux de sa mere, mais elle étoit alors dans les miens.

Tu le sais, ô Dieu ! j'étois en ce moment l'ami le plus tendre, le plus fidèle : j'honorois Lodever, je pressois quelquefois ses mains avec

Digitized by Google

amour et respect. Comment le plus perfide, le plus barbare des hommes récompensa-t-il les épanchemens d'une ame sensible et naïve ? La barque vint à pencher d'un côté, je m'appuyai de l'autre pour former un contrepoids. Le méchant ne perdit point cette occasion, et d'un coup imprévu me précipita moi et ma fille dans le fleuve. Je tombe lorsque la lune étoit voilée ; je serre ma fille entre mes bras par un mouvement naturel ; je me débats avec les pieds ; je suis assez heureux pour surnager, je rencontrai quelques roseaux auxquels je m'accrochai d'une main. Le barbare voulut consommer son forfait, en nous assommant de son aviron ; mais à la faveur de l'ombre, le coup redoublé ne frappa que ces mêmes roseaux qui me sauverent la vie une seconde fois. La lune sortit de dessous le nuage, et m'éclairant me fit voir le côté où je devois tendre. Ce fut avec la plus grande peine que je nageai vers la rive, n'abandonnant point ma fille ; et, après mille efforts effroyables, je grimpai sur ce bord aride.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

S'il vous est possible, imaginez ma situation. Je ne pouvois ni pleurer, ni crier, ni gémir. Assis sur une pierre, ma fille à mes pieds, le cœur serré, ayant perdu jusqu'à la faculté de penser, je ne sentois pas même ma douleur. Je regardois autour de moi, et les fugitives clartés de l'astre de la nuit me montroient des rochers et une vaste solitude. Il ne me vint point dans l'esprit de courir sur les bords du fleuve, de crier à Zaka: j'avois perdu la voix; mes genoux s'entrechoquoient, et mon ame, abîmée dans l'excès de ses maux, étoit comme plongée dans les ténèbres.

J'attendois le jour, qui ne venoit point: j'avois l'espérance confuse de trouver une cabane, et puis je me figurois que Zaka et Caboul, qui n'étoient point complices du méchant, viendroient peut-être à mon secours, et seroient assez forts pour dompter sa perfidie.

Je demeurai sur cette pierre froide, écoutant les cris et les gémissemens de ma fille, à laquelle je n'osois donner un baiser. Me reprochant déjà son malheur, je me disois avec amertume: Ah, du moins si elle étoit dans les bra de sa mere! Pourquoi l'en ai-je séparée! Rien

Digitized by Google

n'égaloit le tourment de cette idée : j'espérois encore; mais lorsque les premiers rayons de l'aurore vinrent éclairer le lieu où j'étois, que devins-je, ô ciel! Je poussai des hurlemens, j'errois en furieux, je me frappois le front et la poitrine. La noirceur d'un homme abominable que je croyois mon ami, l'image du désespoir de Zaka à son réveil, ma fille jetant des cris que déjà lui arrachoit le pressant besoin : voilà les bourreaux de mon cœur. Je tombois sur la terre, je me relevois : mon regard imploroit le ciel et toute la nature; la nature et le ciel étoient sourds à mes cris étouffés. Je cherchois en moi un courage qui m'abandonnoit. Tantôt je précipitois mes pas, tantôt je m'arrêtois. J'étois tour-à-tour calme et désespéré. Je montois sur un rocher, je plongeois ma vue dans l'étendue du fleuve; je cherchois l'esquif qui, comme un point, auroit pu réjouir ma vue et ranimer mes forces. De l'eau, des rochers, un soleil tranquille au-dessus de ces horreurs, voilà ce qui vint terrasser mon ame et l'abattre. Une larme cruelle et lente monta de mon cœur à mes yeux, et me déchira d'un supplice nouveau et inexprimable.

Ah, mon ami! figurez-vous un désert où la nature est morte, où l'œil ne se repose que sur un sable stérile et y cherche vainement un

Digitized by Google

arbuste, une plante, un brin d'herbe; tel étoit le séjour épouvantable où je me trouvois! Je regardois tristement ma fille, et je ne pouvois pleurer. Ses gémissemens me tiroient de l'anéantissement fatal où je tombois : j'eus encore la présence d'esprit de casser quelques roseaux et de lui en faire sucer la moëlle; misérable nourriture, dont cependant moi et ma fille usâmes. Je n'osois plus la regarder; je criois d'une voix sourde et désespérée : Zaka, Zaka! O montagnes de Xarico! O Azeb, Azeb! Et l'écho reportoit à mon oreille ma voix douloureuse et plaintive.

N'avois-je pas assez de mon malheur et de celui de ma fille! Des idées non moins funestes me poursuivoient : je me figurois Zaka se débattant dans les bras du scélérat, s'élançant dans le fleuve, qu'elle croiroit mon tombeau. Le fidèle Caboul tomboit assassiné, et peut-être elle-même couverte de son sang. Je ne pouvois fuir ces images funèbres.

Jetons bas ce pesant fardeau de la vie, m'écriai-je, mourons avant que la cruelle faim nous dévore lentement et par degrés Je courus avec une espèce de rage du côté du fleuve, dans le dessein d'y finir mes jours. Je jetai auparavant un dernier regard sur ma fille : je la vis étendant ses petits bras vers moi, sou-

Digitized by Google

riant dans sa douleur, comme si elle eût voulu me supplier de ne point l'abandonner dans un état aussi cruel. Amour paternel, tu l'emportas sur mon désespoir! Je pris l'innocente créature entre mes bras; je la mouillai enfin de larmes, et je fus soulagé. Attendri par la nature, ma fureur se calma: je levai ma fille vers le ciel; et me jetant à genoux devant celui qui est dans tous les lieux, je dis: Grand Etre! toi qui fis le soleil, et qui attachas des fruits aux arbres pour toutes les créatures, aie donc pitié de celle qui languit sous tes regards; nourris-la, grand Etre! elle n'a que son innocence et ses pleurs pour défense! N'es-tu pas le nourricier du vermisseau? Ma fille réclame sa nourriture! Que puis-je faire pour elle? Je lui donnerois mon sang, si mon sang pouvoit la nourrir! C'est à toi que je la remets, grand Etre! Sauve-la; et si tu es en courroux de ce que j'ai abandonné la tombe d'Azeb, que ta colère ne tombe que sur moi!

Après cette fervente prière, j'attendis quelques secours du grand Etre; et je résolus de vivre pour conserver, s'il étoit possible, ses misérables jours, auxquels les miens étoient attachés.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

Ami, n'achève point, si tu ne veux pas frémir! Lis et pleure. Plains-moi! Plains un malheureux pere, et tremble, si tu l'es, de te trouver dans une situation aussi terrible que la mienne.

J'allois périr de faim avec ma fille, si je ne rencontrois un autre aliment que la moëlle des roseaux. Foible et languissant, je pris le parti de m'enfoncer dans ce désert, portant ma fille qui gémissoit de besoin dans mes bras. J'espérois trouver quelqu'endroit moins affreux; mon œil avide cherchoit un arbre qui portât quelques fruits. Malheureux! plus j'avançois, plus ce désert devenoit effroyable. La nature étoit morte pour moi. Je marchai un jour entier sans rencontrer une source d'eau. Une petite pluie survint, et le sable aride but avidement l'eau que ma bouche lui disputoit. Je me vis réduit à faire sucer à ma fille ce sable humide, pour rafraîchir sa bouche altérée.

Las, épuisé, n'appercevant que des plaines immenses et stériles, et les rayons du soleil qui éclairoient ma misère, ma nudité, et qui dardoient leurs feux sur ma tête ébranlée, je me couchai sur le sable brûlant, je mourois de

Digitized by Google

douleur, et je tombai dans une frénésie qui approchoit de l'extrême fureur.

Ma fille étoit dans un état à faire pitié à un tigre. Sa bouche, ses lèvres, sa langue étoient desséchées : chacun de ses gémissemens enfonçoit un glaive dans mon sein ; jamais, sous ce ciel d'airain, il ne s'étoit trouvé d'être malheureux comme moi : mes mains ensanglanterent ma poitrine : éperdu, forcené, pleurant de tendresse et de fureur, je baisois ma fille ; ma fille, d'une voix souffrante, prononça le nom de sa mere ; elle appelloit Zaka à son secours. A ce nom fatal, qui ébranla mon ame comme un tonnerre, je ne me connus plus ; je fus tenté de terminer ses jours, j'en conçus l'horrible pensée ; je pris une pierre, je la soulevai sur sa tête. Mais l'idée que j'allois offenser le grand Etre me retint ; je songeai que mon désespoir seroit un outrage fait à sa bonté, et que le secours que j'attendois alloit peut-être descendre du ciel. Je me souvins des paroles d'Azeb, qui m'avoit toujours dit : Apprends à souffrir, tout est ordonné par la volonté du grand Etre. je me soumis ; je pleurai ; je pressai ma fille contre mon sein ; j'attendis ce que le grand Etre devoit ordonner de son sort et du mien.

Elle tomba dans une espèce de stupeur ; elle devint comme insensible, ses yeux se fermerent

Digitized by Google

la chaleur s'évapora, et le trépas vint la délivrer des maux de la vie. Ses derniers momens ne furent pas douloureux : les traits de son visage n'étoient pas altérés. Ne la voyant plus souffrir, je la contemplai sans effroi, dans ce calme immobile ; je restai auprès d'elle pendant un jour entier, et voyant qu'elle ne donnoit aucun signe de vie, je lui dis : Tu es allée rejoindre Azeb dans le séjour du repos ; tu es bien présentement ; tu es avec le grand Etre. Salue Azeb ; raconte-lui mes souffrances et mes douleurs : dis-lui que nous avons été punis de n'avoir pas suivi ses sages conseils.

Indifférent alors sur le sort qui m'attendoit, je montai au sommet d'un rocher, tournant le dos à ma malheureuse fille. J'avois couvert son corps de sable et de terre, après lui avoir donné le dernier baiser.

En mesurant l'espace qui étoit au-dessous de moi, j'aperçus dans l'éloignement des hommes assis en rond ; ils leverent leurs regards vers moi. Je l'avouerai, à la vue de quelques alimens, mon cœur défaillant sentit un retour secret vers la vie ; le trépas me fit horreur, lorsque je sentis que je pouvois revivre. Nommez lâcheté, foiblesse, le sentiment qui m'entraîna vers ces sauvages. Je ne le pus dompter ; la faim impérieuse me guidoit.

Digitized by Google

Les peuples Américains ont tous en leurs différens langages une façon générale de se faire entendre. Il ne fut pas difficile, par mes gestes, de leur faire comprendre que j'implorois leur secours. Mon langage les prévint sans doute en ma faveur; ils m'accueillirent et m'inviterent à manger. Ma faim étoit si grande que je dévorai ce qu'ils me présentoient; c'étoient des poissons secs : mais tout-à-coup je m'arrêtai, je ne voulus plus manger, songeant que ma fille étoit morte de besoin. J'avois des remords en prenant ces mets : il me sembloit que je ne devois plus exister, après avoir perdu ce qui m'étoit cher. Ces sauvages, me voyant affligé, me consolerent. Après une marche d'une demi-journée, ils me prirent dans leur bateau. Le lieu que j'avois parcouru étoit une isle où ils venoient chasser. Au bout d'une navigation de quatorze jours, nous abordâmes à leur habitation qui étoit sur les bords du même fleuve.

Le poids de l'infortune pesoit toujours sur mon cœur, et je sentois l'horreur d'être revenu à la vie après des pertes aussi douloureuses. Le soleil que j'avois tant de fois contemplé avec Azeb et Zaka, sembloit me reprocher mon existence. Hélas ! cet objet si tendrement aimé, cette Zaka, qu'étoit-elle devenue ? Ce fleuve que je voyois étoit-il son tombeau ? Lodever

Digitized by Google

l'avoit-il tuée après l'avoir outragée ? Ce meurtrier jouissoit donc en paix et de son crime, & de mes trésors ! Cette Europe, que j'avois tant desirée, ne m'offroit plus qu'une perspective odieuse : c'étoit en voulant chercher une plus grande félicité, que j'avois perdu le bonheur. De quoi me servoient quelques-unes de ces pierres brillantes que par hasard j'avois sur moi ? Ce peuple qui me nourrissoit n'en faisoit aucun cas. Il falloit les dédommager par mes travaux des mets qu'ils m'offroient : heureusement pour moi que mes bras robustes, accoutumés à la culture de la terre, ne me refusoient pas leur service.

Dans les intervalles que me laissoit le travail, je côtoyois lentement le bord du fleuve, comme pour retrouver du moins ce corps adorable et mourir en l'embrassant. Je n'avois plus rien autour de moi que je pusse aimer. Quel état pour un cœur comme le mien ! J'étois détrompé et sur l'amitié et sur ce bonheur que je croyois toucher. Je ne me pardonnois pas d'avoir fait moi-même mon malheur : je me regardois comme l'assassin de Zaka et de ma fille. N'étoit-ce pas moi qui les avoit arrachées à un état paisible pour les conduire au-devant des désastres ? Ce remords terrible étoit vivant dans mon cœur et le déchiroit. Ah ! si Zaka ne m'a point maudit, m'écriois-je, c'est que l'amour a été plus fort,

Digitized by Google

Si je la retrouve, que lui dirai-je, quand elle me redemandera sa fille ?

Je passai quarante jours sans connoître le sommeil : je ne trouvois de relâche à mes maux qu'en forçant le travail, tant pour me distraire que pour me rendre utile au peuple qui me nourrissoit. O mort dont j'avois vu deux fois l'image, que je t'ai invoquée de fois ! Qui m'a fait supporter la vie, lorsque je ne tenois à rien ? Je n'étois plus furieux ; l'excès de la douleur avoit affoibli mon bras : je traînois des jours tristes, pénibles, empoisonnés de regrets, et l'avenir ne m'en offroit point d'autres. Ce qui me tourmentoit le plus, étoit l'incertitude du sort de Zaka. Après avoir travaillé sous la chaleur d'un jour entier, je levois le soir les yeux vers la lune, et je lui disois : Bel astre ! vois-tu Zaka ? Que de fois nous nous sommes promenés sous ta lumière douce, les mains entrelacées ! Le grand Être, qui est au-dessus de toi, voudra-t-il nous rejoindre ? Et je me promenois ainsi solitairement sur les bords du fleuve, avec l'image de Zaka, qui, tantôt, me sembloit en Europe, et tantôt réfugiée avec sa fille dans les bras du grand Être.

CHAPITRE XXXII.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII.

LE DESTIN m'avoit conduit parmi les Gengis, peuple qui avoit des vertus mêlangées d'une sorte de férocité. Fidèles à l'hospitalité, ils étoient implacables envers leurs ennemis; ils les mettoient à mort, et ils étoient prêts à répandre tout leur sang pour la cause des leurs. J'ai vu ces hommes si terribles, la massue à la main, s'attendrir, pleurer, connoître la générosité, la grandeur d'ame, la sincérité, la foi. Leurs coutumes sont féroces, et leurs mœurs sont douces. Leur commerce est sûr, leur parole inviolable. Ils rendent la justice au foible; ils sont compatissans et sincères; ils ne se laissent jamais ni séduire ni corrompre: aussi ont-ils l'orgueil de se croire plus estimables que le reste des nations. Ils m'assignerent un travail qui n'excédoit pas mes forces, et, dès ce moment, je fus regardé comme leur compatriote.

Ce peuple humain, par un contraste étrange, avoit des dieux sanguinaires, auxquels il immoloit tous les ans une jeune fille enlevée chez leurs ennemis. Les simulacres de leurs dieux étoient teints de sang. J'ai vu le cœur de ces barbares maîtrisé par la religion. Le guerrier, qui venoit d'affronter la mort, tomboit aux

Digitized by Google

pieds de ces idoles, pénétré de terreur. C'étoient des ames fortes, en qui tout devenoit excès, soit crainte, soit valeur, soit haine, soit amitié.

Un Gengis, fier de son audace et de son indépendance, méprise tous les autres peuples. S'il est fait prisonnier de guerre, il souffre la mort en héros. Il traite les Européens d'ignorans et de lâches, les voyant dédaigner ses dieux et pâlir à l'aspect du bûcher.

J'ai vécu chez les Gengis près d'un an sans avoir essuyé la moindre injustice. Ils me traitoient comme leur frere; mais mon cœur flétri ne pouvoit goûter aucune sorte de joie. Je me prêtois à leur manière de vivre, sans pouvoir m'y accoutumer, et c'est sûrement à cette complaisance que j'ai été redevable de leur amitié.

Ils me conduisirent un jour à une de leurs fêtes, malgré ma répugnance; c'étoit le jour du sacrifice, jour solemnel pour appaiser leur dieu. Quelle fête! Devant une idole d'une figure hideuse, une jeune Européenne, portant déjà les tristes ornemens du sacrifice, alloit être immolée et son sang devoit rougir l'idole. Elle avoit été prise sur un vaisseau Portugais qui avoit vomi la flamme et la mort contre une de leurs barques; les Gengis adoroient la vengeance.

Le bruit de mille instrumens grossiers précédoit sa marche; que dis-je! on la traînoit, mal-

Digitized by Google

gré toute sa résistance, vers l'autel; elle regrettoit amèrement la vie qu'elle alloit perdre. Jeune et dans tout l'éclat de la beauté, la pâleur, l'horreur de la mort se peignoient sur son front; elle tournoit ses beaux yeux, tantôt vers le ciel, tantôt vers ses bourreaux, comme pour les fléchir. Larmes inutiles! Ces barbares vouloient offrir à leur idole une victime qu'ils jugeoient digne de lui être présentée. Le fer alloit percer un sein fait pour désarmer la main la plus féroce.

Ah, que je fus ému! Comme ses cris retentirent au fond de mon cœur! Que ses larmes me touchèrent! Je me croyois devenu à jamais insensible; ce fut elle qui réveilla dans mon cœur le sentiment presque éteint: sa beauté me toucha; mais son malheur fit sur mon ame une impression plus vive encore.

Au moment où l'on traînoit la victime vers l'idole, le grand prêtre, portant une couronne de chêne, imposa silence à l'assemblée, et proféra ces mots:

Voici l'ennemi qui doit être immolé pour appaiser le courroux de Zarakuntos; mais, vous le savez, la loi indique un moyen qui le satisferoit également: s'il se trouvoit un étranger qui voulût se charger de la victime et en purger nos contrées, qu'il fuie, qu'il s'éloigne, en se

Digitized by Google

couvrant de l'horreur qu'elle inspire! Nous l'abandonnons à lui, pourvu qu'à la fin de trois révolutions du soleil il ne respire plus l'air que nous respirons, et qu'il vienne aux pieds de la statue verser une goutte de son sang sur son pied droit.

Chacun étoit immobile; lorsqu'ayant bien compris le discours du grand-prêtre, je sortis des rangs, et m'écriai : C'est moi; je la prends.

Le grand-prêtre me fit approcher, et me dit : Tu promets donc de la conduire hors de ces contrées? Oui, répondis-je. Il chargea ma tête de je ne sais quelles imprécations, incisa l'index de ma main gauche, fit couler mon sang sur l'orteil du pied droit de la statue, et remit entre mes bras la jeune fille tremblante. Aussitôt un applaudissement confus s'éleva dans l'assemblée, et je fus environné de clameurs qui ressembloient à un chant de triomphe.

Fier d'avoir conservé les jours de cette beauté innocente, je lui pris la main avec un saisissement involontaire; elle jeta un cri, croyant que j'étois son meurtrier, et s'imaginant qu'un couteau brilloit dans ma main désarmée.

Je lui dis en espagnol, qu'elle n'avoit plus rien à craindre, et que je venois de lui sauver la vie. Toute l'assemblée répétoit : Elle ne sera point mise à mort; l'étranger l'emmène.

Digitized by Google

Pour elle, étonnée d'entendre parler une langue d'Europe à un homme qu'elle avoit vu prêt à la tuer, son ame ne pouvoit suffire aux idées qui l'agitoient; elle me demanda s'il étoit bien vrai qu'elle ne dût point être égorgée, et si je ne l'abusois pas par une pitié fausse ou cruelle. Je l'assurai que ses jours étoient en sûreté, et que les Gengis ne rompoient jamais leurs promesses.

Ma joie, en lui annonçant cette nouvelle, étoit inexprimable : je jouissois de sa douce surprise, du plaisir qui par degrés dilatoit son ame, de la joie qui se répandoit sur tous les traits délicats de son visage, et qui, à la place de la pâleur, étendoit un voile de rose. Elle se trouvoit dans l'état où les Gengis l'avoient laissée, après l'avoir dépouillée de ses habits.

Les instrumens guerriers retentirent dans les airs : toute l'assemblée défila devant nous; chacun, en passant, disoit un mot que je ne pouvois interpréter. Le grand-prêtre, qui étoit le dernier, prit de la poussière d'un air mystérieux, et la jeta sur nos têtes. Tout le monde s'éloigna, et nous restâmes seuls devant l'autel de mort et l'idole hideuse.

La victime rougissoit, et se couvrit d'une peau de tigre qu'un Indien avoit laissé tomber. La cause de sa honte m'étoit inconnue : son

Digitized by Google

étonnement, sa reconnoissance, un reste de terreur qu'elle ne pouvoit étouffer, tous ses mouvemens étoient peints sur son front et s'y succédoient avec rapidité; et moi, je ne jouissois que du plaisir de l'avoir dérobée à une mort certaine, lorsque tout-à-coup la victime enlaça ses bras autour de mon col et me cria d'une voix tendre et étouffée : Vous êtes mon époux, vous l'êtes par les loix du pays, je vous appartiens.

J'avoue que ma surprise ne peut se rendre. Elle étoit belle, et sa douleur profonde me donnoit un témoignage satisfaisant de la sensibilité de son cœur; mais fidèle à Zaka, je lui dis avec une forte expression : Mon cœur est à une autre. Je serai ton compagnon, ton pere, ton protecteur; mais jamais ma main ne serra avec amour une autre main que celle de Zaka. Viens avec moi : je te protégerai, je te nourrirai du travail de mes mains; mais jamais tu ne partageras mon lit. Je ne veux sentir les voluptés de l'amour qu'avec Zaka.

La jeune Portugaise baissa les yeux, en disant : J'obéissois à la loi du pays; je remercie mon libérateur. Et elle me baisa la main, en fléchissant le genou. Un Européen l'eût relevée : je la lessai dans cette attitude, et j'allai chercher d'une liqueur forte pour la ranimer. Je la fis

Digitized by Google

asséoir à côté de moi, ce qu'elle n'osoit. Elle me répétoit qu'elle étoit mon humble esclave, et je lui disois qu'elle étoit à elle-même, sous la main du grand Etre, et que je ne voulois point d'esclave.

Je l'engageai à me raconter ses aventures. Elle étoit fille d'un Portugais commerçant, établi à Buénos-Ayres. Forcé de côtoyer les rives des Gengis, il avoit fait feu sur une de leurs barques, et la mort avoit été le prix de son imprudence. Ceux qui étoient échappés à la massue des sauvages, avoient été vendus comme esclaves; et, à l'époque de sa captivité, sa beauté, sa jeunesse, son sexe l'avoient fait réserver pour être offerte en sacrifice.

La nation ordonna qu'on nous renverroit aux colonies Portugaises. Elle regardoit comme un augure de felicité qu'un étranger eût voulu se charger d'une tête où l'on avoit fait descendre toutes les malédictions. Elle devoit sortir du pays et emporter, pour ainsi dire, avec elle le courroux de leur dieu. On la regardoit comme plus infortunée que si elle fût tombée sous le couteau du sacrificateur. On louoit mon courage d'oser vivre avec l'objet des anathêmes célestes. Ce fut pour moi un titre à leur bienveillance. Aucun d'eux n'auroit été capable d'une pareille résolution : ils m'avoient donné la jeune

Digitized by Google

Portugaise comme épouse, comme esclave, comme m'appartenant sans réserve; mais l'amour que j'avois pour Zaka étoit trop avant dans mon cœur pour que je pusse porter quelque tendresse à une autre femme. J'ose dire que je vis ses attraits d'un œil tranquille; que je me défendis de ses charmes et de ses caresses; que tout ce qu'elle me disoit ne faisoit que me rappeller les paroles de Zaka et me les rendre plus chères. Ce n'étoit point insensibilité, c'étoit un sentiment profond qui ne me permettoit pas d'en aimer une autre que Zaka, et qui me rendoit indifférens tous les plaisirs qui n'étoient point partagés avec elle.

Notre passage aux colonies Portugaises étoit bien moins difficile que je ne l'avois cru d'abord. Les Gengis commercent avec leurs voisins les Talibotos, lesquels sont en très-étroite alliance avec les Portugais. Il étoit de la religion des Gengis de nous conduire en sûreté loin de leurs frontières; là, de renouveller leurs anathêmes et d'abandonner la victime à toute la colère de leur dieu. Leur superstition nous servit heureusement. Ils nous accompagnerent armés, pour nous dérober à tout danger; car c'eût été un désastre pour la nation, si la victime fût tombée autre part qu'au pied de l'autel. Ils ne doutoient pas que la foudre n'attei-

Digitized by Google

gnît sa tête dévouée dès qu'elle auroit passé les limites de leur pays. En louant ma générosité, ils me plaignoient de ma folie de l'accompagner, au lieu de vivre chez eux : ils m'empressèrent encore, me proposant de la ramener devant l'idole et de l'immoler.

Si je l'abandonnois, c'étoit le signal de sa mort. Je leur certifiai que je voulois la sauver et la conduire jusques dans sa patrie. Ils soupirèrent sur mon sort, recommencèrent autour de moi leurs cérémonies superstitieuses, et chargèrent la tête de la victime de nouvelles imprécations : ils avoient horreur de toucher ses vêtemens ; il falloit qu'elle fût toujours à quelque distance d'eux. Après avoir passé une certaine limite, ils tournèrent le dos, firent des ablutions, et me montrèrent du doigt un long rang de cabanes : c'étoit le séjour des Talibotos. En me quittant, ils me donnèrent des marques de regret et d'amitié ; ils me firent même des présens. L'action que je venois de faire les avoit remplis d'étonnement et de respect : ils l'attribuoient à un excès de générosité ; croyant qu'il n'y avoit point dans le monde de pays plus beau et plus fortuné que le leur. Ils m'aimoient parce que je ne les avois jamais contredits dans leurs idées, leurs opinions, leur culte et leur façon de vivre.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

Avec quels transports la jeune Portugaise marqua sa joie dès qu'elle se vit hors de ce peuple, dont le nom seul la faisoit frissonner d'horreur! Elle me devoit la vie; elle avoit pour moi de l'amour : mais lorsque je lui eus fait part de l'état de mon cœur, de mes pertes, de l'image de Zaka inséparable de mon existence, elle jugea bien que la sentence de mon cœur ne lui seroit jamais favorable; et voyant que j'aurois regardé comme un crime d'oublier un instant celle avec qui j'avois passé tant d'années, elle loua ma conduite.

Un jour, me faisant répéter mon histoire, elle me dit que je devois bien me garder de la confier à quelque Portugais, parce qu'il me regarderoit comme un grand criminel. Je marquai de la surprise : elle me dit que l'union du frere et de la sœur étoit proscrite et regardée comme un crime majeur; que ceux qui l'avoient commis étoient également reprouvés par les loix civiles et religieuses, et qu'on avoit jugé que le supplice du feu étoit seul capable d'expier un pareil forfait.

Sans l'amitié et la confiance que j'avois pour elle, j'aurois cru qu'elle me faisoit un conte,

Digitized by Google

tant ma conscience avoit été parfaitement muette et tranquille. Jamais la pensée que j'offensois la nature et le grand Être n'étoit entrée dans mon ame ; j'interrogeois mon cœur, pour savoir s'il étoit véritablement coupable d'aimer Zaka avec tendresse ; et je ne comprenois pas ce qui pouvoit rendre cet amour criminel.

Ma jeune Portugaise m'exhorta à taire l'histoire de cette union, que l'on nommoit en Europe un inceste, et qui m'exposeroit à la rigueur des loix, ou du moins qui me feroit regarder avec horreur et mépris. J'avoue que je me perdis dans mes réflexions pour concilier avec la raison l'origine de cette loi, et je ne pus jamais deviner comment elle s'étoit établie parmi les hommes.

Nous fûmes bien reçus chez les Talibotos. Je les trouvai plus civilisés que les Gengis ; mais, en acquérant de nouvelles lumières, ils avoient lié connoissance avec la ruse et le mensonge. Ils étoient bien moins désintéressés, et ils connoissoient déjà la valeur de mes petites pierres brillantes.

Ma jeune compagne m'avoit confirmé tout ce que Lodever m'avoit dit de l'Europe : ce qui joint à l'espérance de retrouver Zaka, me faisoit attendre avec impatience l'occasion de parvenir aux colonies Portugaises. Mais, sans un

Digitized by Google

événement particulier, nous serions demeurés un tems infini chez ce peuple.

Elle découvrit chez les Talibotos un Jésuite. Je ne sais ce qu'elle lui avoit dit sur mon compte; mais elle me l'amena avec une espèce de triomphe. Je vis un homme d'une physionomie douce et fine. Il me caressoit de l'œil avant de m'avoir parlé. Ses manières étoient aisées et insinuantes, et je me disois en moi-même : Si tous les Européens ressemblent à celui-ci, qu'ils sont aimables !

Ce Jésuite sembloit deviner toutes mes pensées, tant il alloit au-devant de mes moindres mouvemens; il me comprenoit facilement, et dans un jour que nous passâmes ensemble, il me donna une foule d'idées que je n'avois pas eues. Il ne savoit point agir comme Lodever; il sembloit n'avoir ni bras ni jambes, tant il en faisoit peu d'usage; mais il sortoit de sa tête des traits de lumière qui persuadoient tout ce qu'il vouloit faire adopter aux autres. Il m'embrassa pendant un jour entier. Je n'avois jamais imaginé qu'un homme pût être aussi caressant envers un autre. Il me loua des pieds à la tête, mais avec une grace et un à-propos qui ôtoient à ses louanges le ton adulateur. Il me dit enfin qu'il vouloit s'occuper de mon salut éternel, et qu'il reviendroit le lendemain.

Digitized by Google

pour me faire chrétien. Je l'avois trouvé si doux, si poli, que je lui promis de faire tout ce qu'il voudroit. Il m'avoit enchanté par ses paroles, déjà il m'avoit promis de me faire passer en Europe, et à ce nom seul il faisoit une exclamation qui sembloit exprimer que là étoient le repos, le bonheur, et qu'on y trouvoit le chemin de la vraie félicité.

Le lendemain, il me prit en particulier, et tira de sa poche un crucifix. Je reconnus la figure; je la pris avec respect, et je m'écriai: C'est un Dieu que mon pere adoroit. Je l'ai vu prosterné devant son image.

Le Jésuite fut ému de mon action: il me dit que l'image de ce dieu étoit faite pour parcourir la terre entière, pour s'enfoncer dans les régions les plus reculées, pour être reconnu au fond des déserts les plus inaccessibles; que la croix sur laquelle étoit couché cet homme souffrant, dominoit les édifices de l'Europe, et que c'étoit le signe religieux qui triompheroit de tous les autres. Vous verrez ce signe, me dit-il, sur la poitrine de ceux qui gouvernent les hommes; ils se font honneur de le porter; tout genou doit fléchir devant lui.

Je lui repliquai que ce signe étoit très-respectable, puisque mon pere l'avoit adoré; mais il m'avoit appris à adorer un être caché der-

Digitized by Google

rière la voûte lumineuse du firmament, qui ne se manifestoit que par ses œuvres éclatantes; qu'il s'appelloit le grand Être, et que c'étoit lui que j'adorois dans la plaine et sur le sommet des montagnes. Le Jésuite reprit : Celui que je vous présente est le même; c'est le grand Être caché qui s'est fait homme pour instruire les hommes; pour voiler sa majesté inaccessible à nos regards, pour apprendre aux humains à s'aimer; pour nous apporter des vérités utiles et consolantes, pour en faire un peuple d'amis et de freres unis par les liens de la charité et de la bienfaisance. C'est au nom du grand Être que je vous aime et que je veux être votre frere.

Quoi, lui dis-je, ce grand Être est descendu parmi les hommes? Et dans quelle partie de la terre? En Asie, me dit-il. Que l'Asie est heureuse! m'écriai-je. Y est-il encore? Non, me dit-il, il est mort sur cette croix. — Et comment les hommes ont-ils pu clouer le grand Être? — Il s'étoit fait homme pour compatir à notre foiblesse, pour ne pas éblouir nos foibles yeux. Toute sa doctrine n'étoit qu'amour et charité. Des hommes méchans et orgueilleux irrités de cette doctrine simple et pure, qui renversoit leurs décisions hautaines et leurs prétentions ambitieuses, l'ont fait mettre à mort,

Digitized by Google

parce qu'ils avoient intérêt de détruire le précepte de l'égalité. — Il n'y avoit rien de plus raisonnable que cette doctrine. Ne me dites-vous pas que le grand Être, prenant la figure d'un homme, avoit recommandé à toutes les créatures humaines de se regarder comme les enfans égaux d'un même pere, de se prêter tous les secours que des freres bien unis doivent se donner ? Je ne connois pas de plus belle doctrine que celle-là. Et comment appelle-t-on ceux qui la professent ? — On les appelle chrétiens. — Ah, le beau nom à porter ! Tous ceux qui sont chrétiens s'aiment donc entre eux, se soulagent mutuellement. Je vois bien que cette doctrine vient du grand Être, et il me tarde de vivre parmi les chrétiens.

Mais, me dit-il, pour vivre avec eux, il faut être chrétien. Ne vénérez-vous point celui qui est venu apporter au monde cette admirable doctrine, et qui est mort pour elle ? Sans doute, repris-je, puisque le grand Être étoit en lui, puisque la chair d'homme, si je vous comprends bien, n'étoit que son vêtement. Je veux être chrétien avec vous, parce qu'alors vous m'aimerez et que je serai obligé de vous aimer ; et chaque homme que je rencontrerai désormais, je lui dirai : Je suis chrétien, je t'aime ; sois chrétien, afin de m'aimer aussi ; car

Digitized by Google

le grand Être, qui s'est fait homme pour nous dire de nous aimer et de nous regarder comme frere, le veut ainsi. Et il n'y a rien de plus doux que de pratiquer une pareille loi. Lodever n'étoit pas un chrétien, je le voiois en moi; je l'étois à son égard, sans savoir que je l'étois : mais le grand Être avoit dit à mon cœur dans le désert de Xarico ce qu'il avoit dit de bouche en Asie aux Asiatiques qui, à ce qu'il me semble, l'ont dit aux Européens. Oh, que ne suis-je né en Asie, et de son tems ! Avec quel respect j'aurois écouté les paroles qui seroient sorties de sa bouche ! Mais j'irai aux lieux où ces méchans orgueilleux l'ont étendu sur une croix, et je baiserai la terre où son sang a coulé.

En disant ces mots, des larmes d'attendrissement rouloient dans mes yeux. Le Jésuite, en m'entendant nommer Lodever, n'avoit su de qui je parlois; mais il avoit remarqué ma profonde sensibilité, et sur-tout avec quels regards d'amour et de respect je contemplois cette figure souffrante qui avoit servi d'enveloppe au grand Etre, et qui avoit apporté en Asie cette admirable doctrine. Je raisonnois comme un sauvage quant à l'enveloppe; mais je n'étois pas encore initié dans les mystères qui depuis m'ont été expliqués.

Aussi le Jésuite prenant l'esprit de la religion pour

Digitized by Google

pour base fondamentale, et satisfait de ne point voir en moi un grossier idolâtre, me témoigna une joie vive, m'embrassa, et me dit, avec une effusion d'ame impossible à rendre, que j'étois chrétien par le cœur, et que j'étois digne d'être dans l'église.

Je l'embrassai à mon tour comme un frere, et je m'écriai : Je suis chrétien. J'étois orgueilleux de proférer ce nom; car tout homme que j'appercevois devenoit mon frere; et cette fraternité, ce commerce de bienfaits plaisoit à mon ame, et m'ouvroit la plus douce perspective.

Je vais achever de vous faire chrétien, me dit le Jésuite. Il prit une petite fiole d'eau, et s'apprêta à me la verser sur la tête. Je l'assurai que cela n'étoit pas nécessaire; mais il me fit entendre que cette cérémonie devenoit indispensable, que c'étoit le signe d'union. Je me soumis à ce qu'il voulut : je ne desirois rien tant que d'être de la religion qui commandoit l'amour et la charité. Je me mis à genoux; le Jésuite me mouilla la nuque du col, en prononçant quelques paroles, et je me relevai avec transport. Je suis chrétien, répétois-je, ô quel jour heureux de ma vie! Egalité, tendresse, confiance, voilà ce qui règne parmi les chrétiens. Le roi de l'Europe sera mon frere, n'est-il pas vrai? Tous les Européens seront mes freres, et

Digitized by Google

les habitans de l'Asie, puisqu'ils ont vu de près celui qui annonçoit la grande doctrine, la doctrine charitable, expiré sur la croix. Je lui demandai si Lodever, de retour en Europe, ne seroit pas effacé du nombre des chrétiens pour ce qu'il m'avoit fait; et, comme il ne comprit rien à cette demande, il en remit l'explication à un autre jour.

Ce Jésuite avoit un air si engageant, si persuasif, que je ne lui résistois en rien. Il m'amena quelques Indiens qu'il avoit fait chrétiens, et je fus enchanté de la concorde qui régnoit parmi eux : c'étoit à qui m'offriroit ce qu'il avoit. Je pleurois de joie en me représentant qu'en Europe je n'aurois qu'à demander pour recevoir, et que tous les biens seroient communs, ainsi que l'avoit recommandé l'Auteur de cette doctrine charitable.

CHAPITRE XXXIV.

Je ne quittois plus le Jésuite. Dans nos conversations, où mon cœur aimoit à s'épancher, je nommai plusieurs fois Azeb et Zaka. Mon récit parut le frapper : il me dit qu'il y avoit beaucoup de ressemblance entre mes aventures et celles du jeune sauvage qui étoit à San-Salvador, où lui-même avoit commencé à l'ins-

Digitized by Google

truire dans la religion chrétienne. L'image de Zaka étoit trop profondément gravée dans mon ame pour que je ne saisisse pas avec transport cette première lueur. Je m'informai dans le plus petit détail des choses qui pouvoient m'éclaircir. Le Jésuite me fit un portrait si absolument ressemblant à Zaka, qu'en l'entendant je m'écriai : Juste ciel ! je ne me trompe point, c'est Zaka, c'est ma sœur, elle vit ; je la reverrai, et je pourrai encore redevenir heureux entre ses bras.

Mes transports surprirent le Jésuite : je lui parlois d'une sœur adorée que je croyois perdue, et je mettois dans mes discours toute la chaleur d'un amant. Il n'osa hasarder sa pensée, et me dit qu'elle étoit à San-Salvador ; que les chagrins dont elle paroissoit accablée, l'avoient conduite dans un couvent pour y passer le reste de ses jours. Le reste de ses jours, repliquai-je avec une espèce de fureur mêlée d'attendrissement ? non, elle vivra avec moi ; je ressens ses peines, c'est à moi de les effacer. O ma fille, où es-tu !.. Mais je la reverrai, je lui offrirai son cher Zidzem qu'elle croit mort. Zaka ! il vit, il vit pour t'aimer.

A ces mots, le Jésuite devint plus rêveur. Je lui répétois cent fois que je préférois le séjour de San-Salvador à tout autre, parce que

Digitized by Google

ma sœur y étoit. Mes discours avoient été une énigme pour lui. Il me fallut entrer dans les plus grands détails ; et le Jésuite, surpris de mes aventures, ne cessoit de me représenter que j'avois été coupable dans le lien que j'avois formé avec Zaka.

Sa mission étoit finie ; il m'avoit pris en amitié, et il résolut de m'accompagner jusqu'à San-Salvador. Nous voyageâmes avec une partie des sauvages qui alloient échanger des marchandises. Plusieurs Portugais commerçans vinrent pareillement à notre rencontre. Les échanges furent faits en peu de jours. Chacun, de son côté, cherchoit à tromper l'autre ; mais les sauvages n'étoient pas si habiles que leurs maîtres.

Je vendis ce que j'avois reçu en présent des bons Gengis, ainsi que toutes mes pierreries. Les Portugais furent assez équitables pour me donner le tiers de ce que valoient mes diamans, et ils m'assurerent d'ailleurs, de la façon du monde la plus civile, qu'ils m'en auroient à peine donné la dixième partie, si je n'eusse été chrétien.

Je continuai ma route avec eux. Le Jésuite avoit une sorte d'empire sur ces commerçans : ils le vénéroient ; et comme j'étois ami du Jésuite, ils eurent pour moi toutes sortes de déférences.

Digitized by Google

La route que nous prîmes pour arriver à San-Salvador étoit la plus périlleuse, mais la plus prompte. J'aurois franchi les obstacles les plus difficiles, sur le plus léger espoir de revoir ma chere Zaka.

Je ne vous parlerai point de mon étonnement à mon arrivée parmi les Européens. Je tais la foule de pensées qui vinrent m'assaillir : ce tableau seroit trop long. Je passe aussi sous silence combien de fois dupé, je vis insulter à ma simplicité. Je ne vous exposerai point le flux et le reflux de mes idées avant que je fusse parvenu à connoître leurs vertus et leurs vices, et à savoir apprécier le vrai caractere de leur esprit. Il m'eût été impossible, sans le secours du Jésuite, de me tirer de ce labyrinthe : il fut véritablement pour moi un bon chrétien, car il m'aida dans plusieurs pas difficiles ; et, graces à ses conseils et à son crédit, il ne m'arriva rien de fâcheux.

Nous ne tardâmes point à arriver à San-Salvador, où étoit cet objet adoré, dont j'attendois le charme et la félicité de ma vie.

Ma jeune Portugaise y retrouva deux de ses parens qui furent extasiés de la revoir. Ils apprirent, avec étonnement, ses aventures singulières. J'avois été son libérateur, et je n'avois jamais conçu l'idée de corrompre ce bienfait par la moindre tentative sur sa personne ; elle étoit

Digitized by Google

belle néanmoins, et je puis dire qu'elle s'étoit familiarisée avec l'idée que je deviendrois son époux, après lui avoir sauvé la vie ; mais je m'estimois heureux de l'avoir arrachée au couteau du prêtre des Gengis, et la fidélité que mon cœur avoit jurée à Zaka m'éloignoit de former d'autres liens; ils m'auroient pesé, car je ne vivois qu'avec l'image de Zaka, et nulle autre ne pouvoit prendre d'empire sur mon ame. J'avois traité la jeune Portugaise comme un dépôt sacré confié à mes soins. Ses parens étoient riches, ils me témoignerent leur reconnoissance en me comblant de présens. Mais leur amitié me fut encore plus chere, et j'ai conservé avec eux, pendant plusieurs années, une relation qui me fut agréable et utile.

Cette aimable fille voyant bien que le titre de bienfaiteur que je portois ne se convertiroit jamais en un autre, accepta un mari que lui offrit sa famille. Cependant je puis dire qu'elle porta dans les bras d'un autre le souvenir d'un amour qu'elle n'avoit point été maîtresse de ne pas ressentir, et auquel il m'avoit été impossible de répondre. Zaka, toujours victorieuse, effaçoit constamment à mes yeux tous les charmes qui m'étoient offerts.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

Il me fallut, pendant les premiers jours, endurer les regards d'une foule de curieux qui cherchoient à me voir et me faisoient mille questions ridicules. Après m'avoir beaucoup lassé, on se lassa enfin de moi, et l'on m'oublia. Il est vrai qu'auparavant on eut grand soin de me traiter avec une sorte de dérision qui n'excluoit pas néanmoins la politesse; mais j'ai remarqué que le ton dérisoire étoit la raison suprême parmi plusieurs peuples d'Europe.

Le Jésuite fit des perquisitions touchant Zaka, qui ne furent ni longues ni infructueuses. Elle demeuroit dans le même cloître qu'elle avoit choisi pour asyle : j'y volai plein d'une extrême impatience, agité à-la-fois de terreur, de plaisir, et dans je ne sais quelle crainte confuse que mon bonheur ne répondît pas à mes espérances. Je demandai au Jésuite pourquoi Zaka étoit dans un cloître, ce qu'elle y faisoit, pourquoi elle ne vivoit pas dans une autre maison. Il éludoit mes questions, et me disoit qu'elle étoit tranquille, heureuse, dans le lieu qu'elle habitoit; qu'elle avoit pris le parti le plus convenable à ses malheurs et à sa situation. Il ne me disoit rien au-delà; il ne m'ex-

Digitized by Google

pliquoit pas toute l'étendue de mon infortune; il cherchoit à reculer le moment fatal où mon cœur devoit être déchiré d'une manière si cruelle. Je ne prévoyois pas ce qui m'attendoit; et le Jésuite, qui pressentoit combien cet orage bouleverseroit mes sens, éloignoit le plus qu'il pouvoit l'instant où ce coup de foudre si nouveau viendroit fondre sur moi.

Le cloître où habitoit Zaka se trouvoit à quelques lieues de San-Salvador : je priai le Jésuite de m'y accompagner. Cela entroit dans ses projets, et je puis dire à sa louange que je n'ai point connu d'homme plus attentif à prévenir les douleurs d'autrui. Il alliait ce que je n'ai point encore vu réuni dans le même caractère, la douceur et la finesse. Il sembloit me préparer à une scène douloureuse, en me parlant des vicissitudes de la vie humaine, des loix différentes de chaque peuple, qui maîtrisoient tous les individus, de la soumission que l'on devoit aux événemens qui surpassoient notre prévoyance et trompoient notre attente. Il auroit pu m'annoncer tous les malheurs, que je n'aurois jamais ajouté foi à celui qui vint me frapper et confondre mes idées. Que j'étois loin de soupçonner un si grand changement!

Nous arrivâmes à la porte du cloître; je demandai à parler à *Marianne* (c'étoit le nom

qu'elle avoit choisi en embrassant la religion chrétienne). Avec quelle violence mon cœur palpitoit! à-peine je respirois. Elle parut : je la reconnus, malgré ses habits lugubres, malgré ce voile triste qui ceignoit son front, malgré cette douleur profonde qui, en flétrissant ses traits, n'avoit pu altérer le caractère de sa beauté unique. Je jetai un cri, je me précipitai en désordre sur la grille qui me séparoit d'elle. L'infortunée Zaka fait un pas en arrière, me regarde, a peine à me reconnoître sous l'habit d'un Européen, me reconnoît enfin. Je l'appelle par son nom : au son de ma voix, son cœur est ému, sa langue se refuse à l'expression; elle me tend les bras, ces bras que je ne pouvois saisir...

Mais quelle funeste reconnoissance! Tout-à-coup elle pâlit, tombe sur un siège; son œil s'éteint; la personne voilée, qui l'accompagne, lui donne des secours. Elle revient à elle; mais quelle surprise! Zaka m'appelle l'auteur de son crime, l'ennemi de sa félicité, m'ordonne de fuir sa présence, me crie que j'ai manqué de faire son malheur éternel... O moment qui faillit m'arracher la vie! Quoi! cette même Zaka dont j'attendois les transports les plus tendres et les plus vives caresses, m'accuse d'inceste, d'idolâtrie; me crie que tout nous sépare, et

Digitized by Google

que j'aie à réparer les crimes que je lui ai fait commettre! Je lui dis que je n'étois point un idolâtre; que j'étois chrétien; que je réclamois du moins les sentimens de la fraternité. Elle se cache le visage, et me dit que j'ai offensé le ciel et la terre; que je n'ai qu'un instant pour me dérober aux feux éternels de l'enfer; que j'eusse à m'instruire dans la religion catholique, apostolique et romaine, à faire une abjuration publique de mes erreurs, et à vivre sous le cilice et la haire pour obtenir miséricorde du Dieu que j'avois offensé.

J'étois pétrifié de douleur et d'étonnement. Je regardois le Jésuite, en lui demandant la cause de ce changement incroyable. Il me serroit dans ses bras, et me disoit: Elle s'est donnée à Dieu; elle est son épouse; elle lui appartient. A ce mot d'épouse, mes sens furent aliénés; je crus qu'elle s'étoit effectivement mariée. Le Jésuite me détrompa en peu de mots, en me faisant entendre que ce n'étoit qu'une union mystique. Je frappois la voûte de mes cris; je proférois le nom d'Azeb et du désert de Xarico. Je lui redemandois les témoignages de cet amour qu'elle sembloit oublier. Je n'entendois que des sanglots à moitié étouffés dans les larmes.

Je deviens furieux; je veux entrer dans la

Digitized by Google

chambre où est Zaka, pour la relever dans mes bras, l'interroger sur la cause de son insensibilité et de sa perfidie, pour mourir à ses pieds, ou pour l'appaiser. On me refuse; je tente de briser ces grilles funestes. Le Jésuite m'arrête; me présente la coutume inviolable de ce lieu saint. Je maudis cette folle coutume qui enferme des cœurs innocens et vertueux, comme s'ils étoient coupables et méchans. Je me plains, j'éclate à mon tour en reproches; je dis tout ce que l'amour au désespoir peut dire de plus violent et de plus tendre. Zaka ne me répond point. Je m'écrie : O montagnes de Xarico! Je la conjure de n'être pas insensible à mes larmes, de se souvenir de sa fille et des nœuds qui nous avoient unis,... A ces mots, elle jette un cri d'horreur, détourne la tête, fuit comme si elle fuyoit un monstre, et me laisse seul en proie à ma douleur et à ma surprise plus vive encore.

Le Jésuite voulut m'appaiser; je criois : *Elle est à moi; je briserai ses fers; je retournerai sur ces bords où repose la cendre d'un pere; je vivrai heureux avec elle sous les loix de la simple nature. Toutes les loix que je vois sont insensées, bizarres.* Un tigre blessé, exhalant une rage impuissante, est une foible image de la fureur qui soulevoit mon ame. Accablé de cet

Digitized by Google

violent désordre, je me trouvai mal. On fut obligé de m'arracher de ce fatal endroit.

CHAPITRE XXXVI.

Le Jesuite me consoloit de son mieux, et me parloit de certaines loix religieuses dont je n'avois pas la moindre idée. Je ne concevois pas comment une distance de lieux pouvoit mettre une si prodigieuse différence dans les coutumes. J'étois condamné par ces loix terribles. Je traitai d'abord ces loix de fables; mais bien-tôt je fus obligé de m'y soumettre. J'avois beau m'emporter, menacer; tous mes mouvemens étoient ceux d'un enfant auquel on a ravi un jouet. Je n'étois plus fort et libre comme dans mon désert.

Une fois, m'étant échappé, je fis plusieurs lieues, et je courus autour du monastère qui renfermoit Zaka. Ne pouvant y pénétrer, je poussai des cris douloureux, afin qu'ils parvinssent du moins à son oreille. Je m'imaginois que Zaka, se souvenant des montagnes de Xarico, soulageroit ma profonde douleur, en jetant un cri semblable au mien. Hélas! je ne savois pas alors qu'on s'étoit emparé de ses esprits, qu'on avoit tourné sa grande sensibilité vers des êtres mystiques; que la mere de Jésus

Digitized by Google

et les saints étoient devenus les objets de son amour; qu'on avoit abusé du principe religieux qui résidoit dans son ame, pour lui faire embrasser des chaînes que rien ne pouvoit plus rompre. Cette ame naïve et pure, fatiguée du malheur, s'étoit jetée dans l'asyle qui lui étoit offert : chacun s'étoit empressé à la disposer à une conversion; et dans le désordre où tant d'objets nouveaux avoient mis son esprit, me croyant enseveli dans le fleuve des Amazones, elle avoit adopté toutes les coutumes qui lui avoient paru les plus convenables pour assurer son repos. La violente crise de la douleur lui avoit fait parcourir, pour ainsi dire, en peu de jours, un siècle de souffrances; et, dans cet abandon général, elle avoit saisi les secours que la religion lui offroit. C'étoient les seuls qui se concilioient avec la fierté naturelle et l'innocence de son ame. L'horrible perfidie de Lodever avoit tué sa raison, et tous les hommes qui s'offroient à ses regards lui sembloient capables des mêmes attentats. Son ame, violemment ébranlée par un coup aussi subit, n'avoit plus assez de force pour revenir vers ses premières années; c'étoit un songe délectable, mais effacé pour elle. Un sentiment trop vif lui avoit fait prendre en aversion des mœurs étrangères; tout ce qui la rapprochoit d'un

Digitized by Google

état concentré et d'une indifférence absolue lui tenoit lieu de la félicité qu'elle avoit perdue; elle n'aspiroit plus qu'à une vie contemplative; les frayeurs d'un autre vie la tourmentoient depuis le moment qu'ayant vu une nation entière appeller notre union un grand crime, elle s'étoit persuadée que son ignorance ne la sauvoit pas du courroux céleste; car on lui avoit fait lire distinctement dans des livres la réprobation que toutes les loix attachoient à l'inceste.

Son imagination, troublée par les anathêmes qui résultoient de ce seul mot, ne m'appercevoit plus que comme un objet qu'elle devoit fuir; d'autant plus que je lui étois peut-être cher encore, ou du moins qu'elle n'étoit pas parvenue à m'oublier entièrement, ainsi que l'exigeoient ses nombreux et cruels instituteurs, qui avoient pris le plus grand ascendant sur ses inclinations craintives. Où auroit-elle puisé du courage au milieu de tant de personnes réunies pour la condamner, et par quelle supériorité de raison auroit-elle pu contrebalancer cette foule d'autorités qui la terrassoient?

Elle devint chrétienne par les mêmes raisons que je l'avois été. Tout cœur droit et sensible embrassera avec transport la morale du christianisme: il en sentira sans peine la pureté et la

Digitized by Google

sublimité; car il ne faut qu'être homme pour être chrétien. La sensible Zaka pleuroit sur les maximes de l'Evangile. Eh! qui ne pleurera pas sur ce livre divin qui, s'il étoit suivi, opéreroit la félicité universelle? Il est fait pour soumettre à la longue tous les cœurs et tous les esprits.

Zaka, par une suite de la première impulsion, étoit devenue catholique, puis religieuse, elle ne s'étoit point arrêtée dans le chemin qui devoit la mener au ciel. Son esprit n'avoit point d'objections, quand son cœur s'élançoit vers la béatitude céleste, qu'elle appelloit : persuadée de l'existence du grand Etre, tous les échelons qu'on lui avoit indiqués, elle les avoit saisis; elle ne savoit pas disputer, elle savoit sentir; et tous les moyens qu'on lui présentoit pour s'élever jusqu'au grand Etre, étoient adoptés avec une ferveur et un abandon qui n'appartenoient qu'à sa belle ame.

Et moi, formé à-peu-près sur le même modèle, je serois devenu moine, si le Jésuite l'avoit voulu. J'aurois pris son habit; car lorsqu'il me parloit du grand Etre, tout ce qui avoit rapport à lui pénétroit mon ame et la disposoit à l'adoption de toutes les cérémonies qui tendoient à l'honorer. Je me serois cru coupable en rejetant un rite qui eût été le signe de mon amour et de mon adoration. Depuis long-tems

Digitized by Google

j'avois vu son auguste nom lumineusement écrit sur toute la création. Comment aurois-je rejeté les différentes formules par lesquelles on envoyoit jusqu'à lui les cantiques d'actions de graces qui lui sont dûs pour la pensée qu'il nous a donnée, pour le beau présent qu'il nous a fait de le sentir, de le connoître et de vouloir nous élancer vers sa grandeur infinie? Quand on est pénétré d'amour, toute cérémonie devient égale, et l'on ne voit que le grand Etre dans tout autel dressé en son honneur.

Je n'avois pas fait alors les réflexions que je fais aujourd'hui; j'étois injuste, et je voulois subjuguer la raison et le sentiment de Zaka qui soumise à des circonstances différentes, leur avoit obéi, toujours avec la pureté de son ame, lorsque je reçus d'elle la lettre suivante.

LETTRE de Marianne à Zidzem.

« POURQUOI, ô Zidzem! ta présence profane-t-elle cette sainte solitude que la religion et le repentir habitent? C'est ici qu'on a communication avec les cieux; c'est ici que l'ame s'enivre d'une contemplation pure, et qu'elle approche de plus près du Créateur et de ses perfections infinies.

» Mon devoir et mes sermens, tout m'oblige à t'oublier;

» à t'oublier ; pourquoi tes gémissemens vien-
» nent-ils redoubler l'horreur qui me consume,
» et rouvrir une blessure que le tems et mes re-
» mords doivent fermer ? Ah, n'ai-je pas assez
» du fardeau de mon crime et des menaces du
» ciel ! Zidzem, ce que nous croyions un amour
» innocent, est un désordre, un crime que la
» religion réprouve, que la bouche de tous les
» chrétiens condamne. La rougeur couvre mon
» front ; la honte est mon éternel partage. O
» malheureux frere ! les liens du sang sont trop
» étroits pour former d'autres nœuds, et l'a-
» mitié sainte et pure exclut l'amour criminel.
» Il est un juge suprême ; sa loi me défend de
» nourrir une flamme coupable. Sa justice est
» inexhorable et terrible. Je tremble pour toi,
» frere infortuné ! Ouvre les yeux ; le monde
» entier t'accuse. Je prends la plume pour tou-
» cher ton cœur : puisse-t-il m'imiter dans son
» repentir ! Peut-être qu'en arrosant ce papier
» de mes larmes, je te laisse voir, malgré moi,
» une partie du penchant trop cher que je veux
» dompter. En frémissant de l'énormité de mon
» crime, ton image me poursuit.... Laisse-moi
» éviter de tomber dans les gouffres enflam-
» més qui me menacent. Quand l'Eternel récom-
» pense, ou quand il punit, ô décret irrévo-
» cable ! c'est dans les abîmes de l'éternité que

Digitized by Google

» penche sa balance. Sois généreux comme
» tu l'as toujours été ; aie pitié de mes com-
» bats, ils sont affreux : tranquillise cette ame
» que tu déchires ; est-ce à toi d'y vouloir ré-
» gner, lorsque Dieu me la demande sans ré-
» serve ? Si je te suis chere, ne me vois plus.....
» Mot cruel ! Mais, hélas ! il faut que tu m'ou-
» blies, et que tu me permettes de t'oublier.

» Je suis dans un asyle sacré, où nous le-
» vons des mains pures vers le ciel ; ne trou-
» ble point ce culte que tu ne connois pas,
» et que je t'exhorte à connoître. Ce n'est pas
» assez d'être chrétiens, il faut être catholique.
» Autant vaudroit pour toi être un grossier ido-
» lâtre que de ne point adopter les préceptes
» de l'église romaine.

» Ce peu de jours que j'ai à vivre, et que
» le chagrin et la douleur minent à pas lents,
» vont s'écouler dans les salutaires rigueurs de
» la pénitence ; et, pendant ce tems, mes prières
» monteront au trône de l'Eternel, pour ob-
» tenir ta grace et la mienne. N'adore point
» Dieu, ou adore-le comme il veut être adoré.
» Voilà ce qu'on m'a enseigné dans ce monas-
» tère, et ce que je crois ; car plusieurs le
» croient.

» Adieu, mon frere ! C'est le seul nom qu'il
» me soit permis de te donner. Je suis en pré-

Digitized by Google

» sence de la justice divine ; je vais l'invoquer » nuit et jour ; mes pleurs la désarmeront en ta » faveur, et elle laissera tomber sans doute sa » vengeance sur moi seule, comme sur la plus » criminelle dans l'excès de mon amour.

« MARIANNE. »

Quels divers mouvemens m'agitèrent à la lecture de cette lettre ! Je ne sais comment j'y résistai ; je tombai dans une stupeur qui fit craindre pour ma raison. Mes réflexions m'accabloient ; je m'écriois : Ah, Zaka ! comment peux-tu aujourd'hui nommer crime ce que l'innocence de ton cœur a nommé vertu ?

Le Jésuite me dit que la religion élevoit contre moi sa voix foudroyante ; qu'il étoit vrai que, dans les livres de cette même religion, des exemples me justifioient, que les loix naturelles avoient été nécessairement suivies par les premiers adorateurs du vrai Dieu ; sans cela comment l'univers se seroit-il peuplé ? Que je m'étois trouvé dans une ignorance invincible, et que notre famille avoit représenté l'enfance du monde ; mais qu'aujourd'hui toutes les loix nouvelles nous condamnoient ; que Zaka ne pouvant plus être à moi, avoit renoncé à tout ; et qu'elle n'avoit pris le voile que pour se dérober à un

Digitized by Google

monde qui étoit devenu odieux ; puisque ses coutumes nous séparoient pour jamais.

L'éloquence insinuante du Jésuite calma peu-à-peu ma fureur : je jugeai que Zaka m'aimoit ; puisqu'elle avoit eu le courage de s'enfermer dans un asyle impénétrable, au moment où elle ne pouvoit plus m'avouer ni pour son frere ni pour son époux.

A quelque tems de-là, j'eus une affaire qui seroit devenue sérieuse, sans l'entremise du Jésuite. L'évêque de San-Salvador m'envoya un ordre pour que j'eusse à comparoître devant lui. Je n'avois jamais vu un évêque en face. Le Jésuite m'expliqua quels étoient son pouvoir et ses prérogatives. Cela ne laissa pas que de m'étonner un peu ; mais le religieux, toujours raisonnable, me répétoit : *Chaque pays a ses coutumes*. Et au fond, je ne voyois pas trop que répondre à cela, sinon que chaque pays a de mauvaises coutumes : ce qui n'est pas un remède, mais une consolation.

Je comparus devant monseigneur ; je fis plusieurs salutations qu'il reçut sans remuer la tête. Il étoit assis gravement ; jamais je n'avois vu un humain avec un si gros ventre et une face aussi rubiconde. Deux ou trois hommes en cheveux ronds et en soutane noire l'environnoient, et sembloient lui marmotter à l'oreille ce qu'il

Digitized by Google

devoit répondre. Il n'y avoit là ni armes, ni massues de sauvages ; et je ne sais par quel sentiment j'eus peur de cette figure assise, et des trois figures qui étoient debout. Leurs yeux ne m'annonçoient rien de bon, et mon Jésuite m'avoit quitté à la porte.

Le silence de monseigneur me parut formidable. Approchez, me dit-il ; et ses regards s'armerent de courroux lorsque je l'abordai. J'ai entendu parler d'un inceste commis avec votre sœur : on dit de plus que vous avez voulu entrer de force dans le couvent : savez-vous que vous mériteriez, selon les loix, d'être brûlé vif ? Mais ma clémence enchaîne le bras de la justice : faites abjuration au plus tôt, et que je ne vous voie plus que converti.

Le Jésuite m'avoit fait ma leçon : je lui remontrai humblement que mon crime ayant été commis dans l'ignorance, la rigueur des loix ne pouvoit rejaillir sur moi, que de plus j'étois chrétien, et conséquemment son frere. Il reprit que c'étoit là peu de chose ; qu'il falloit être catholique et soumis aux volontés de l'église ; que de plus j'eusse à donner la somme qui devoit m'innocenter. Et comme on élevoit mon crime au-dessus de tous les autres crimes, la somme fut des plus fortes. Le Jésuite m'avoit dit qu'on brûloit par fois ceux qui se brouil-

Digitized by Google

loient avec l'évêque de San-Salvador, et qu'il y avoit un certain tribunal qui terminoit ces sortes de procès en peu de tems. Je répétai l'adage du religieux ; *chaque pays a ses coutumes* ; et je payai.

Quand la somme fut délivrée, le Jésuite entra, s'approcha de monseigneur, lui parla à l'oreille. Monseigneur alors adoucit son regard, et daigna m'interroger sur quelques-unes de mes aventures. Je lui parlois avec réserve ; car il m'intimidoit, quoiqu'il n'eût pas une baguette en main, et que ses bras gros et courts me parussent sans force et sans ressort. Je crus l'appaiser en lui disant d'une voix ferme : Monseigneur, je suis chrétien, et conséquemment j'ai l'avantage d'être votre frere ; je vous aime, et je vous prie de m'aimer ; vous portez sur votre poitrine la croix où le grand Etre est descendu pour nous dire à tous que nous devions nous regarder comme freres... Il étoit insensible à cette harangue, il ne l'écoutoit pas ; le Jésuite me fit signe de ne point continuer. J'étois fâché au fond de l'ame de rencontrer un chrétien qui ne me traitoit pas absolument en frere, ce que j'attendois de lui, vu la croix qu'il portoit.

L'indifférence de l'évêque fit que je me retirai dans un coin de l'appartement, n'ayant jamais vu un homme si peu attentif aux discours et

Digitized by Google

aux révérences d'un autre, lorsque le Jésuite, après une petite conversation avec monseigneur, me prit par la main et m'emmena, en disant : J'ai tout arrangé ; monseigneur ne vous fera point de mal. Est-ce qu'il pourroit me faire du mal, répondis-je naïvement, étant chrétien et mon frere ? Le Jésuite m'apprit qu'il y avoit des exceptions, et que les *coutumes* de tel pays vouloient que les chrétiens fussent soumis aux monseigneurs.

Pour le coup mes idées se brouillerent, et je ne savois comment concilier la douceur affectueuse et la bonté agissante du religieux avec l'immobilité orgueilleuse de monseigneur et ses sentences de mort.

CHAPITRE XXXVII.

Lassé de l'opposition continuelle qui se trouvoit entre les coutumes de ce pays et les principes naturels de ma raison, je n'aspirai plus qu'à le quitter. Envain le Jésuite vouloit me rendre raison de tout ce qui me choquoit : je n'en sentois pas moins l'inconséquence, et je lui déclarai que je n'adopterois jamais de pareilles mœurs. L'impossibilité de voir Zaïka devenoit chaque jour pour moi un tourment plus insupportable. Ah ! si elle eût perdu la vie, mes lar-

Digitized by Google

mes auroient été moins amères, j'aurois embrassé sa tombe avec une douleur profonde, mais calme; et mes prières auroient obtenu de Dieu qu'il nous réunît. Mais la savoir vivante et m'aimant toujours, respirer le même air qu'elle et ne pouvoir jouir de sa présence, si près l'un de l'autre et cependant séparés par une barrière éternelle, c'en étoit trop pour mon cœur. Fuyons, m'écriai-je, allons dans des contrées lointaines finir des jours pour lesquels il n'est plus de bonheur!

Avant de partir, je voulus encore lui parler; mais rien ne put la toucher: elle refusa constamment de me voir, et j'avois promis au Jésuite de ne point porter mes pas vers son monastère sans son aveu. Il étoit devenu notre médiateur, notre interprète, et cet homme étonnant avoit trouvé l'art d'enchaîner mes transports.

J'obtins seulement de Zaka quelques lignes que le zèle religieux avoit tracées; elle me donna des renseignemens sur le fidèle et malheureux Caboul que je cherchois de tout côté. Elle m'apprit qu'il étoit en esclavage chez les Portugais, non loin de San-Salvador, et m'indiqua le lieu où je le trouverois. J'y courus. J'achetai ce serviteur fidèle, et le repris comme un ancien ami qui avoit élevé mes premiers ans,

Digitized by Google

résolu d'assurer en paix la fin de sa carrière? Il avoit moins souffert que moi, l'apathie de son caractère le rendant insensible aux événemens de la vie. La suite de son étrange destinée l'avoit foiblement ému, et je le trouvai tel que je l'avois laissé dans le désert de Xarico. Ah, que j'eus de joie de le serrer encore une fois entre mes bras! Il me rappelloit les objets les plus chers, et je crus, en le revoyant, être transporté dans le séjour où j'avois connu la paix et le bonheur. Je n'osois en sa présence prononcer le nom d'Azeb; et quand il sortoit par hasard de sa bouche, ce nom seul étoit un reproche foudroyant qui retentissoit au fond de mon ame comme un coup de tonnerre. Me voyant pâlir ou frémir au nom de mon pere, il, évita désormais de le prononcer devant moi.

Ce fut lui qui m'apprit par quels incidens Zaka avoit été conduite à San-Salvador. Le scélérat Lodever avoit cherché à persuader à Zaka que j'étois tombé dans le fleuve par accident, lorsque je tenois ma fille entre mes bras. L'hypocrite joignit ses larmes aux siennes; mais la malheureuse Zaka n'en soupçonna pas moins l'affreuse vérité, et bien-tôt la conduite du barbare la convainquit qu'elle étoit tombée au pouvoir d'un monstre. Vingt fois Caboul défendit

Digitized by Google

et sauva l'honneur de Zaka, et la sauva ensuite de son propre désespoir.

Zaka consentit à vivre ; mais ce fut pour venger ma mort. Sa fermeté et sa présence d'esprit firent échouer les infâmes projets de cet Anglois, dont rien ne changea la perversité.

Un vaisseau Portugais, heureusement rencontré, reçut à ses cris l'infortunée Zaka. Lodever la suivit dans le même vaisseau. Il eut l'insolence de protester qu'elle lui appartenoit ; et une nuit que, cédant à l'excès de ses maux, elle étoit endormie, le barbare, forcené d'amour et de rage, poussa la violence au dernier comble. Zaka fut assez heureuse pour opposer une défense égale à l'attaque ; ses larmes attendrirent le capitaine du vaisseau, qui la protégea contre l'audacieux Lodever : mais ce même capitaine ne poussa pas la générosité jusqu'au bout ; il persécuta à son tour cette Zaka trop malheureuse par sa beauté. Ses larmes n'eurent pas le tems de sécher sur ses joues.

Au premier port, Lodever jaloux et furieux de s'être vu arracher sa proie, combattit le capitaine, le pistolet en main ; le capitaine le blessa mortellement. Lodever sur le point d'expirer, connut, non le remords, mais cet effroi des scélérats qui tremblent à l'instant qui va finir

Digitized by Google

leur vie; tourmenté par le désespoir, il dévoila ses forfaits.

D'après sa confession, il avoit d'abord voulu m'empoisonner, pour jouir de Zaka et de mes trésors; et contre son attente, Azeb avoit été la victime de sa perfidie. Il avoua qu'il m'avoit précipité dans le fleuve avec ma fille, et qu'il avoit cherché ensuite à m'assommer d'un coup d'aviron. Il crut expier ses crimes par quelques pratiques superstitieuses, et en donnant à des églises une partie de ce qu'il m'avoit volé. Enfin il mourut aussi indignement qu'il avoit vécu.

Le capitaine du vaisseau ne se rendit pas du moins coupable d'une infâme avarice. Il avoit de l'honneur, il restitua à Zaka ce que nous avions apporté; mais ces trésors même engagerent la séduction trop usitée dans les monastères à conquérir Zaka et ses richesses. Elle en fit don à la maison religieuse où elle s'étoit retirée. Le fidèle Caboul, que les personnes qui environnoient Zaka avoient toujours repoussé, erra comme matelot, puis fut pris et vendu comme esclave.

Jugez, cher Chevalier, au récit de tant d'horreurs, combien l'indignation me transporta! Que je méprisai les Européens! Que les peuples civilisés me parurent monstrueux! Je crus qu'ils

Digitized by Google

ne s'étoient rassemblés en corps que pour unir et raffiner mutuellement leurs vices.

Inutilement le Jésuite tâchoit de calmer mes accès de misanthropie ; je ne lui répondois qu'en le pressant de quitter un séjour que je ne pouvois plus supporter, Zaka ayant enfin rompu toute correspondance avec moi. Il se trouva un vaisseau qui faisoit voile pour l'Angleterre ; j'en profitai ; et, après bien des événemens qui vous sont connus, je choisis le midi de l'Irlande pour mon habitation. J'eus toujours à me louer du Jésuite. Son ame éclairée m'a servi de guide. Il reconnut en moi cette simplicité précieuse de la nature, que tant de revers n'avoient pu encore altérer, et il devint mon ami.

Les avantages dont j'ai joui en Europe, pendant mes voyages, sont inestimables : avantages que je reconnois lui devoir. O mort! devois-tu le frapper presqu'entre mes bras? Permettez-moi, cher Chevalier, de pleurer celui qui fut mon ami ; je l'ai retrouvé en vous, et je ne suis pas encore consolé.

Ici, je vis avec des livres et ma pensée. Aussi détaché du monde que désabusé de la chimère du bonheur, je tâche de rentrer dans l'état de la bonne nature, en conformant mes goûts à ses volontés, et en ne me permettant que des desirs simples et aisés à satisfaire. J'ai

Digitized by Google

trop desiré, je ne desire plus rien. Cette flamme active a épuisé mon cœur : il est devenu inaccessible aux traits de l'amour ; il a été trop profondément blessé pour l'être une seconde fois. Je n'ai eu qu'une passion, et mon cœur est mort depuis qu'il est privé de Zaka.

Le repos, l'indépendance, une légère méditation au pied d'un arbre, un soupir qui s'échappe vers le cloître de San-Salvador, voilà ce qui compose l'espèce de félicité dont je suis susceptible. Je regarde de loin les maux volontaires qui assujettissent les hommes civilisés, les entraves qu'ils se forgent, l'esclavage humiliant qu'ils chérissent, et indigné de les voir renoncer aux droits d'un être libre pour des jouissances frivoles ou incertaines, je ne sais si tous ces sauvages, égarés dans les déserts de la boule du monde, ne sont pas plus heureux au milieu de la disette des arts et de la privation d'une foule de biens mensongers qu'il faut acheter si cher, et qui ne remplissent jamais ce vuide de l'ame, auquel les Européens sont si sujets.

Je voudrois de ma retraite élever une voix assez forte pour épouvanter les tyrans de l'espèce humaine. On pourroit les compter, tant ils sont peu nombreux, et ils commandent à la multitude. Cette action du petit nombre sur

Digitized by Google

le plus grand, est un de ces phénomènes que l'on ne sauroit expliquer. La dignité de l'homme me paroît plus empreinte dans le sauvage nu, maître des forêts, que dans le courtisan doré qui flatte et sourit avec toute l'élégance d'une raison ingénieuse.

Ce que je viens d'écrire, cher Chevalier, vous instruira peu. Il y a une foule de sensations qui me sont échappées, je n'ai plus mes idées primitives; je suis aveuglé le premier par les usages et par les loix, je suis trop loin de l'époque où j'aurois pu saisir les objets sous le rapport que vous auriez desiré. Il seroit utile sans doute, pour la connoissance particulière de l'homme, de connoître l'homme sauvage. On l'a peint, dans presque tous les livres, comme vivant dans les bois, sans religion, sans loi, sans habitation fixe. Un tel sauvage est un être de raison, ou une exception rare à la loi générale, par laquelle tous les hommes connoissent plus ou moins la société.

Les hommes, qu'on appelle sauvages, forment de petites peuplades. Ce seroit en vivant parmi eux qu'on parviendroit à distinguer ce que la nature seule nous a donné, de ce que l'éducation, l'imitation, l'art et l'exemple nous ont communiqué; alors le portrait d'un sauvage seroit à-peu-près le nôtre. Un Anglois diffère d'un

Digitized by Google

Italien, un sauvage de l'Amérique diffère conséquemment d'un Portugais ; mais pour ceux qui savent voir et reconnoître les traits naturels, qui forment la base du caractère, ils ne les trouvent pas opposés dans toute l'espèce humaine. Je les ai vus de près ces hommes, tels qu'ils sont sortis des mains de la nature, et l'homme m'a semblé par-tout à-peu-près le même, soit nu, soit habillé ; car il a les mêmes besoins et les mêmes desirs. Lorsqu'on dit que le sauvage ne réfléchit point, lorsqu'on le peint errant dans les bois, sans loi et sans devoir connu, soumis aux impressions purement animales, on prononce étourdiment. L'homme n'est jamais seul sur la terre ; il fait attention à ses semblables ; il les cherche ; il s'unit à eux ; ils aiment à vivre ensemble ; ils se parlent, et le besoin de la société est inné chez l'espèce humaine.

L'homme est sur la terre l'être intelligent par excellence : il agit selon sa nature quand il réfléchit, en ce qu'il exerce une de ses facultés naturelles. Prétendre que l'état de réflexion soit un état contre nature, et que l'être intelligent qui médite est un animal dépravé, c'est rabaisser l'homme, c'est lui ôter l'empreinte majestueuse dont son auteur l'a gratifié. Quoi, son ame seroit ensevelie dans une stupide inaction ! Quoi, son esprit ne penseroit point, son imagination ne

Digitized by Google

lui peindroit rien, le spectacle de la nature seroit indifférent à son cœur, il verroit le ciel, la terre, les animaux, son semblable, soi-même sans qu'aucun de ces objets excitât en lui la curiosité d'apprendre d'où ils viennent et pourquoi ils sont! Et que feroit donc son entendement, émanation de la Divinité, feu céleste et immortel, destiné à examiner, voir et comprendre les ouvrages de la nature? Que deviendroit cette perfectibilité que chaque homme possède, qui le distingue de la brute? Si l'un d'eux a su réfléchir et comprendre pourquoi l'autre, quoique jeté dans les forêts, seroit-il resté dans l'inaction, étant doué du même esprit?

Le sentiment intérieur suffit pour instruire le sauvage: réfléchissant sur ses premières actions, comparant ses sensations et ses idées, il apperçevra bientôt en lui un principe capable de penser, il se sentira libre quand il agit, et propre à se donner de nouvelles perfections. Ce témoignage qu'il se rendra sera suivi du desir d'exercer tant de nobles facultés, et ce desir croîtra par le succès des commencemens.

Accoutumé à porter ses regards sur tout ce qui existe, ce qu'il verra d'abord, il voudra le connoître: son esprit toujours pensant, toujours agissant, recevra un degré d'activité par ses premiers essais. Enfin l'homme sauvage n'est

que

Digitized by Google

que l'homme enfant. Il se forme, il s'instruit. L'équité est éternelle, immuable, antérieure à tout ; cette équité primitive n'est rien moins qu'arbitraire, pas plus que les rapports des êtres nécessaires entr'eux, pas plus que la nature d'où elle découle.

Le cœur de l'homme, ensuite, soit qu'il réside dans les forêts du Nouveau-Monde, soit sous les voûtes de la brillante architecture, est le théâtre de toutes les passions. Elles se modifient à l'infini ; l'ambition le transporte, soit qu'il dispute une cabane ou un empire. La vanité l'enivre dans la solitude comme dans le tumulte des villes : l'amour du plaisir le fait soupirer après une beauté qu'il poursuit à la course, comme il languit près de celle qui donne à son artifice le nom de vertu. Il est sensible au moindre trait du ridicule, comme aux traits perçans de l'injustice ; et j'ai vu l'orgueil, sentiment indestructible, qui anime, je crois, un ver de terre, dominer chez des hommes nus et privés de tous les arts.

Mais l'ignorance de nos arts ne rend pas meilleure la condition de l'homme sauvage : il a un goût tout aussi vif pour la commodité et le luxe : il se forge des passions factices ; il appelle notre délicate volupté sans la connoître ; car, dès l'instant qu'il l'appercevra, il deviendra un Sybarite ;

Digitized by Google

son cœur l'est d'avance. L'homme ne peut fuir la volupté qu'en ne la connoissant pas : ce n'est jamais elle qu'il évite, c'est la peine qui l'accompagne : il fera tout pour elle ; il apprendra à braver les douleurs, la mort, pour reposer un instant dans ses bras.

Je les apprécie de loin ces hommes sauvages, à qui les philosophes refusent toute notion métaphysique et morale. Ces mots ne leur appartiennent pas ; mais ils n'en ont pas moins les idées, qui sont du ressort des êtres intelligens. L'observateur ne s'arrête pas à une première vue superficielle : il creuse, il approfondit ; il voit alors que le vice et la vertu ne sont pas des productions humaines, qu'il est par-tout des rapports d'équité antérieure à la loi positive, que l'ignorance absolue n'anéantit pas l'idée de la justice.

Nous apportons donc tous au monde, avec le sentiment de l'existence, le sentiment du juste, c'est une vérité qui n'est point de raisonnement. Le chêne qui croît dans les forêts est soumis à des loix fixes et immuables, et nous, nous n'en aurions pas ? notre organisation seroit inférieure à celle des végétaux ? Voilà ce qui répugne à notre nature. L'enfant au berceau connoît sa faute ; il reçoit avec soumission le châtiment quand il l'a mérité ; il entre en fureur dès qu'il

Digitized by Google

se juge injustement frappé. De-là aux grandes vérités il n'y a qu'un pas. L'idée d'un Etre suprême, je le soutiens, est inhérente à l'homme et cachée au fond de tous les cœurs : tout la développe, tout la féconde ; et pour peu qu'on lève les yeux vers le ciel, elle paroît écrite en caracteres de feu.

Les hommes ne sont donc pas faits pour vivre à la maniere des ours et des tigres : ils ne peuvent garder les imperfections de leur enfance, sans laisser leurs facultés naturelles s'avilir et se dégrader ; ce qui va directement contre les intentions de celui qui les leur a données pour en faire usage.

Mais, me direz-vous encore, les sauvages sont-ils plus heureux que nous ? Je ne le crois pas. S'ils n'ont pas nos arts funestes et le raffinement de nos passions, ils ont leurs vices, leur vengeance, leur cruauté, leurs frénésies.

Les philosophes qui les ont représentés comme vivans dans une heureuse simplicité, ont eu de bonnes intentions : ils vouloient rappeller l'homme aux loix de la nature, dont il s'écarte pour son malheur ; mais qui peut se flatter de les suivre dans leur intégrité pure, ces loix qui se modifient de tant de manières ? A quel signe les reconnoître ? Comment évaluer au juste la force des appétits variés de la nature, voir l'ame

Digitized by Google

parfaitement à découvert, distinguer tous les mouvemens naturels ?

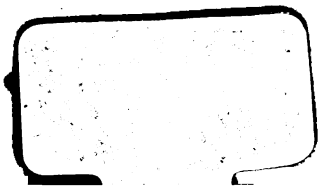
On a cru long-tems que le vice n'avoit pris naissance que dans les sociétés nombreuses ; et cette opinion est fondée jusqu'à un certain point : on accordoit la vertu à l'homme sauvage, et on lui refusoit les lumières. Il porte en soi des vertus et des lumières nécessaires pour sa conduite ; il n'a pas eu l'occasion de perfectionner ses penchans, voilà, selon moi, toute la différence ; et je pense qu'il faut vivre dans un état sauvage, c'est-à-dire, borné à une unique et petite famille, telle que celle dont j'ai fait la peinture, ou jouir complétement de tous les avantages de la civilisation.

Fin du Tome second.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google